AUTHOR:
JACOB, B.

TITLE:
LETTRES D'UN PHILOSOPHE PRECEDEES . . .

PLACE:
PARIS

DATE:
1911

Master Negative #

92-80774-4

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

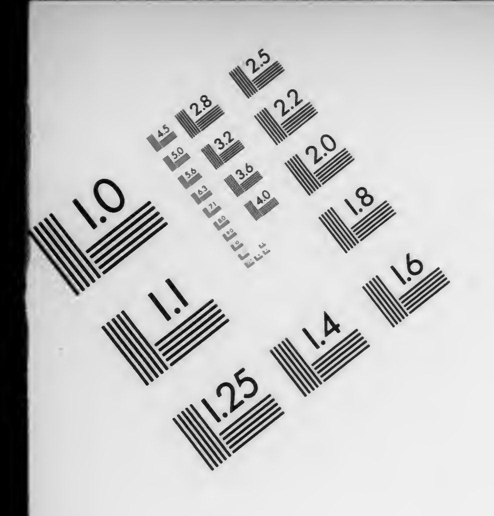
194J15
M

Jacob, B
Lettres d'un philosophe précédées de Souvenir
par C. Bouglé Paris, Cornély 1911
30 + 215 p D

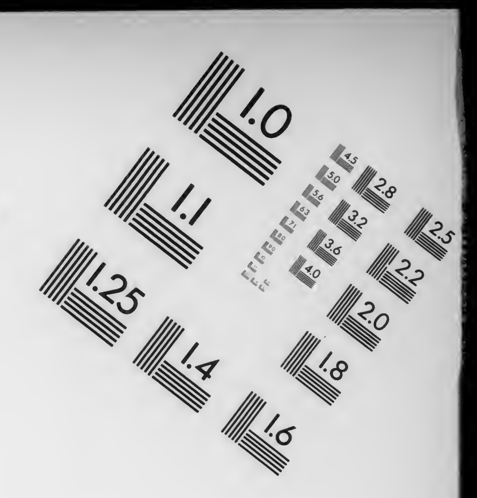
Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 6-3-93 INITIALS MGG
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT







AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202

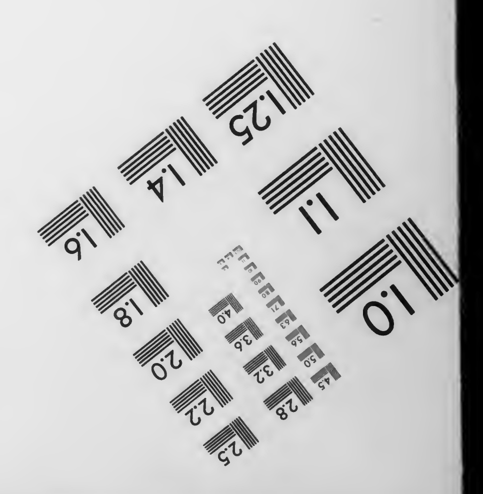
Centimeter

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm

1 2 3 4 5

Inches

1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0



MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

B. JACOB

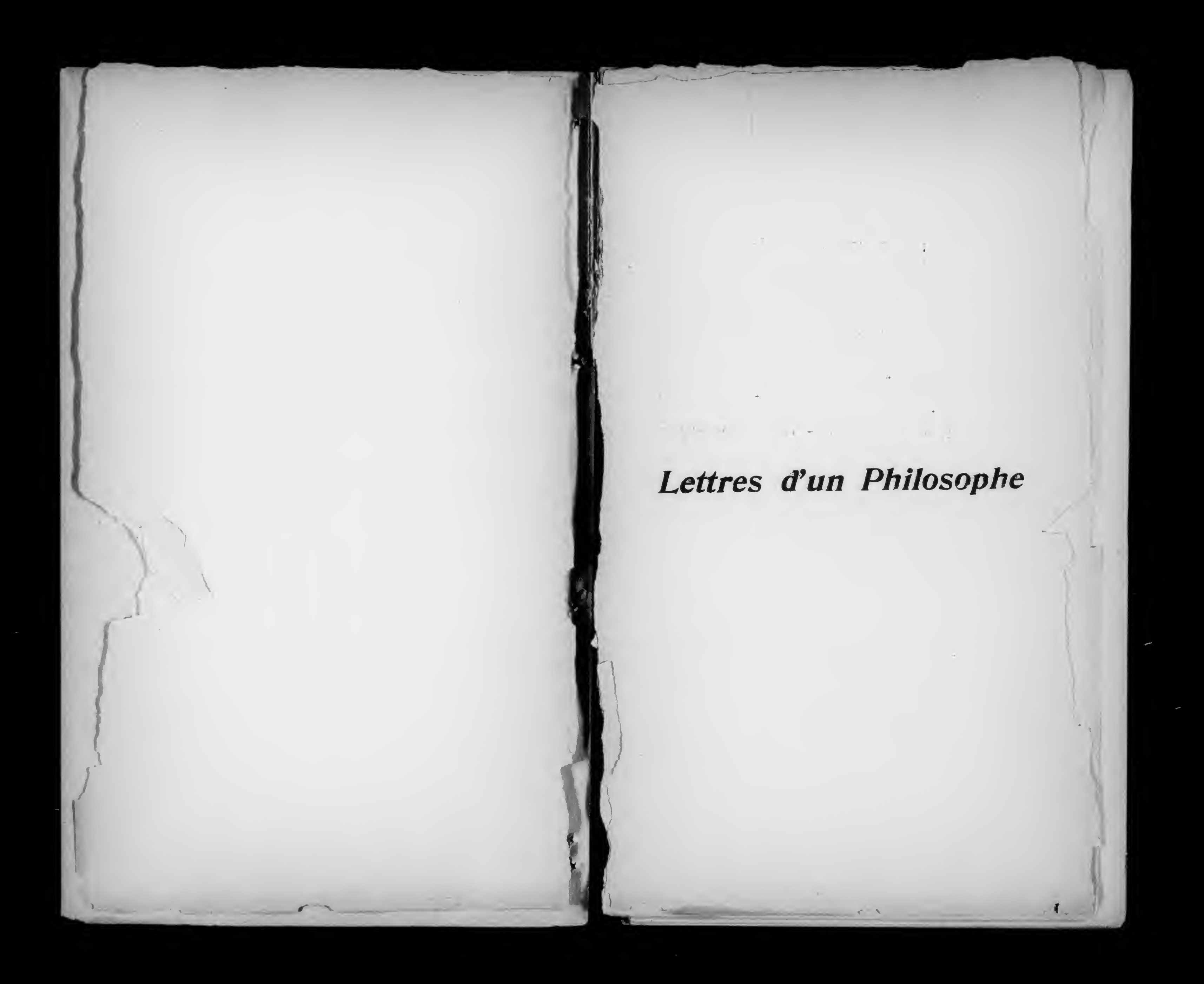
LETTRES

D'UN PHILOSOPHE

précédées de SOUVENIRS

par C. BOUGLE

ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie
ÉDITEURS
101, Rue de Vaugirard, 101
PARIS



Lettres d'un Philosophe

DU MÊME AUTEUR

DEVOIRS

Conférences de Morale individuelle et de Morale sociale.

I. Le Moral et le Social. — II. L'Autonomie. — III. Savoir et Moralité. — IV. La Sincérité à l'égard de soi même. La Vie intérieure. — V. La Tempérance. — VI. Le Courage. — VII. La Résignation. — VIII. La Justice. — IX. Justice et Solidarité. — X. Le Droit de propriété et le collectivisme. — XI. La Liberté de penser et le Devoir de tolérance. — XII La Charité. — XIII. Le Matérialisme historique. — XIV. La lutte de classe. — XV. Le Patriotisme.

Un vol. in-16, de 452 pages **3.50**

POUR L'ÉCOLE LAIQUE

Le péril clérical. — Religion et cléricalisme. — L'éducation laïque. — La liberté des pères de famille et l'Enseignement national. — La Déclaration des Droits de l'homme. — La pensée libre. — Le progrès social de la classe ouvrière. — Un programme politique.

(Avec une préface de F. BUISSON).

Un vol. in-16 de 192 pages . . . . **1 fr.**

B. JACOB

LETTRES
d'un Philosophe

Précédées de SOUVENIRS

par C. BOUGLÉ

PARIS
EDOUARD CORNÉLY & Cie, ÉDITEURS
101, Rue de Vaugirard, 101

1911



Souvenirs

Depuis que Jacob est mort, tous ceux qui l'ont connu d'un peu près, — camarades de jeunesse ou élèves des dernières années — perçoivent sans doute de plus en plus nettement, à mesure que les jours passent, le vide que sa mort a laissé. Ils s'efforcent de rassembler et de retenir dans leur mémoire, afin de contrarier l'œuvre du temps, les traits de cette figure si simplement noble.

Pour les aider à ce pieux effort, nous nous sommes décidés à publier quelques-unes de ses lettres familières : je les fais précéder de quelques souvenirs...

C'est vers 1888, je crois bien, que j'ai vu pour la première fois Jacob. Il venait d'être nommé professeur au lycée de Saint-Brieuc, dans ce même lycée où il avait été élevé. Il n'était là qu'à dix lieues du village où habitait sa famille. Et souvent, presque tous les samedis, il franchissait allègrement ces dix lieues à pied, la pipe à la bouche, pour aller retrouver à Kérity son père et ses frères.

Jacob revenait à Saint-Brieuc du Midi. Il en revenait avec le prestige que lui donnait, non seulement son récent succès à l'agrégation de philosophie, mais le souvenir de ses prouesses d'étudiant. Dès ce moment ses rares dons, la richesse de sa mémoire, la vigueur et la souplesse de sa pensée, la facilité de sa parole et de son style étaient connus. M. Espinas me racontait, naguère, quelle leçon éblouissante fit un jour Jacob, à la Faculté de Bordeaux, sur la *Critique du jugement* de Kant : tout ce qu'il y a de poésie latente dans cette synthèse parfois obscure, le commentateur l'avait lumineusement dégagé. M. Dumas aussi, mon collègue à Toulouse, m'a souvent dit comment on s'amusait entre étudiants à faire reconstituer par Jacob, presque mot pour mot, telle conférence qu'il avait écoutée sans prendre une note.

C'est à Bordeaux que Jacob devait se lier avec Hamelin, son professeur, son aîné à peine. — Hamelin, enlevé lui aussi naguère, victime de son dévouement, alors qu'il venait seulement, tant il était scrupuleux, de commencer à écrire... C'est peut-être le maître qui devait laisser sur la pensée de Jacob la plus durable empreinte. Jacob a été l'un des premiers à réagir

contre l'anti-intellectualisme que nous avons vu renaître sous des formes diverses. Dans l'article-programme qu'il publia à ce propos dans la Revue de métaphysique et de morale (Mars 1898), sur la *Philosophie d'hier et celle d'aujourd'hui*, voici comment il formule et justifie sa foi dans la raison : « Le rationalisme complet est celui qui veut que la raison ne soit nulle part une étrangère, et qui s'exprime à peu près ainsi : la raison sort de la vie, mais la vie même est intelligible, et c'est parce qu'elle est hors de nous intelligible qu'elle devient en nous intelligence. » Il est permis de penser que le rationalisme dialectique d'Hamelin, le même qui devait s'expliciter plus tard dans les *Eléments intellectuels de la représentation*, a fourni dès Bordeaux son ossature à la pensée de Jacob.

D'Hamelin encore il a pu apprendre, avec l'art d'expliquer les philosophes antiques, l'art de les utiliser, c'est-à-dire de faire revivre, après les adaptations nécessaires, le meilleur de leurs idées. Hamelin a prouvé quels services peuvent rendre, encore aujourd'hui, à notre vie intellectuelle, les théories d'un Platon ou d'un Aristote ; Jacob se plaira à montrer que les inspirations d'un Socrate ou d'un Marc-Aurèle peuvent heu-

reusement alimenter, aujourd'hui encore, notre vie morale.

S'il a pu, mieux que tout autre, tirer profit de pareils enseignements, c'est que sans doute, lorsqu'il les recevait à Bordeaux, Jacob avait déjà acquis cette expérience personnelle indispensable à la maturité des esprits. Il avait professé dans les collèges, à Bergerac, à Perpignan. A Perpignan, je devais, bien des années plus tard, retrouver son souvenir toujours vivant. A la fin d'une conférence à la Société Arago, où j'avais cité quelques-unes de ses paroles sur le Devoir intellectuel, quelques personnes vinrent me serrer la main avec émotion : « Nous l'avons connu ici-même. Nous avons fait avec lui des campagnes de conférences. Avec lui nous avons visité toutes ces plages, toutes ces montagnes... »

C'était un des chers espoirs de Jacob, de revenir quelque jour visiter ce pays, où la vie lui avait semblé si douce et comme ensoleillée. Et quiconque en effet a pu voir, au printemps, le Roussillon déployant sa robe verte et rose et gris d'argent, — ses vignes, ses pêchers, ses oliviers, — aux pieds du Canigou tout blanc encore, se rend compte de la séduction que peuvent exercer,

sur ceux qui viennent du nord, ces terres bienheureuses.

Mais Jacob n'était point peiné de revenir, pour y faire son métier de professeur, du pays du soleil au pays de la brume. Il savait que chez nous il reste de la brume, en effet, sur beaucoup d'esprits ; il était heureux de travailler, pour sa part, à la dissiper.

Avec quel soin, avec quel amour ce jeune professeur s'occupait de ses lycéens, tous ceux qui ont seulement vu une copie corrigée par lui, doublée par ses corrections, le devinent.

Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'à ce moment, libre des soucis de santé, il prenait grand soin de ne pas rester enfermé dans sa classe, ni dans son cabinet de travail. Il était de ceux qui pensent que pour bien faire notre métier, nous ne devons pas nous laisser emmurer par la vie professionnelle. Il avait beaucoup lu, certes — et une rare mémoire mettait à sa disposition, au moment voulu, le souvenir de ses lectures : combien de fois l'ai-je entendu citer, après des vers de Hugo, des pages entières de Renan ! — mais il voulait aussi *voir* beaucoup. Il a laissé à Saint-Brieuc la réputation d'un grand causeur, et aussi d'un grand marcheur. Deux traits qui expliquent peut-

être bien des caractères de sa pensée. Il a beaucoup causé, et surtout fait causer. Il s'est plu à interroger les gens, et surtout les petites gens. Il a mené une incessante enquête. Et c'est pourquoi sans doute, quand il parle des vertus, des douleurs, des efforts de l'homme, il ne joue pas, lui, avec les abstractions. Derrière les idées il aperçoit des visages humains, des visages qu'il connaît, avec les rides qu'y a creusées le chagrin, avec les contractions que leur impose le quotidien effort. Il dira plus tard : « Les principes de la conduite droite ne sont que des formules verbales à peu près stériles, si on n'y découvre sous l'intelligible le sensible, sous l'abstrait le concret, sous la règle froide la vie avec ses souffrances et ses joies. »

Mais s'il se mêlait à la vie, il savait aussi s'en isoler, pour ruminer ses expériences. Grand marcheur, ai-je dit, grand promeneur solitaire, — comme cet autre philosophe breton, Jules Lequyer, dont il devait si scrupuleusement, avec un de ses amis de Saint-Brieuc, P. Hémon, rechercher la trace. C'est pendant ces longues marches, par les landes et par les grèves, que Jacob laissait s'organiser ses idées, et incorporait à sa pensée les divers résidus de ses observations. De là, sans doute, la rare impression de continuité que devaient donner ses leçons de morale. Elles sont pleines de petits faits d'expérience, mais chacun y vient à sa place, chacun reste à son rang. Le mouvement de l'ensemble entraîne tous les détails. On sent ici la maîtrise d'un esprit qui a su, s'il est permis de transposer ainsi la formule de Lamartine, se confondre dans la foule pour observer, et s'en retirer pour méditer.

J'ai retrouvé un document qui peut nous éclairer sur la nature des préoccupations qui hantaient, vers cette époque, la pensée de Jacob : c'est un discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Saint-Brieuc, en 1888. Sincère comme il l'était, même un discours officiel était pour lui une occasion de faire ses comptes intellectuels. En envoyant celui ci à un ami, il marquait en quel sens sa philosophie avait évolué, depuis un travail du même genre dont il s'était acquitté à Perpignan. Il imaginait alors, entre les tendances de la science positive et celles du spiritualisme traditionnel, une sorte de contradiction : il croit maintenant voir comment, par un idéalisme assez profond, elles se peuvent concilier. « Si je vous recommande la philosophie idéaliste, c'est parce que, mieux que toute autre, elle a prouvé sa force en s'accommodant au

milieu scientifique qui semblait fait pour la dissoudre. Les lois de la nature se sont trouvées identiques aux lois de la pensée : la matière, interrogée par la science, a glorifié l'esprit... Malgré tous les désordres et toutes les contradictions apparentes des choses, malgré tous les scandales de la nature et de l'histoire, nous affirmons que le monde est intelligible, que c'est une pensée bonne qui vit et se développe en lui. »

Ce que je veux retenir ici, c'est l'art avec lequel Jacob va s'efforcer d'adapter cette conception générale des choses au milieu dont il a pris à tâche d'élever le niveau. Il n'oublie pas, même quand il s'élève à la métaphysique, qu'il est Breton et qu'il parle à des Bretons. On répète quelquefois que notre enseignement philosophique travaille à déraciner les esprits. Voyez plutôt comment, entre les mains de Jacob, il s'efforce de greffer sur les traditions données :

« Je sais qu'on nous représente volontiers dans le monde comme une race essentiellement réactionnaire, ensevelie dans de vieux songes et incapable de prendre goût à la vie nouvelle que la civilisation lui propose. A mon avis, ce n'est là qu'une apparence, qui trompe seulement les esprits superficiels. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a

cent ans, le mouvement libéral n'eut pas de plus ardents promoteurs que les députés de la Bretagne ; ce qui est sûr aussi, c'est que les Bretons qui, dans ce siècle, sont parvenus à faire entendre leur voix, ont généralement fait preuve d'une singulière ouverture d'esprit. Si on note chez quelques-uns d'entre eux une certaine mauvaise humeur contre leur temps, ce pessimisme implique moins un regret du passé qu'une foi profonde en la noblesse humaine, qui est la condition même de tout progrès. Notre peuple est sans doute très attaché à ses habitudes ; mais ce sentiment a quelque chose d'éminemment respectable : « Nous aimons les choses vieilles et usées, dit « très bien M. Renan, parce qu'elles sont faibles, « parce que la foule les abandonne pour se porter « vers d'autres dieux. » La tradition n'est pas pour nous ce qu'elle est pour des races moins généreuses, une sentinelle qui monte la garde autour du cœur et de l'esprit pour les maintenir vides ; en acceptant les symboles les plus naïfs de la vérité, nous savons y introduire, par l'affection et le dévouement, un sens profond. On peut dire que, nous autres Bretons, nous avons pour maître de philosophie notre cœur : « en nous est comme « une fontaine de fées, une fontaine claire, vaste

« et profonde, où se reflète l'infini ». C'est ce idéalisme tout de sentiment qui nous dicte notre réserve et notre défiance ; nous voyons trop bien tout ce qui se mêle de passions impures et grossières à chaque revendication d'un état de choses nouveau, et nous attendons que le courant se purifie pour y entrer. Du reste, nous sommes convaincus qu'on ne peut mieux servir la cause de l'avenir qu'en refusant d'êtres injustes pour le passé ; le plus grand d'entre nous, M. Renan, n'a-t-il pas consacré sa vie à réparer une erreur du XVIIIe siècle, à rappeler le respect autour de croyances qu'on avait méconnues ! Selon une légende bretonne que vous connaissez tous, lorsque, non loin de Douarnenez, une barque de pêcheurs sombre au large en un jour de tempête, le clocher de la cathédrale d'Ys s'élève au-dessus des vagues qui l'ont englouti depuis des siècles, et les cloches sonnent le glas dont le bruit se mêle aux clameurs de l'ouragan.

« C'est un peu, ce me semble, le symbole de notre rôle intellectuel dans le monde : lorsqu'une croyance s'affaiblit, qu'une tradition semble prête à sombrer à l'horizon, nous faisons nos efforts pour sauver d'elle ce qui peut en être sauvé ; et si nous ne pouvons l'arracher au naufrage, n ou

l'ensevelissons pieusement, avec une tristesse au cœur. Vouloir retenir le passé tout entier est impossible ; mais nous pensons qu'il faut au moins en garder quelque chose, certains accents tendres de l'âme humaine que l'homme ne perdra jamais le besoin d'écouter. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que nos Chateaubriand et nos Renan, par leur œuvre, réactionnaire à tant de points de vue, ont rendu le plus grand service à la civilisation moderne, pour laquelle ils ont été souvent si durs. Le mot de Joubert : « Soyez hospitaliers de cœur et d'esprit ». paraît avoir été leur devise, et c'est la devise même du libéralisme ; c'est elle aussi que je vous propose d'adopter, jeunes élèves ; en elle vous aimerez la meilleure pensée de la France, cette grande patrie, et de la Bretagne, cette patrie plus étroite, mais également chère. »

On reconnaît ici la manière de Jacob : son style fluide, parfois poétique, jamais emphatique, éloquent toujours ; son tempérament à la fois audacieux et respectueux, rare mélange de fermeté et de tolérance ; sa pensée également hostile aux ivresses du mysticisme et à la sécheresse du matérialisme. Ce qu'il doit aux aptitudes de la race qu'il essaie ici de définir, il serait bien

difficile de l'établir avec quelque netteté. Ce n'est pas sans raison pourtant que nous l'évoquons dans son milieu breton. Les spectacles qu'il a eus sous les yeux, du moins, ne sont-ils pas pour quelque chose dans la tournure qu'a prise sa pensée? Jacob est dès l'abord et reste jusqu'au bout un « laïque » décidé. La première des conférences qu'il a rédigées : *Pour l'Ecole laïque*, est consacrée à l'explication méthodique du péril clérical. Dans le dernier article qu'il ait écrit, — pour *l'Ecole nouvelle* de mars 1909, — il reconnaît qu'il tend au « laïcisme » intégral. Dans ses *Devoirs* il a voulu construire, explique-t-il à M. Devinat, « sur la base élargie de la tradition antique une morale indépendante de toute théorie métaphysique ou théologique, de toute hypothèse indémontrable sur l'au-delà de l'ordre naturel ».

D'où lui venait cette inflexible volonté d'émancipation qui, jusqu'au bout, tendit toutes ses fibres? Sans doute de ce qu'il avait pu mesurer chez nous le mal que peuvent faire, quand ils règnent en maîtres depuis des siècles, l'esprit d'autorité, le goût de l'incuriosité, l'instinct d'intolérance. C'est pourquoi il repoussait avec tant d'énergie (ce sont ses propres paroles) l'éternel tentateur qui vient proposer aux sociétés troublées, en qui s'est affaiblie ou éteinte la joie de penser et de vivre, le repos auquel elles aspirent. C'est pourquoi encore il demandait à distinguer — quand M. Bureau opposait aux incertitudes des « enfants de l'esprit nouveau » les vertus de la foi traditionnelle — entre le conformisme extérieur et la moralité intime : « Il se peut que nos contemporains se conduisent plus mal que leurs ancêtres croyants, qu'ils se rendent socialement moins utiles ou plus nuisibles, et qu'ils se fassent plus de tort à eux-mêmes, sans qu'ils soient pour cela moins moraux. Des gens qui n'évitaient de mal agir que par crainte de l'enfer n'étaient certes pas des gens vertueux. Né et élevé dans une province catholique, en Basse-Bretagne, j'ai vu de près ce genre de vertu et je sais ce qu'il vaut : quelque effort que je fasse pour juger avec indulgence les choses passées, surtout celles qui se sont mêlées à mes souvenirs d'enfance, je garde encore le dégoût des basses superstitions que j'ai aperçues à la base de tant d'existences extérieurement honnêtes ».

Il faut ajouter qu'à côté du spectacle du mal, la Bretagne aussi lui offrait l'exemple du remède. Les consciences n'y sont pas rares qui, réagissant contre une pression séculaire, se façonnent à coups de liberté leur propre discipline. Jacob

aimait ces « républicains », ces « libres penseurs », ces « Bleus de Bretagne », jadis encore montrés au doigt dans les villages. Je me rappelle que nous en avons visité plus d'un ensemble, quand il fallut recruter des adhérents pour le banquet qui fut donné en l'honneur de Renan à l'île de Bréhat. N'est-ce pas à ces figures de paysans émancipés que Jacob pense quand il écrit : « Il existe un stoïcisme populaire, et quiconque a vécu à la campagne a pu admirer des paysans qui, sans aucune foi mystique, étaient en même temps très droits et très durs pour eux-mêmes. C'est donc qu'on peut gravir la route qui de l'animalité monte à l'humanité sans que cette route soit la voie mystique du Golgotha. » Phrase caractéristique : aux sources de la morale de Jacob il y a une inspiration paysanne. Jacob reste le paysan émancipé en effet : il a relevé la tête de dessus le sillon, mesuré l'horizon du regard ; pour si fort qu'on puisse sonner, désormais, les cloches traditionnelles, il ne s'inclinera plus, il ne priera plus qu'à son heure et à sa guise.

Mais s'il a toujours gardé le contact avec le monde paysan, il lui a été donné aussi de voir de près le monde ouvrier. C'est, semble-t-il, à Brest urtout, où il fut nommé en quittant Saint-

Brieuc, qu'il s'est mêlé aux travailleurs d'usines — Brest, la grande ville grise, fière et un peu triste, ville militaire, en passe de devenir une ville industrielle. L'arsenal, quelques manufactures y entassent une population de salariés. Population rurale encore par bien des traits : on entend claquer ses sabots le matin par les rues qui dévalent vers les quais. Mais elle est comme guettée déjà au coin des rues par les fléaux des grandes villes modernes : alcoolisme et tuberculose. Ces plaies de l'industrie, Jacob à Brest ne pouvait pas ne pas les voir ; les ayant vues il ne pouvait pas ne pas les soigner. C'est pourquoi il faut qu'il agisse sur les ouvriers : il faut qu'il les aide à s'émanciper intégralement, à s'émanciper d'eux-mêmes en même temps que des autres. De cette volonté naquit une œuvre singulière, un journal, qui n'a pas eu et sans doute d'ici longtemps n'aura pas son égal : le *Breton socialiste*. Quelques amis, ingénieurs, professeurs au *Borda*, officiers de marine s'étaient groupés autour de Jacob. Saints-Simoniens d'un nouveau genre, ne faisant aucun appel aux croyances, et n'ayant aucun goût pour l'autorité, ils mettaient en commun leurs ressources, intellectuelles et matérielles, pour les mettre à la disposition du prolétariat.

Le premier numéro du journal contenait un programme signé *le Breton socialiste*. L'auteur était Jacob.

Il commençait ainsi : « C'est un fait que notre société actuelle souffre, qu'elle est malade. Elle est malade, non par accident, mais par un vice de construction. Elle a ses malaises passagers sans gravité ; mais sous ces troubles d'un moment se découvre un mal plus intime, un désordre profond de l'économie, une lassitude et comme une difficulté de vivre.

« Qu'on interroge les esprits réfléchis de ce temps. Ils s'accordent presque tous à constater que notre organisme social se décompose, et ils reconnaissent cette décomposition à des signes non équivoques, tels que la guerre des classes, l'antagonisme chaque jour plus aigu du capital et du travail, et le contraste, intolérable dans une démocratie, du progrès de l'extrême misère avec le développement de la grande richesse, les raffinements multipliés de la vie de plaisir, l'insolence et l'impudeur croissantes de la spéculation.

« Ces esprits réfléchis se disent : « Une société est par nature une grande amitié. Elle ne subsiste que par l'affection qu'elle inspire, par la solidarité qu'elle établit entre les hommes, par la bonne

humeur qu'elle répand dans toutes les parties du corps social. Or, notre régime actuel, à mesure qu'il développe ses conséquences fatales et révèle plus clairement sa nature, provoque, non pas des sympathies plus nombreuses et plus fermes, mais des souffrances et des mécontentements sans cesse accrus et aggravés.

« Et lorsqu'ils sont des hommes de foi et d'espérance, ils concluent : notre vieux monde souffre, non parce qu'il va mourir, mais parce qu'il va se transformer, parce qu'il est en train d'enfanter un idéal nouveau, une forme de vie sociale supérieure. »

Cette forme nouvelle, c'était le socialisme, continuait Jacob, qui en faisait le mieux comprendre la nécessité et pressentir les contours. Mais déjà il mettait ses amis en garde contre les illusions qui escortent trop souvent l'espérance socialiste, celles surtout qui tendraient à faire croire que, par le progrès de l'organisation économique, l'effort moral deviendra inutile : « Ils semblent croire qu'il suffit de réformer notre régime économique pour abolir du même coup tous les maux dont souffre notre société. Ils ne se rendent pas compte que ces maux sont moins encore les effets du régime actuel de la propriété que des imper-

fections présentes de la nature humaine et que, tant que ces imperfections resteront ce qu'elles sont, aucun décret, aucune loi ne pourra supprimer les souffrances qu'elles appellent à leur suite. Que demain disparaisse la propriété individuelle, et que tous les Français ne soient plus que des associés dans l'œuvre commune d'exploitation du capital social ; il est trop clair que cette œuvre ne réussira que si chacun y apporte un vif esprit de solidarité, de dévouement au bien commun, ou, comme disent les Anglais, de piété sociale. »

« Le socialisme, disait encore Jacob, ne réussira pas par les races étourdies et superficielles, très propres à la déclamation violente et anarchique, très impropres à l'organisation et à la discipline; il ne réussira que par les races réfléchies, graves et loyales... » Et enfin : « Nous avons voulu montrer ce que peut être un socialisme raisonné, progressif, patient, repoussant toute idée d'émeute et de révolution. »

Ces passages indiquent clairement à quelle sorte de socialisme, dès le début, adhérait Jacob. Dans le livre qu'il publiera quatorze ans après, sur les *Devoirs*, on sentira nettement chez lui la préoccupation de réagir contre certaines formes

étroites du matérialisme historique, ou de la théorie des luttes de classes, et surtout contre les conséquences antipatriotiques que quelques-uns en tirent. Irons-nous dire pour autant que Jacob mûri reniait les convictions de sa jeunesse ? Il s'est trouvé des gens pour le laisser entendre. Et j'ai cru sentir qu'aucune injustice n'était plus sensible à notre ami. A ceux qui lui reprochaient d'avoir changé, peut-être plus légitimement, aurait-il pu retourner leur reproche ?

Il est très vrai qu'il oppose dans *Devoirs*, — comme il l'écrivait dans son dernier article, — au socialisme de la haine et de la violence « un socialisme de la raison, qui ne demande le progrès démocratique qu'à l'évolution normale des choses et à l'énergie réglée des hommes et qui, à travers des luttes accidentelles ou nécessaires, maintient inflexiblement les droits de la solidarité nationale et de la fraternité humaine ». Mais cette pensée « réformiste », si elle inspire toute la seconde partie de son livre de 1908, ne la voyons-nous pas déjà à l'œuvre dans ses articles de 1894?

Le journal devait bientôt sombrer. Il resta à Jacob les conférences. Il était naturellement éloquent. On usa, on abusa à Brest de cette éloquence. Bien avant la grande secousse qui

devait rappeler brusquement à tant d'intellectuels leur devoir populaire, Jacob allait porter la bonne parole laïque dans les quartiers ouvriers de Brest et aux environs. Gravement et familièrement à la fois, sans dissimuler les difficultés, avec un ton de franchise et de sincérité qui allait tout de suite au cœur, il expliquait à ses auditeurs ce que veut et ce que peut « l'éducation laïque », ce que commande la « pensée libre », ce qui constitue « le progrès social de la classe ouvrière ». Les conférences une fois écrites, je les ai arrachées — après quels efforts, je m'en souviens — à la modestie de Jacob. F. Buisson a pu comparer le petit bréviaire qu'elles forment aux discours de Fichte à la nation allemande.

Hélas ! avec cette éloquence qui semblait couler de source sa force même s'écoulait. En 1898 une immense assemblée d'électeurs brestois — beaucoup de gens à Brest se rappellent cette séance — lui offrit la candidature à la députation. Je me souviens de lui avoir écrit à ce moment pour lui dire qu'il devait accepter, et quels services un honnête homme compétent et éloquent comme il l'était pouvait rendre à la Chambre. Mais déjà il avait refusé. Il avait refusé, non par le seul sentiment qu'il est facile, en dehors de la Chambre, de rendre les plus signalés services à la République, mais par le souci que dès ce moment lui imposait sa santé. Dès ce moment il est blessé : dès ce moment il est obligé aux ménagements, aux précautions, aux abstentions.

Mais s'il lui faut dès lors, en dehors de ses cours, renoncer presque à la parole publique, avec quelle facilité encore il écrit ! Il écrit peu pour l'impression. Il trouvait toujours que ce qu'il écrivait ne méritait pas d'être publié. Mais à ses amis il écrit beaucoup, il écrit sans compter. Il y a là un aspect de son activité intellectuelle qu'on ignore quelquefois : Jacob a été un grand épistolier.

Jacob a eu beaucoup d'amis, de vrais amis. C'est la récompense des natures à la fois fières et douces, à la fois réservées et ouvertes, que cette couronne d'amitiés vivaces. Jacob tenait à ces liens. Il veillait à ce qu'ils ne fussent point relâchés par les séparations. Avec les amis absents il continuait de causer, avec ceux surtout qui devaient, en raison de leur âge, de leurs misères, de leur solitude, avoir le plus besoin d'être réconfortés, réveillés, amusés.

Nous publions quelques-unes des lettres qu'il

adressait à deux d'entre eux, morts eux aussi, — M. Le Gal la Salle et M. Mongin.

Quand j'ai connu, par l'intermédiaire de Jacob, M. Le Gal la Salle, c'était déjà un patriarche, la plus haute autorité morale du parti républicain en Bretagne, adoré des paysans de la Ville-Berneuf qu'il avait tous soignés — il était médecin — et dont il a décrit la vie dans un petit livre sain et savoureux : *L'héritage de Jacques Farruel.* Avant d'être membre des assemblées législatives, M. Le Gal la Salle, dans ses années d'études à Paris, avait connu la fièvre philosophique : il avait été l'intime ami, le collaborateur, le conseiller de Renouvier et de Lequyer. C'est pourquoi sans doute il gardait aux jeunes philosophes que nous étions une particulière indulgence. Quand vint la secousse politique et morale dont je parlais tout à l'heure, alors surtout notre amitié se serra étroitement. Nous nous étions trouvés, sans nous consulter, du même bord. Et les esprits n'étaient pas nombreux autour de M. Le Gal la Salle qui penchaient de ce côté là. Nous venions le plus souvent qu'il nous était possible faire notre examen de conscience avec lui, sous les charmilles de son ermitage, dans une petite vallée gorgée de chênes, de houx et d'ajoncs, qui s'élargit brusquement sur la mer. Aux premiers jours de septembre, entre un séjour à Brest — le pays de Madame Jacob — et un séjour à Kérity, où il retrouvait son père, Jacob ne manquait jamais son pèlerinage à la Ville-Berneuf. Et tout le long de l'année, chaque fois qu'il en avait le loisir, il écrivait abondamment, avec une sorte de piété filiale, à notre vieil ami solitaire.

Mongin, c'est l'ami jeune, le collègue ardent avec qui, au sortir de la classe, on est heureux de vibrer en reconstruisant le monde. Je l'ai connu lui aussi à Montpellier. Je le vois encore debout sur les garrigues, devant le Saint-Loup, fermant à demi les yeux pour savourer ces paysages qu'il décrivait avec une amoureuse précision. Artiste avant tout, mais artiste épris de netteté intellectuelle, il provoquait Jacob, dans leurs promenades sur les quais de Brest, à d'interminables révisions d'idées. Séparés, ils continuèrent à discuter par lettres. Mongin gardait celles qu'il avait reçues de Jacob comme une relique précieuse. A moins d'un an d'intervalle, il devait, après le même combat, soutenu avec le même stoïcisme, suivre son ami. Pendant de longs mois de souffrance obstinée, ce petit paquet de feuillets aunis fut comme son viatique...

On devine, en les relisant, les étapes du calvaire que Jacob gravit le premier. On sent les phases de cette lutte incessante et méthodique — la lutte pour la santé — qui remplira la dernière partie de sa vie, toute sa vie à Paris. Lutte tragique, marquée par des successions de renoncements. Cet homme éloquent entre tous est comme muré progressivement dans le silence, ce causeur est condamné à la quasi-solitude. En dehors de ses cours il s'interdit tout effort. Il ne peut plus prendre part, il ne peut plus assister même aux discussions qu'il aime, aux séances de la *Société de Philosophie*. Il y demeure quelques instants : l'angoisse de l'oppression le force bientôt à partir. Chaque après-midi, du moins, il va faire une longue promenade au plein air du Bois. Je l'ai rencontré là plus d'une fois. La dernière, nous avons causé, je me rappelle, des diverses interprétations du matérialisme historique. Mais bientôt, sentant qu'il s'animait comme toujours, qu'il allait se fatiguer peut-être, j'ai brisé la conversation, je me suis éloigné, je me suis sauvé de lui sous les arbres, avec quel serrement de cœur !...

Chaque automne pourtant, l'espoir nous reprenait. Il revenait au pays de Paimpol refaire sa provision de vitalité. Là encore, je le retrouvais.

Je le retrouvais dans les bois de l'abbaye de Beauport, dans ces « chambres de verdure » où il avait coutume de se mettre à l'abri. Car il lui était interdit de demeurer trop près de la mer. Triste symbole : Jacob ne peut plus approcher de la mer. Il ne peut plus se mêler à la vie, lui qui en a si souvent, naguère, appelé les vagues sur sa poitrine.

Mais de ces luttes mêmes, si douloureuses, l'enseignement moral de Jacob devait tirer profit. N'est-ce pas lui qui parle quelque part de ces plantes qui ne livrent tout leur parfum que foulées au pied ? Ainsi c'est quand elle a été foulée et comme pressurée par la vie que son âme a exhalé son arome. C'est alors qu'on a pu mesurer la simple grandeur dont il était capable. Il avait élargi, tant qu'il l'avait pu, son expérience sociale. Il approfondit maintenant son expérience intérieure. Il pratique d'abord, il essaie sur lui, et il peut, par suite, enseigner avec une autorité incomparable ces vertus personnelles dont il s'efforce, dans les premiers chapitres de ses *Devoirs*, de ressusciter le culte.

Qu'ils sont touchants à relire aujourd'hui, ces premiers chapitres ! Pas une fois Jacob n'y parle de lui. Comment le plus modeste des hommes se serait-il ainsi mis en avant ? Mais nous, qui savons

sa vie, nous la lisons en quelque sorte entre les lignes, nous devinons à quelles expériences s'appuient les conseils qu'il nous propose.

Cela est vrai surtout de la plus belle de ces méditations ; celle sur la *Résignation*. Relisons-en une page ensemble. Après avoir rappelé comment se consolait Marc-Aurèle, Jacob ajoute : « Ce n'est pas seulement aux grands hommes qu'il est donné de se consoler ainsi. Les plus modestes peuvent réparer, dans une large mesure, les effets d'une infirmité naturelle ou acquise en exaltant les facultés que la nature leur laisse, et que souvent elle fait bénéficier de l'absence ou de l'arrêt de développement de la faculté qui manque ou ne s exerce plus. L'être même que la nature a le plus maltraité se donnera le sentiment que sa vie est utile si, par la patience et la sérénité qui l'ennoblissent, elle devient une leçon pour les autres, même parfois pour les plus forts. Très souvent, un homme physiquement débile peut rendre service à ses semblables non seulement d'une façon indirecte, par l'exemple de sa résignation, mais encore directement, par ses actes : lorsqu'il économise ses forces et les concentre toutes entières sur un seul objet, il lui arrive de produire des œuvres ou d'accomplir des tâches qui égalent

celles des mieux doués. On a vu des professeurs infirmes ou dont la vie physique n'était qu'une perpétuelle souffrance, faire leurs leçons avec entrain et joie parce qu'ils avaient réservé toutes leurs énergies pour cet effort : ils se résignaient à une existence incomplète et souffrante en sachant que, malgré la nature, elle porterait des fruits. »

Lisons encore ce passage, sur la façon de regarder la mort : « En fait, le vœu de l'idéalisme sincère n'est pas de durer indéfiniment lui-même, il désire seulement que l'idéal d'où lui est venu sa raison de vivre ne meure pas avec lui. A mesure qu'il avance en âge et en sagesse, la vie sensible lui devient de moins en moins précieuse ; il contemple avec pitié les absurdes batailles où l'intérêt, la vanité, la fureur de jouir ou de paraître heurtent la plupart des hommes, et s'unissant de cœur aux volontés qui, dans ce monde, tendent vers le vrai et le bien, il ne s'estime et ne s'aime lui-même que dans la mesure où il participe à leurs efforts. Lorsque ses forces s'affaissent, que sa vertu trahie par l'usure de l'organisme devient moins active et moins féconde, il ne demande qu'à laisser la place libre à de plus jeunes serviteurs du bien. Loin de repousser la mort comme une ennemie, il l'accueille comme la

la bienvenue le jour où elle ne prive plus d'une force précieuse la cause qu'il a servie. Il l'accepte d'autant mieux qu'il sait qu'elle ne peut rien contre les vertus qu'il a pratiquées, les services qu'il a rendus, les exemples qu'il a donnés et dont les effets se prolongent de proche en proche sous des formes diverses, sans s'éteindre jamais. Seulement cette sécurité en face de la mort doit être conquise et méritée : la forme la plus haute de la résignation humaine est la récompense d'une pensée et d'un cœur qui se sont graduellement élargis, et comme le salaire d'une générosité réfléchie qui a fini par vaincre la déraison de l'égoïsme. »

C. Bouglé.

I

A M. Le Gal la Salle

Le 14 *Septembre* 1890.

Très cher Monsieur,

. . . .

Je ne sais trop si je suis satisfait ou mécontent de ma nomination à Brest; je ne l'aurais pas demandée, je l'ai acceptée. Je perds, en quittant Saint-Brieuc, quelques relations très bonnes auxquelles est venue s'ajouter, d'une façon si imprévue et si charmante, votre amitié; et je n'ai pas la certitude de trouver à Brest une compensation suffisante à ces sacrifices de cœur, toujours pénibles pour un Breton.

Mais enfin j'ai consenti à ces sacrifices, je me suis résigné à cette loi de la vie moderne, qui veut que nous autres, fonctionnaires, nous vivions à peu près en nomades, en êtres déracinés qui n'ont pas le droit de s'implanter quelque part et de fixer à une terre aimée leur âme errante. Il faut plaindre un peu votre commis des contributions indirectes qu'épouse l'ambitieuse Catherine; il y a des nécessités presque identiques à des obligations, qui pèsent sur lui. Même aimé de

sa belle, même heureux dans sa carrière et parvenu au grade d'inspecteur ou de directeur, il n'aura pas le vrai bonheur, car il lui manquera toujours une patrie. Je suis le frère de cet homme-là; et je sens bien que mes périgrinations de Bretagne à Paris, à Bordeaux, puis à Bergerac, à Cette, à Perpignan, mon retour à Saint-Brieuc, puis cette nouvelle fuite, éparpillent et diminuent mon cœur. Il n'est pas bon à l'homme de se dérober sans cesse aux prises profondes par lesquelles sa vie pourrait devenir sérieuse et forte.

Vous voyez que j'ai lu et médité votre roman de *Farruel*. Je n'essayerai pas d'en faire un nouvel éloge, après tous ceux qui lui ont été si justement décernés. Je ne lis pas ou presque pas de romans, et je craindrais de dépasser ma compétence en voulant apprécier le mérite du vôtre. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai éprouvé un plaisir profond à retrouver dans ce livre les qualités de cœur et d'esprit que vous m'avez permis d'entrevoir dans des entretiens dont l'intimité m'honore beaucoup.

L'héritage de Jacques Farruel respire une odeur d'honnêteté et de bonté qui me charme infiniment. Jamais, à ma connaissance, regard plus bienveillant et plus doux n'a été jeté sur les

hommes et les choses de la campagne ; sûrement George Sand n'a pas mieux aimé ses paysans du Berry. Je me demande seulement si vous n'avez pas contribué vous-même à produire les types charmants de paysans et de paysannes que vous nous faites connaître : vous les avez vus autour de vous et ils sont réels, mais n'étaient-ils pas d'abord votre œuvre ?... Ne vous êtes-vous pas arrêté plus d'une fois à causer avec Madeleine et Denise avant qu'elles aient acquis cette délicatesse de cœur et cette énergie de volonté aimante? Leur âme, telle que vous vous plaisez à nous la montrer, n'est-ce pas un peu celle que leur a donnée l'action constante de votre générosité ? Et n'est-ce pas un don de vous-même à tout un petit groupe que vous faites participer de votre vie spirituelle, qui vous permet de le représenter sous des couleurs à la fois si idéalistes et si vraies ? Mais j'ai l'air de vous faire une chicane, en mauvais élève des naturalistes contemporains, qui hésitent toujours à reconnaître quelque distinction naturelle de sentiment chez des hommes de travail et de peine, soumis aux plus dures exigences du combat pour la vie. J'aime mieux vous dire combien je suis touché de la signification philosophique du petit drame rural que vous racontez si

simplement, avec une sympathie sans emphase, mais non sans émotion.

J'y trouve un sens profond des harmonies sociales qui veulent que l'homme cherche à s'élever dans son milieu en s'appuyant sur les habitudes et les hérédités anciennes, et non en sortant de son cadre naturel. Derrière Jacques Farruel, auquel s'adressent directement vos conseils, j'aperçois un nombre indéfini de ses semblables qui éprouvent la même tentation que lui et qui, faute d'avoir été avertis comme lui, vont peut-être se perdre dans l'armée toujours accrue des déclassés. C'est toute une classe qui est en danger, c'est la France elle-même atteinte, en ce qu'elle a de plus vivant et de plus robuste, par un vent mauvais qui déracine les fils des vieux paysans et les emporte aux villes dans des situations misérables et dépendantes. A mesure que j'y réfléchis, je vois grandir votre livre, en apparence si modeste; j'entends un cri d'alarme jeté par un homme de cœur à tout un peuple dont la raison se trouble et défaille; il ne s'agit plus de savoir si Jacques Farruel va se fixer à la Garenne et épouser Denise, ou partir avec Catherine pour la ville, il s'agit de savoir si la France de demain va laisser la fièvre dont elle souffre l'envahir jusque dans

ses moëlles profondes, ou si elle va se refaire une vie saine et forte dans un progrès sans déchirement. Pour moi, je ne connais pas de but meilleur et plus élevé que celui que vous vous êtes proposé; c'est un vrai service social que vous accomplissez en combattant ainsi toutes les causes qui tendent à produire le déséquilibre dans nos sociétés modernes, et dont les effets accumulés finissent par détruire la santé d'une nation.

Et si d'un mot j'essaye de définir l'impression que me laisse l'*Héritage de Jacques Farruel*, je dirai que l'auteur m'apparaît comme le type du *médecin* au sens complet de ce terme, c'est-à-dire comme le clair et généreux esprit qui a le goût de la santé en toutes choses, dans la vie morale aussi bien que dans la vie physique, dans la vie publique aussi bien que dans la vie privée. C'est là une qualité bien rare et bien précieuse au temps où nous sommes.

. . . .

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus reconnaissants et les plus dévoués.

B. Jacob.

Brest, le 29 juillet 1891.

Très cher Monsieur,

. . . .

C'est, en effet, comme vous le dites, une amitié étrange que la nôtre, au moins au premier abord et pour un observateur superficiel. C'est que vous, cher Monsieur, vous êtes — pardonnez-moi ce terme philosophique, le seul peut-être qui soit vrai — *l'idéaliste* par excellence, et l'idéaliste n'a pas d'âge, ou du moins ne connaît pas la vieillesse ; il est la jeunesse éternelle du monde, le cœur et l'esprit toujours vivants pour qui les choses ne perdent jamais leur fraîcheur, l'âme toujours ouverte et toujours avide de comprendre, d'aimer et de faire profiter autrui du trop-plein de son inépuisable sève intérieure. Il y a en vous comme une fée qui n'a jamais cessé de sourire à la vie et au monde. Et nous sommes du même âge, malgré le demi-siècle qui nous sépare,



parce que cette fée, je l'ai aussi entendue quelquefois et que j'ai gardé un souvenir si charmant des accents de sa voix et des choses exquises qu'elle me disait, que mon plus grand plaisir est d'entendre à nouveau les mêmes paroles, et que je reconnais des frères dans tous ceux qui les connaissent.

C'est Spinoza, si je m'en souviens, qui a dit que les hommes ne s'aiment qu'en Dieu. Rien n'est plus vrai. Dans la sphère des relations mondaines et des intérêts matériels, les âmes restent closes, prisonnières dans leurs pauvres enveloppes mortelles ; il n'y a de liberté et d'amour que du côté de Dieu, si on entend par Dieu l'idéal, tout ce qui est beau et bon, tout ce qui dépasse l'égoïsme et ses pensées basses. Lorsqu'entre des personnes humaines, si différentes qu'elles soient par ailleurs, se rencontre la pensée commune de Dieu ainsi entendu, toutes les distinctions d'âge, de rang, de condition, de direction positive et même de direction intellectuelle ne sont rien auprès de cette identité-là. L'idéalisme qui les domine les réduit à quelque chose d'accessoire et d'insignifiant. « Il y a bien longtemps, disait Marguerite à Faust que tu n'es allé à la messe... Crois-tu en Dieu ? » — « Ma bien aimée, répond Faust, qui

oserait affirmer qu'il y a un Dieu ? » — « Ainsi tu n'y crois pas ? » — « Qui osera dire qu'il ne croit pas, s'il écoute la voix de son cœur ?... Quand un sentiment de tendresse et de bonheur aura rempli ton âme, prononce des mots au hasard, je n'en ai point à te prescrire. Qu'importe que tu dises : bonheur, cœur, amour, Dieu. Le sentiment est tout, le mot est vain. » C'est cet idéalisme-là, cher Monsieur, qui, malgré tout ce qui devrait nous séparer l'un de l'autre, nous réunit.

. . . .

J'oublie ma classe, j'y cours. Excusez ce rapide griffonnage,

Votre ami tout dévoué,

B. Jacob.

Kerity, le 13 *septembre* 1891.

Cher Monsieur,

. . . .

Je n'ai pas eu de meilleures journées que celles que j'ai passées, ces vacances, auprès de vous, dans ce coin charmant où s'abrite votre sagesse. Il me semble que j'éprouve au milieu de vos arbres et sur votre plage solitaire des impressions plus fraîches et plus bienfaisantes que partout ailleurs. J'y vérifie cette jolie parole de Platon : « L'âme, mise en présence de ce qui est beau et bon, se fait semblable à l'objet qu'elle contemple et devient elle-même belle et bonne. » Quand je me rappelle nos causeries au bord de la mer, dans la chênaie antique où Walter Scott éveilla en vous le sens du romanesque, ou bien encore mes discussions théologiques avec M. X., qui étaient si humiliantes pour mon ignorance, et qui eussent pu être utiles à toute autre conscience moins appauvrie et moins dépouillée que la mienne, tous ces souvenirs éveillent en moi une

mélancolie très douce et le regret que de tels plaisirs puissent m'être si rarement accordés.

Les jours se passent ici très paisiblement, sans grandes distractions. Jeudi dernier, cependant une petite fête, organisée par Armand Dayot et des artistes de ses amis, a eu lieu à Bréhat en l'honneur de Renan. Les journaux vous la raconteront sans doute ; mais ce qu'ils vous diront mal, c'est l'entrain et l'enthousiasme avec lesquels nous avons fêté notre grand homme. Il y avait bien parmi nous quelques étrangers, mais les Bretons étaient en très grande majorité, et ce sont des sympathies bretonnes qui ont le plus chaudement acclamé Renan. Au dessert — car nous avons eu un banquet de 150 couverts — il nous a servi une de ces petites causeries familières dont il a le secret. Il nous a beaucoup parlé de ses souvenirs d'enfance à Bréhat, de ses rapports avec le curé d'alors qui était très bon pour lui, mais qui s'inquiétait de le voir si absorbé dans des études inutiles. Puis il nous a raconté les rêves qu'il faisait au milieu de ces beaux rochers ; il devait écrire une histoire des origines du christianisme, puis une histoire de la Révolution française, ensuite une histoire d'Athènes, enfin une histoire de la Bretagne en cinq volumes. Il n'a

pas réalisé le quart de ce qu'il rêvait ; l'œuvre qu'il a faite, il l'a faite avec sincérité et bonne foi ; et cependant que vaut-elle ? Notre sympathie, dit-il, lui fait un vif plaisir, car elle le rassure contre les contradictions qu'il a rencontrées. L'homme le plus savant sait bien peu de choses après tout, et nul n'est infaillible, même lorsqu'il a pris les plus grandes précautions pour ne pas se tromper... Y avait-il dans ces paroles dites en passant comme l'indice d'une hésitation dans sa conscience de savant et de penseur ? se reprocherait-il de n'avoir pas toujours été assez exigeant en fait de preuves, assez respectueux de la vérité, d'avoir peut-être parfois, selon sa propre expression, « sollicité les textes » ? Ce qui me paraît certain, c'est que la liberté intellectuelle qu'il a appliquée à tout ordre de sujets et de questions, l'a conduit à un scepticisme sans limites, et peut-être n'est-il pas impossible qu'en avançant en âge il éprouve le besoin de se rattacher à quelque certitude. S'il en était ainsi, je ne serais pas étonné d'un retour à la foi religieuse qui aboutirait à cette conversion finale tant souhaitée par ses adversaires. Je m'aperçois que, depuis quelques années, les souvenirs d'enfance l'obsèdent de plus en plus ; parmi ces souvenirs, les plus

vifs sont sans doute les impressions religieuses; et pourquoi leur énergie croissante ne finirait-elle pas par l'emporter, dans une âme fatiguée, sur les clartés pâlissantes de la science et de la critique? Autant que je puis le juger d'après ses livres, je suis disposé à croire que l'idée d'infliger un éclatant démenti à l'œuvre de toute sa vie ne l'arrêterait pas une minute. Il n'est pas orgueilleux; il est resté très simple. S'il a soulevé, un jour, un scandale par sa *Vie de Jésus*, il ne l'a pas voulu et il en a été étonné tout le premier; il croyait très franchement rendre service à la religion en travaillant, à l'exemple de ses maîtres allemands, à la détacher de la cause perdue du miracle et du surnaturel. Aujourd'hui, désabusé de tout, même peut-être de l'exégèse, et n'étant pas soutenu par cet orgueil âpre et dur qui fait la force des anticléricaux militants, il pourrait bien se laisser retomber tout doucement dans les bras de cette Eglise qui l'a élevé et qu'il aime toujours. Je ne fais là qu'une hypothèse. A mon point de vue, je trouverais cela très fâcheux pour sa gloire; mais cet événement serait trop conforme à la logique des choses, aux tendances de son esprit à la fois très sceptique et très amoureux d'idéal, pour qu'il me troublât dans mon incrédulité. Je me rappellerais, si cette défaillance venait à se produire, les énergiques paroles par lesquelles il a terminé ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse :* « Je demande pardon d'avance à l'Eternel des blasphèmes qu'à mon lit de mort je pourrai prononcer contre la vérité. C'est Renan sain de corps et d'esprit, et non Renan à moitié détruit par l'âge et la maladie que je veux que l'on croie. »

. . . .

Je vous prie de recevoir l'expression la plus vive de ma profonde affection.

B. Jacob.

Brest, le 4 décembre 1897.

Cher Monsieur,

J'aurais voulu vous répondre par une lettre qui fut non pas de qualité égale à la vôtre, mais d'égale longueur. Je ne sais si j'en aurai le courage. Depuis quinze jours, en effet, je suis en proie à une très forte grippe. Je fais, tant bien que mal, ma besogne de classe, parce que c'est la besogne courante, et que je l'accomplis automatiquement, sans y penser, presque à la façon dont s'accomplissent nos réflexes. Quand le cerveau fait défaut à sa tâche, la voix remplit toute seule l'office du professeur et produit les paroles voulues dans l'ordre voulu, de manière à ranger devant les élèves des séries de phrases qui prennent l'apparence d'un bataillon serré d'idées. C'est même très amusant d'observer sur soi-même à quel degré on peut devenir une machine qui joue le rôle et

rend les services de l'intelligence, alors que l'intelligence a cessé de présider à ses démarches et à ses gestes. Je me console en me rappelant que le plus grand peut-être des philosophes modernes, Leibniz, disait en faisant son propre examen de conscience : « Nous sommes automates dans les trois quarts de nos actions. »

Malgré mon rhume, j'ai achevé mon article sur Bergson.

Comme je vous l'ai dit, le philosophe auquel je m'attaque est d'une extrême originalité. Il croit que tous ses prédécesseurs, et entre autres Descartes, se sont trompés en voulant concevoir le monde par idées claires et distinctes. Le monde, selon lui, n'a rien de commun avec nos clartés et nos distinctions superficielles ; il ignore notre logique ; il se dérobe à nos définitions et à nos classifications ; c'est le défigurer que vouloir le prendre dans les mailles du filet scientifique que nous jetons sur lui. L'univers, c'est une sorte de masse indistincte, indéfiniment mobile et fuyante, où nous ne marquons des limites et ne posons des barrières que par une abstraction illégitime : au fond il n'y a pas d'êtres distincts, mais un Etre continu que nos besoins pratiques nous invitent à morceler ; dans la réalité, tout s'amalgame, se

pénétre, se fond et se confond. Par nature et par éducation, je répugne absolument à cette philosophie de la confusion universelle; et cependant, lorsque j'abandonne mes préoccupations de critique, je dois reconnaître qu'elle a inspiré à son auteur de très jolis aperçus sur la nature humaine. Selon lui, il y a en nous deux personnalités, deux moi : un moi superficiel, conventionnel, qui s'adapte aux idées et aux habitudes courantes et qui parle le langage de tout le monde; puis un moi profond, intime et vrai, tout en nuances et que la banalité des mots est impuissante à exprimer. C'est le langage qui nous fait méconnaître notre propre originalité; c'est le mot aux contours bien arrêtés, le mot brutal où s'emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et par conséquent d'impersonnel dans les impressions de l'humanité, qui écrase ou tout au moins recouvre les impressions délicates et fugitives de notre conscience individuelle. Et c'est pourquoi, dit-il, si quelque poète ou quelque romancier hardi, déchirant la toile habilement tissée de notre moi conventionnel, nous montre sous la logique et la banalité apparentes de notre vie intérieure, une pénétration infinie de mille impressions diverses qui ont déjà cessé d'être au moment où on les nomme, nous

le louons de nous avoir mieux connus que nous ne nous connaissions nous-mêmes. Il n'en est rien cependant, car le romancier lui-même ou le poète a dû se servir de mots; mais ces mots, il les a disposés de façon à nous faire soupçonner la nature extraordinaire et illogique des états de conscience qu'ils prétendent exprimer; il nous a invités à la réflexion en mettant dans les sons et les rythmes quelque chose de ce désordre, de cette contradiction, de cette pénétration mutuelle qui constitue la nature de nos impressions et émotions. Encouragés par lui, nous avons écarté pour un instant le voile que nous interposions entre notre conscience et nous. Il nous a remis en présence de nous-mêmes.

Il y a là une observation très fine et en grande partie vraie, et ainsi nous nous entendons très souvent dans le détail, Bergson et moi; mais où notre accord cesse, c'est quand il s'agit de nos vues d'ensemble sur la nature. D'après Bergson, le monde est illogique, d'après moi il est d'une logique très complexe. Les choses, dit-il, sont inintelligibles, le réel commence où nous cessons de comprendre; à mon gré, les choses sont plus intelligibles que nous ne sommes intelligents, et ce n'est jamais parce que les raisons sont

absentes, mais toujours parce que les raisons nous échappent en totalité ou en partie que nous ne comprenons pas un évènement ou une chose.

C'est vous dire que je me rattache à la tradition rationaliste des grands philosophes du XVIIe siècle, Descartes, Malebranche, Leibniz; et c'est cette tradition que j'ai essayé de justifier contre les assauts redoutables qu'elle subit aujourd'hui. La génération présente n'aime pas les idées précises et les raisonnements liés; et de là vient ce mysticisme singulier qui ferait horreur à saint Thomas et dont les tendances vagues dissolvent tout credo positif et concret; de là vient également une littérature tout impressionniste qui traite de vieilles bêtes les amateurs de vérités éternelles et qui ne s'attache, comme le disait un jeune écrivain, qu'aux «*fuyances*» de la pensée. J'ai bien peur que notre philosophie nouvelle, notre mysticisme nouveau et notre nouvelle littérature ne soient que des expressions diverses et correspondantes d'une décadence intellectuelle et morale; et, si peu autorisée que soit ma parole, j'ai voulu faire connaître au grand public philosophique ma très sincère inquiétude. Mon article, que j'ai écrit trop à la hâte peut n'avoir qu'une valeur très

médiocre, il aura au moins le sens d'une très énergique protestation.

Plus tard nous causerons de tout cela. Je vous dirai l'accueil fait à mon travail, qui doit paraître en janvier ou en mars. D'ici là je vais me remettre à mon métier quotidien sans autres distractions que quelques conférences que j'ai promises à la Société de bienfaisance des écoles laïques dont je fais partie. Je suis troublé par la désaffection croissante qu'inspire l'enseignement laïque, surtout à la bourgeoisie française; et il me semble que, si l'avenir de nos lycées est gravement compromis, il faut, au moins, travailler de toutes nos forces à préserver l'avenir de nos écoles primaires. Notre pays éprouve en ce moment comme une grande lassitude, et cet état est très favorable au développement des sentiments réactionnaires dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre politique. Or, qui sait si la réaction commencée ne nous mènera pas très loin, peut-être à une situation analogue à celle de 1851 et 1852? Les cléricaux ne sont pas dangereux tant qu'ils ne sont pas au pouvoir, je dirai même qu'ils sont très utiles tant qu'ils ne constituent qu'une minorité opposante; mais le jour où ils seraient les maîtres ce serait un grand risque que courrait la civilisa-

tion. Déjà l'antisémitisme féroce dans lequel ils se jettent à corps perdu est un indice très grave des dispositions intolérantes qu'ils apporteraient au pouvoir.

. . . .

Croyez à ma respectueuse et profonde affection.

B. Jacob.

Paris, le 3 novembre 1898.

Cher Monsieur,

. . . .

C'est un vrai plaisir de voir avec quelle sûreté vous jugez les événements récents et la situation où ils placent notre pays. En méditant sur la justesse ingénieuse de vos réflexions, je me suis dit qu'il y a des causes qu'il est bon de servir, car elles inspirent une sorte de clairvoyance supérieure.

Ce n'est pas en vain que vous avez combattu pendant plus d'un demi-siècle en faveur de la cause libérale : le libéralisme est devenu pour vous une lumière qui vous permet de reconnaître parmi les chemins de traverse, où tant de gens s'égarent et pataugent, la large route de la justice et de la vérité.

Il est triste de constater à quel point elle est aujourd'hui désertée, cette grande voie où les hommes de votre génération rêvèrent de voir

marcher l'humanité tout entière. Les idées de tolérance, d'équité impersonnelle, de droit égal pour tous n'ont jamais subi un plus grand discrédit; jamais l'esprit de haine et de brutalité intolérante n'a été si commun et si violent. Il n'y a pas de jour où je ne recueille quelque témoignage de cet égarement de l'opinion publique. C'est ainsi que hier, me rendant au Folgoët et déjeunant à table d'hôte, j'ai entendu un voyageur de commerce qui disait tout haut à son voisin : « Je n'ai pas connu un seul Juif honnête. » Je ne suis pas intervenu dans la conversation — il y a des brutes avec lesquelles je ne veux aucune espèce de contact — mais je n'ai pu m'empêcher de me rappeler les Juifs que j'ai rencontrés comme condisciples dans les Lycées ou comme concurrents dans les Facultés et qui étaient presque tous des garçons si courageux au travail, si loyaux, si serviables et, à tous les points de vue, si méritants ! J'ai songé à cette élite d'hommes aussi distingués par le cœur et la conscience que par l'intelligence qui a contribué ou qui contribue encore à l'éclat de la Sorbonne, du Collège de France et de nos Facultés de province : les Darmesteter, les Bréal, les Lévy, les Bergson, les Durkheim, les Milhaud, etc... Parmi

ces Juifs, j'en ai connu de très ambitieux, à coup sûr, mais dont l'ambition était entièrement justifiée par les services rendus, par la quantité et la qualité des efforts accomplis et des œuvres réalisées. En réalité, dans la mesure où j'en puis juger par une expérience personnelle, les Juifs sont une admirable race de travailleurs — passionnés et tenaces — et si tant de Français les haïssent à mort, c'est peut-être parce qu'ils n'ont pas les mêmes qualités d'énergie et de patience laborieuses. Je crois me rappeler que vous me disiez un jour : « Au fond de l'antisémitisme, il n'y a rien de plus que le désir éprouvé par beaucoup de gens de se débarrasser de concurrents très bien doués. » L'antisémitisme ne serait ainsi qu'une des formes de ce protectionnisme à outrance si cher à Méline. Tous les vaincus de la lutte industrielle, commerciale et même intellectuelle crient au pouvoir : « Délivrez-nous des Juifs pour que, sans initiative, sans ingéniosité, sans hasards et sans risques d'aucune sorte, nous obtenions la fortune, la réputation, le pouvoir, toutes les positions enviables, tous les avantages sociaux. » Bref, au lieu de lutter contre leurs rivaux, à armes égales, la plupart des gens trouvent plus simple de demander la suppression de

ces rivaux. C'est là une conception politique et économique que vous et moi nous n'admettrons jamais. La lutte à conditions extérieures aussi égales que possible, voilà, selon nous, la justice, et nous ne démordrons pas de cette idée. Pour moi, dans mes divers examens et concours, j'ai été plus d'une fois en concurrence avec des Juifs; il m'est arrivé d'être battu par eux et plus souvent de les battre; mais je suis sûr que, quelle qu'eût été l'issue finale de ces luttes, j'aurais gardé une vive estime pour mes adversaires et n'aurais jamais demandé leur exclusion des Facultés.

Ce qui m'étonne et m'afflige, c'est que ces sentiments libéraux, qui nous paraissent si simples et si naturels, n'ont presque plus aucune autorité, je ne dis pas auprès des commis-voyageurs, mais auprès des membres de la classe dirigeante et, plus généralement, des gens qui ont passé, comme nous, par les établissements d'enseignement secondaire. S'il est, en France, un journal odieusement sectaire, c'est la *Libre Parole*; et c'est cependant le journal le plus lu et le plus goûté ici. Les articles où Drumont invite les Français à se donner la joie de « voir gigoter les Juifs dans des chemises soufrées » sont le régal quotidien de

beaucoup d'officiers. L'amiral Réveillère me racontait que ces jours derniers, il prenait le train pour Morlaix et rencontrait en route cinq officiers : tous les cinq lisaient la *Libre Parole*. En descendant sur le quai de la gare, à Morlaix, il aperçoit trois prêtres qui, avant de monter en wagon, achètent un journal : c'était toujours la *Libre Parole*. « Ce journal d'un dément fanatique, me disait l'amiral, est devenu l'Evangile de la plupart des officiers et des prêtres. » Tout dernièrement, l'amiral écrivait une lettre, rendue publique, où il réclamait le respect de l'arrêt de la Cour de Cassation, que cet arrêt fût ou non favorable à la révision : « Agir autrement, disait-il, ce serait se conduire en factieux. » Eh bien ! vous ne sauriez croire ce que ce souci de la légalité lui a valu de lettres anonymes qui l'abreuvaient d'injures. L'un lui écrit : « Amiral, vous êtes un traître à la France ». Signé : Un patriote écœuré. Un autre lui dit, sans signature : « Amiral, vous êtes un vieil imbécile. » Dans un article de l'*Autorité*, Cassagnac s'empare de la même lettre et, la rapprochant d'un opuscule de l'amiral, *Christianisme et autarchie*, où le christianisme est entendu d'une façon à la fois très respectueuse et très libre, jette cette phrase étonnante : « Qui croit en

Dreyfus ne peut croire en Dieu. » Révisionniste et athée sont donc des termes synonymes pour Cassagnac, Drumont et presque tous leurs lecteurs. En présence de semblables insanités, il vous semble sans doute, comme à moi, qu'on ne peut que se taire : à un certain degré de sottise et d'intolérance, le raisonnement et la discussion perdent toute prise et toute raison d'être.

Après tout, comme vous le dites si bien, c'est le vieux régime d'autorité et de bon plaisir qui, dans la lutte actuelle, se défend de toutes ses forces et par tous les moyens. Le militarisme ne supporte aucun contrôle et réclame le privilège de l'infaillibilité, même dans les matières où il est le plus visiblement sujet à faillir. « Si nous nous sommes trompés, tant pis ! » se sont dit les chefs de l'Etat-major ; « Reconnaître notre erreur, c'est nous amoindrir, et par suite, en détruisant la confiance dans les chefs, détruire la force de l'armée et de la France. L'armée et la France, c'est nous ; il ne faut pas permettre qu'au nom de je ne sais quels principes de la Révolution française, elles soient atteintes en nous. » Et voilà les aberrations où conduit cet esprit de corps, qui selon une de nos remarques, « prime tout, jusqu'à la conscience », et finit par l'étouffer. Jamais les chefs de l'Etat-

major n'ont pensé qu'ils pouvaient, s'ils avaient commis une faute, l'avouer et la réparer sans compromettre l'honneur et la force morale de l'armée ; jamais, non plus, l'armée ne paraît s'être rendu compte — au moins dans ses chefs — qu'elle est un organe de la vie nationale, organe subordonné à l'ensemble, comme tous les autres services publics, et que son premier devoir est de se soumettre aux exigences de la légalité et de la justice françaises. Ce n'est pas l'armée qui est faite pour la France : c'est la France qui est faite pour l'armée. Telle est la pensée secrète qui a inspiré les résistances rencontrées par les hommes restés fidèles aux principes de notre droit.

Et ce qu'il y a de pis, c'est que pour plusieurs, l'armée s'est incarnée dans les bureaux de l'Etat-major, de sorte qu'en définitive il ne s'agissait plus que de savoir si certains bureaux pourraient commettre les pires malpropretés impunément et à l'abri de toute indiscrétion.

Dès le début de l'affaire Dreyfus, un de nos écrivains les plus spirituels et les plus vraiment français, Anatole France, le disait : « La prétendue raison d'Etat est presque toujours chez nous une raison de bureau. » Et comme cela est vrai !

Eh bien ! malgré tous les dangers dont nous

menacent l'esprit césarien et l'esprit bureaucratique que nous avons empruntés à l'ancienne Rome, je persiste à avoir foi dans l'avenir de la France. Je ne puis oublier que nous sommes le peuple qui a produit les plus terribles adversaires des préjugés, des intolérances et des sottises de toute espèce, depuis Montaigne, Rabelais, Molière, Voltaire, jusqu'à Michelet, Quinet, Renan et tant d'autres. Notre pays compte sous le drapeau libéral des chefs incomparables, auxquels aucun autre pays d'Europe et du monde ne peut rien opposer d'égal. Sans doute, il peut y avoir une très grande distance entre l'élite et la masse, et j'accorderais volontiers que cette distance est plus grande en notre pays qu'en tout autre; mais n'importe! notre France n'aurait pas produit une pareille légion de héros de la pensée libre, si elle n'avait elle-même, dans les couches les plus profondes de sa population, entrevu la générosité et la noblesse d'un certain idéal... Notre vieil esprit libéral va sortir triomphant, j'en suis sûr, de la crise que lui fait traverser l'affaire Dreyfus; et désormais, averti par le danger couru, il s'assurera contre le retour de semblables épreuves.

Le pire obstacle à cette rénovation intellectuelle et morale est dans la bassesse et la lâcheté

de nos députés. Ils n'ont qu'un souci auquel ils sacrifient tout le reste : leur réélection. Ils ont commencé par marcher comme un seul homme à la suite de Cavaignac, convaincus que toute autre attitude les rendrait impopulaires, et maintenant ils proclament, par un ordre du jour, la suprématie du pouvoir civil, comme s'ils n'avaient pas tout fait pour détruire cette suprématie, et comme si leur conduite antérieure n'avait pas été une réelle abdication ! En tout et pour tout, nos parlementaires laissent paraître le même contraste entre leurs paroles et leurs actes, contraste que vous jugez avec raison très comique, et qui est en même temps très inquiétant. Dans leur lutte avec l'Eglise, il n'est pas de grande phrase menaçante qu'ils n'aient prononcée, et, en fait, ils se sont montrés si peu méchants, qu'aujourd'hui même ils tolèrent qu'une partie de nos officiers de vaisseau soit formée à l'étranger, et par une congrégation non autorisée, je veux dire les Jésuites de Jersey. Ils savent que toutes nos grandes écoles sont peuplées d'élèves des Jésuites ou des Dominicains; eux-mêmes confient leurs enfants à ces « bons pères », et ils s'étonnent ensuite que toute la classe dirigeante soit cléricale et anti-libérale! Mais il ne font pas autre chose que recueillir ce

qu'ils ont semé... Finiront-ils par s'en apercevoir, ou le suffrage universel s'en apercevra-t-il pour eux?

Je termine ma lettre, qui s'est allongée plus que de raison. Quel dommage que vous ne puissiez pas venir nous voir!

Votre affectueusement dévoué,

B. Jacob.

Paris, 19 *juillet* 1899.

Cher Monsieur,

. . . .

Vous me dites le plus grand mal de votre santé; mais votre lettre même vous donne un démenti. Je ne conçois pas, en effet, que l'esprit puisse garder toute sa netteté quand la machine physique est tout à fait délabrée; et jamais vous n'avez jugé les choses et les hommes du temps présent avec plus de clairvoyance et de précision que dans les pages serrées que vous m'écrivez. Je suis absolument de votre avis quand vous démasquez tout le cabotinage des ligueurs de la Patrie française, Lemaître, Coppée et consorts. Il est évident que pour ces gens-là le patriotisme, pour me servir d'une expression de Renan, est un « genre de littérature ». S'ils étaient sincères, ils se diraient que cette politique plébiscitaire, qu'ils préconisent à la suite de Déroulède, mène infailliblement la France à la guerre et aux pires

désastres. Par haine des parlementaires et du parlementarisme, ils accepteraient la domination de n'importe quel sabre ; et ils ne voient pas qu'un sabre n'est qu'un moyen d'asservissement quand il n'est pas un moyen de gloire. Or quelles luttes glorieuses pouvons-nous engager contre l'Allemagne ou l'Angleterre, quand le chiffre de notre population s'abaisse et quand le chiffre de notre dette est si colossal que nous ne pourrions plus soutenir une campagne de quelques mois ? A mon avis, c'est un véritable crime contre la France que de vouloir surexciter chez elle l'esprit chauvin ; car si notre pays peut encore jouer un rôle brillant dans le monde, c'est par sa science, son art, ses industries élégantes, la qualité de son goût, la générosité de ses manières, en définitive par son caractère hospitalier. En dehors des voies pacifiques, je n'aperçois pour nous aucun avenir. Le commandant Marchand eût-il le génie de Napoléon, il ne referait pas l'épopée impériale. Entre l'Europe de 1800 et celle de 1900, il y a un abîme.

Puisque nous n'avons plus l'hégémonie militaire, restons au moins fidèles à ces principes de 89 qui sont aujourd'hui notre plus sûr héritage, et ne permettons pas qu'un ministre — civil ou

militaire — viole le droit tel que la Révolution l'a défini. Si ce droit a été violé, il faut châtier la violation, même en un Mercier, car rien n'est plus démoralisant que de laisser croire que la justice n'est pas faite pour les généraux et qu'elle réserve ses duretés aux manants. J'avoue qu'à ce point de vue, la conduite de nos députés bretons, sauf Riou, me paraît inexplicable. Ils se rangent presque tous derrière Méline, le protecteur des illégalités, l'homme qui sacrifierait à des intérêts *matériels* mal compris les intérêts *moraux* les plus essentiels de la France.

Je me demande quel sens peut encore avoir pour eux le mot républicain. Est-ce autre chose qu'une étiquette qu'ils portent par habitude ?

Je verrai s'il est possible d'aller pendant ces vacances jusqu'à La Ville-Berneuf. Ce serait pour moi une joie bien vive de vous revoir bientôt.

Affectueusement à vous.

B. Jacob.

Kérity, le 8 septembre 1900.

. . . .

Nous nous promenons tous les jours dans les vallons frais et boisés qu'on rencontre ici. Mais rien ne me fait oublier le délicieux nid de verdure où s'abrite votre sagesse et où mon passage a été trop court. Cette excursion d'un jour et demi à La Ville-Berneuf a été comme un rêve qui n'a eu que le tort de ne pas durer un peu. J'en ai emporté au moins une très profonde satisfaction, c'est de constater que vous avez gardé la même santé le même éveil de l'esprit, les mêmes dons de l'intelligence et du cœur que je vous ai toujours connus. Je crois bien que jamais depuis que nous nous connaissons, vous n'aviez causé avec tant de vivacité, évoqué tant de souvenirs divers, soumis à ma réflexion autant d'idées intéressantes. De nous deux, celui qui se fatiguait le plus, c'était moi. Vous auriez volontiers causé jusqu'à onze heures ou minuit, tandis que la fatigue m'obligeait à interrompre nos causeries. J'espère que l'an prochain grâce au régime d'isolement que je suis, il me sera permis de vous entretenir sans inquiétude aussi longtemps que mes sentiments pour vous me le font souhaiter et que je goûterai pleinement la joie de votre présence et de votre entretien.

Ajouterais-je que j'ai été très touché de l'accueil si cordialement sympathique que j'ai trouvé auprès des vôtres. Je regrette de n'avoir pas, comme autrefois, disposé de ma voix. J'aurais voulu présenter la politique à M. X... sous des aspects qui l'auraient un peu réconcilié avec le temps présent. Il est peut-être convaincu, comme d'ailleurs beaucoup d'hommes intelligents et excellents, que l'introduction de certains éléments démocratiques dans la politique l'ont beaucoup diminuée et abaissée. C'est là une illusion dont les « Souvenirs » de Tocqueville suffiraient à le désabuser.

Le gouvernement de Juillet nous apparaît à distance comme le gouvernement d'une élite; pour les observateurs pénétrants qui l'ont regardé de près, c'était au fond quelque chose de misérable et de très bas. Il y a une page des « Souvenirs » — la page 43 si je ne me trompe — où Tocqueville raconte l'impression que produisit

sur la majorité ministérielle de 1847, la retraite inattendue de Guizot. On n'a, de nos jours, rien écrit de plus fort contre l'égoïsme et la cupidité des parlementaires. « Je comparais, dit Tocqueville, cette assemblée de législateurs à une meute de chiens qu'on arrache, la gueule encore à moitié pleine, à la curée ». — Il faut maintenir tout de même le parlementarisme qui, si défectueux qu'il soit (puisqu'il traduit toutes les infirmités de la nature humaine) constitue notre seule garantie contre le retour de l'épouvantable oppression que le passé a subie ; mais je crois qu'on doit se garder de reprocher à la République les abus inévitables que, sous son nom, le parlementarisme produit.

La République a, pour les conservateurs, le tort de favoriser le socialisme, de rendre possible l'entrée au pouvoir d'un socialiste. Mais ici encore les conservateurs feraient bien de méditer l'enseignement d'un Tocqueville qui, tout en manifestant son peu d'estime pour les pauvres idéologues sentimentaux qui, de son temps, s'appelaient socialistes, reconnaissait très franchement les chances d'avenir d'un socialisme mieux entendu. Il y a de lui, vers les pages 111, 112, ou 113 de ses « Souvenirs » un paragraphe extrêmement significatif qui débute à peu près ainsi : « Le socialisme périra-t-il sous le mépris qui a si justement confondu les socialistes de 48 ? », et qui continue par des propositions analogues à celles-ci : « Je me demande, quand je vois tous les changements qu'a subis le régime de la propriété, quand je songe aux principes si différents dont s'inspirent les sociétés contemporaines, *si les institutions que nous jugeons nécessaires ne sont pas simplement les institutions auxquelles nous sommes accoutumés* et si le champ du possible dans l'ordre social ne dépasse pas singulièrement tout ce que se figurent les hommes, même éclairés et réfléchis, qui appartiennent à une société donnée. » Sûrement, Tocqueville eût repoussé de toutes ses forces le socialisme haineux et stupide de Jules Guesde, mais il eût témoigné une curiosité sympathique au socialisme réformateur, progressif et pacifique de Millerand.

De combien d'autres choses j'aurais voulu causer à bâtons rompus avec votre fils et vous !

. . . .

A vous de tout cœur.

B. Jacob.

Paris, le 26 novembre 1900.

Cher Monsieur,

. . . .

Vous pouvez adresser à M. Renouvier, en même temps que votre livre, le compte rendu que j'ai fait de ce livre dans la *Revue Bleue*. Je suis sûr que cela fera plaisir à votre ami. Il verra qu'au fond — en suivant de tout autres voies — vous aboutissez à la conclusion même qui se dégage de toutes ses œuvres philosophiques : c'est que la vie morale consiste dans la limitation volontaire de notre personnalité propre en faveur de la personnalité d'autrui et qu'il nous faut respecter en autrui des personnalités qui nous échappent, des mystères dont nous ne pouvons avoir le secret. Au fond, toute l'œuvre de Renouvier est la glorification de l'individualité en ce qu'elle a d'inintelligible, du libre arbitre ou, comme disait Lequyer, de la contingence. Cette idée vous a été commune à tous trois ; seulement elle

a retenti surtout dans l'imagination de Lequyer, dans la conscience morale de Renouvier et dans votre sens de la vie. C'est le même son se propageant dans trois milieux différents. Lequyer tire de la notion d'individualité libre un très beau motif poétique ; Renouvier en fait sortir la loi du devoir ; et vous, en dehors de toute considération esthétique ou morale, vous en dégagez la loi d'équilibre rationnel qui peut seule assurer le bonheur des hommes. Lequyer, Renouvier et vous, vous êtes trois frères qui avez à divers degrés imaginé, conçu et vécu la même idée. La gloire actuelle de Renouvier vous glorifie tous les trois.

Je suis confus de vous parler si rapidement et si superficiellement de ce qui demanderait, pour être expliqué, une longue lettre. Je n'ai pas le temps d'insister. Votre lettre cependant m'a touché par certaines vues très pénétrantes sur le passé de Lequyer et de Renouvier, sur leur caractère à tous deux et sur les raisons qui destinaient à la gloire le moins brillant de vos amis. Renouvier, c'est vraiment la vertu récompensée, et Lequyer, c'est le châtiment du génie sans règle certaine et fixe.

A vous de tout cœur. B. Jacob.

Le 13 *juin* 1901.

Mes conférences à Sèvres et à Fontenay font plus que m'intéresser, elles me passionnent. J'ai assez conquis la sympathie de mes élèves pour pouvoir leur parler librement, à cœur ouvert, de toute espèce de questions, comme je le faisais au collège Rollin. Elles ont un appétit de savoir qui est vraiment extraordinaire : elles veulent que je leur explique même les problèmes les plus ardus de la philosophie, et souvent me mettent dans l'embarras en me demandant des solutions que je ne peux pas leur fournir. Je n'hésite d'ailleurs jamais à leur avouer mon ignorance ou mes incertitudes quand je ne sais pas ou que je doute ; mais aussi, lorsque je crois voir clair, je fais tout mon possible pour leur communiquer la clarté apparente qui s'est faite dans mon esprit. Je m'aperçois, aux devoirs qu'elles me remettent, qu'elles suivent très bien mon enseignement, et je suis parfois touché du tour original et charmant que revêt ma pensée en se reflétant dans

ces esprits de femmes. Mes jeunes garçons, à Rollin, déformaient assez souvent les idées et les aperçus que je leur soumettais ; à Sèvres, c'est plutôt le contraire qui se produit : deux ou trois de ces jeunes filles, les plus remarquables, me renvoient une image très embellie de mon enseignement. Ici, la copie est supérieure au modèle.

. . . .

Vous n'êtes pas fâché, me dites-vous, de me voir apporter un grain de scepticisme dans mon œuvre d'émancipation de la femme.

En fait, je modère mes Sévriennes beaucoup plus que je ne les excite. Je traite avec elles, depuis quelque temps, de grosses questions de morale sociale, et je m'aperçois qu'elles sont beaucoup plus « avancées » que moi. Ce qu'il y a de forcément injuste dans l'organisation sociale les révolte ; elles ont un sentiment passionné de la justice qui en ferait aisément des révolutionnaires. Je suis obligé de leur dire que la notion même de justice, tout en reposant sur un fond de vérité, ne doit pas être prise absolument ; que, lorsqu'il s'agit surtout de choses sociales, il est extrêmement difficile de marquer les transfor-

mations que l'équité commanderait ; et enfin que, ni les socialistes, ni les économistes n'ayant pu découvrir une formule à la fois rationnelle et praticable de répartition des biens entre les hommes, il faut se résigner à vivre, sous la condition de le modifier peu à peu, dans un ordre de choses incomplètement satisfaisant pour la conscience. Je leur commente ces paroles d'un penseur contemporain, de Mæterlink : « Nous ne jouissons pas d'un avantage qui ne soit, à le regarder de près, le résultat d'un abus de pouvoir peut-être très ancien, d'une violence inconnue, d'une ruse antérieure que nous remettons en mouvement en nous asseyant à notre table, en nous promenant oisivement par la ville, *en nous couchant le soir dans un lit que nos mains n'ont point fait*. Le loisir même d'être meilleur, plus compatissant et plus doux, et de penser plus fraternellement à l'injustice que subissent les autres, qu'est-ce en somme que le fruit plus mûr de la grande injustice ? »

Il y a ainsi dans la vie sociale et dans la vie individuelle, même dans l'existence effacée des sages, une sorte d'iniquité diffuse dont il est bon de prendre conscience pour se rendre compte combien certaines révoltes violentes contre

l'ordre établi ne peuvent être ni efficaces, ni même pleinement sincères. Ce que je prêche donc avant tout, c'est la mesure, le sens de ce qui est possible, l'effort actif et sans tapage vers le bien et tout ce qu'il y a de vrai dans cette parole de l'Evangile : « Le royaume de Dieu, c'est-à-dire le royaume de la justice, viendra sans éclat. » S'il sort de Sèvres des exaltées et des déséquilibrées, ce ne sera sûrement pas de ma faute.

. . . .

Nous vous embrassons tous de cœur.

B. Jacob.

Paris, le 2 octobre 1901.

Cher Monsieur,

. . . .

La lettre de Renouvier que vous me communiquez est du plus haut intérêt. Comme il a bien raison de dire que « la sincérité dans l'idée philosophique est la rare qualité qui distingue sa philosophie de la philosophie professionnelle » ; il veut dire sans doute : de la philosophie universitaire telle qu'elle s'était produite sous la direction de Cousin. Cette philosophie-là, que Renouvier a combattue de toutes ses forces et qu'il a fini par tuer, ne méritait pas son nom, car elle n'était qu'une politique. Renouvier, lui, n'a jamais eu rien de commun avec la politique, au sens courant du mot ; et vous m'avez plus d'une fois rappelé que, s'il est intervenu en 48 dans la mêlée des partis avec son *Manuel Républicain,* c'est d'une façon si loyale ou même si ingénue qu'elle amena la chute du ministère dont les idées répondaient aux siennes. Mais précisément parce qu'il n'a jamais mis en balance avec le succès la cause de la vérité, il survit aujourd'hui comme penseur très hautement estimé, alors que depuis longtemps il n'est plus question des éclectiques, si ce n'est comme hommes d'Etat ou comme littérateurs.

Je juge avec vous que Renouvier est trop modeste, qu'il réduit à l'excès, au profit de Lequyer, sa part de création philosophique. Il doit certainement à son ami un sentiment très vif de la liberté, mais il a constitué par son effort propre une doctrine dont Lequyer n'a jamais eu la moindre idée, un « phénoménisme » moral. Je regrette de n'avoir pas le temps de vous expliquer d'un peu près ce système : vous verriez que c'est quelque chose d'absolument personnel. Je vous dirai même plus : je crois que, sans l'action de Lequyer et sans la place démesurée qu'elle a faite à l'idée de libre arbitre dans le système de Renouvier, ce système eût été beaucoup plus fort.

Je crois à la sincérité profonde de Renouvier, mais non à celle de Lequyer. Lequyer avait trop le souci de la forme pour aimer la vérité absolument. « La littérature implique toujours un peu

de péché. » Ce mot de Renan me revient toujours à l'esprit chaque fois que je songe aux efforts que Lequyer s'est imposés pour « faire de l'effet ». Lequyer a voulu être admiré, et il a cherché à donner à sa pensée de philosophe l'attitude la plus dramatique. Il y a chez lui une sorte de tension vers le sublime qui souvent m'agace : il éprouve le besoin de dresser son moi sur les plus hauts sommets en créateur et presque en Dieu. « En faisant, se faire », voilà sa devise, très noble sans doute, mais très orgueilleuse : dans la vie pratique, il a été la victime de cette haute prétention.

Dites-nous un de ces jours comment va votre santé. Nous la souhaitons de tout cœur aussi bonne que possible.

Affectueusement à vous. B. Jacob.

Paris, le 2 novembre 1901.

Cher Monsieur La Salle,

. . . .

Je travaille beaucoup ces jours-ci. Au début de l'année je me donne toujours un peu plus de mal pour mettre mon monde en train, pour lui donner du courage en prêchant d'exemple. Je viens de préparer depuis quelques semaines, avec un soin tout particulier, cinq ou six conférences, et elles m'ont, je l'avoue, un peu fatigué, non parce que j'y ai mis beaucoup de pensées philosophiques, mais parce que j'ai employé tout mon effort pour les adapter aux besoins de l'enseignement que ces demoiselles donneront plus tard, les unes dans les collèges et lycées de jeunes filles, les autres dans les écoles normales d'institutrices. Plus je vais et moins je suis préoccupé de l'effet personnel que je puis produire sur elles ; plus au contraire j'ai le souci du profit intellectuel et moral qu'elles tireront, pour elles-mêmes et pour

leurs élèves, de mes leçons et conversations. Bien entendu, je ne peux m'empêcher de m'animer quelquefois, quand je traite des sujets qui me sont tout à fait familiers et que j'indique des manières de voir qui me tiennent au cœur ; alors ma parole prend, malgré moi, une forme oratoire que ces jeunes filles paraissent goûter assez vivement ; mais en général j'évite ces effets d'éloquence un peu faciles, et je parle de morale de la façon à la fois la plus simple, la plus sérieuse et, ce me semble, la plus vraie. Ce qui nous manque surtout, en France, c'est le goût de la simplicité : nous éprouvons le besoin de faire toute chose un peu théâtralement, avec de grands gestes, en prenant de belles attitudes (Lequyer n'a pas évité tout à fait ce défaut), et comme je crois que ce défaut nous fait commettre les pires sottises — surtout dans la vie politique — je le combats dans la mesure de mes forces partout où s'exerce mon action.

Puisque vous me dites un mot de politique, je dois vous déclarer que je commence à m'inquiéter un peu de ce qui se passe. Ce qui me trouble d'abord, c'est le déficit budgétaire : notre pays est économiquement malade, quoi qu'en disent les optimistes, et je ne vois pas trop comment ses

forces pourront se relever. On a essayé quantité de mesures en faveur de la marine marchande, et aucune n'a empêché sa décadence. On va en essayer de nouvelles, mieux entendues, je le veux bien, mais je doute d'avance du résultat : l'action de l'Etat n'a jamais réussi à rendre sa vitalité à une branche de l'activité économique en train de se dessécher. Ce qui est vrai pour la marine marchande l'est également pour l'agriculture et pour nos industries diverses : on peut les soutenir artificiellement et rendre leur décadence moins visible pendant une certaine période, mais si elles n'ont pas une vie spontanée suffisante, elles ne s'élèveront jamais à un état de véritable prospérité. Or, il y a en France, en ce moment-ci, trop d'activités économiques qui souffrent, et par suite, je ne ne crois pas à un relèvement prochain des ressources du budget. Cette situation me paraît d'autant plus grave qu'on a promis de grandes réformes sociales (entre autres la création des retraites ouvrières), qui demanderont beaucoup d'argent. Cet argent, où le trouvera-t-on ?

D'un autre côté, j'envisage également avec inquiétude l'espèce de fascination que l'idée de grève générale exerce de plus en plus sur les mineurs et sur tous les ouvriers de la grande indus-

trie. La grève est ajournée, mais elle n'est qu'ajournée : elle se produira forcément un jour ou l'autre, car les révolutionnaires en ont trop bien enfoncé l'idée dans le cerveau fruste des ouvriers pour qu'elle ne finisse pas par passer à l'acte.

La grève générale, c'est, aux yeux de la plupart, la révolution sociale s'accomplissant en un jour d'émeute et substituant brusquement un ordre de choses nouveau à l'ordre ancien. Rien n'est évidemment plus fou qu'une pareille espérance, et Jaurès l'a dit aux ouvriers bien des fois. Dernièrement encore, il écrivait quelque chose comme ceci : Supposez que demain tout le système capitaliste soit supprimé, supposez que le grand livre de la dette publique soit anéanti, que les locataires ne payent plus de loyers, que les fermiers ne payent plus de fermages, que toute rente du sol, tout dividende, tout profit industriel soient abolis : si à cette destruction du capitalisme ne s'ajoutait pas immédiatement une organisation socialiste toute prête, si la société ne savait pas d'emblée comment et par qui sera conduit le travail, quelle sera l'action de l'Etat, celle de la commune, celle du syndicat, comment et d'après quels principes seront rémunérés les producteurs paysans, ouvriers, ingénieurs, etc., si la société n'était

pas capable, en un mot, d'assurer le fonctionnement du système social nouveau, elle tomberait dans un abîme d'anarchie et de misère, et la Révolution serait perdue en un jour. N'est-ce pas le bon sens même qui parle ainsi par la bouche de Jaurès ? Et n'est-il pas évident, si l'on songe à la misérable éducation économique et politique qui est aujourd'hui encore celle de la classe ouvrière, qu'un coup de main révolutionnaire serait un désastre pour elle comme pour la société tout entière ?

Mais j'oublie l'heure, il est temps que je songe à mon départ pour Fontenay. Je vous envoie, au galop, l'expression de nos plus affectueux sentiments.

B. Jacob

P. S. — Vous avez dit sur Lequyer le mot décisif : chez lui c'est le poète qui a engendré le penseur. Le jour où j'écrirai un livre sur Lequyer, c'est cette formule que je développerai.

Paris, le 27 novembre 1901

Cher Monsieur,

. . . .

Depuis une semaine, j'ai eu à préparer pour Fontenay ou Sèvres quelques conférences difficiles et délicates qui m'ont fait faire beaucoup de lectures et aussi beaucoup de réflexions. Des problèmes qui me paraissaient simples autrefois me paraissent aujourd'hui très compliqués, peut-être parce que je sais plus de choses et que je réfléchis davantage, peut-être aussi parce que l'âge, amenant la disparition des partis pris de la jeunesse, j'étudie avec une curiosité sympathique des solutions qu'autrefois j'aurais écartées presque sans examen.

Il faut déjà un effort intellectuel pour se faire à soi-même une opinion un peu nette au milieu de tous ce chaos de doctrines différentes ; mais surtout il faut un effort très grand pour produire au-dehors et affirmer cette opinion, lorsqu'on sait

qu'elle peut se répercuter, à travers les consciences sur lesquelles elle agit directement, sur un nombre illimité d'autres consciences. Aussi m'arrive-t-il souvent d'éprouver une violente impression de lassitude cérébrale.

Je suis tout à fait d'accord avec vous sur la manière d'envisager le problème social ; et je suis convaincu que le point de vue de Bouglé ne diffère pas sensiblement du nôtre. Le premier et le plus essentiel intérêt des déshérités, dites-vous, c'est l'éducation intellectuelle et morale : le reste viendra ensuite. Il est, en effet, évident que tant qu'ils ne sont encore que des espèces de sauvages, on ne peut leur confier la direction d'un mécanisme aussi compliqué que le mécanisme de notre vie économique. Si je déteste le socialisme « révolutionnaire » c'est que je sens bien qu'il n'est pas de l'intérêt de l'ouvrier de faire disparaître brusquement la classe qui gouverne son travail — la classe capitaliste — car les échecs sans nombre que subissent les tentatives de production coopérative ouvrière prouvent bien que les travailleurs ne sont encore, en moyenne, ni assez intelligents, ni assez capables de discipline volontaire pour se passer d'un gouvernement industriel. Si ce gouvernement industriel qu'ils maudissent venait

à disparaître demain dans une tourmente révolutionnaire, ils seraient beaucoup plus misérables qu'auparavant. Plus j'y songe et plus il m'apparaît clairement que ce sont les incapacités présentes de la classe dirigée qui rendent nécessaire un agent régulateur pris en-dehors d'elle. L'agent régulateur, qui est ici le capitaliste, coûte très cher, il est vrai, il opère un prélèvement considérable sur le produit d'un travail auquel il a peu contribué ; mais ce système de travail relativement coûteux est encore utile au travailleur, puisque le travailleur ne pourrait le supprimer sans subir un autre système qui, dans les conditions présentes, serait pour lui beaucoup moins avantageux.

Mais s'il est utile à l'ouvrier de conserver une classe dirigeante tant que, par ses progrès intellectuels et moraux, il n'a pas rendu cette classe inutile, je suis convaincu, d'autre part, qu'il est avantageux à la classe dirigeante elle-même de laisser tomber graduellement ses privilèges à mesure que s'élève intellectuellement et moralement la classe qu'elle dirige. Si on y regardait de près, on verrait que presque tous les ennuis, les tracas, les dégoûts des riches viennent, directement ou indirectement, du régime économique

et social qui les favorise en apparence et qu'avec tant d'acharnement ils s'efforcent de maintenir intact.

Plus conscients de leur véritable intérêt, ils consentiraient à la disparition ou plutôt à la transformation graduelle de ce régime, ou même ils y travailleraient, en réalisant les conditions les plus favorables à l'élévation du niveau de la classe ouvrière...

Mais presque tous les riches d'aujourd'hui sont aveuglément conservateurs ; et de là vient la haine féroce que leurs journaux témoignent à un ministère où deux hommes surtout, Waldeck et Millerand, paraissent avoir un sentiment très vif de l'évolution démocratique qui s'accomplit.

Je me demande quelquefois quelle aurait été de nos jours l'attitude d'un Lequyer en présence des questions qui se posent. Il était, je crois, assez démocrate, d'un démocratisme moins profond, moins pur de tout élément littéraire que celui de Renouvier ; mais enfin, en 1848, il fut candidat à la députation et, si je ne me trompe, il afficha des sentiments très républicains. Il goûtait beaucoup George Sand, m'avez-vous dit ; le socialisme sentimental et idyllique de l'admirable auteur de tant de romans idéalistes n'avait-il pas agi fortement

sur lui? Ou bien, au contraire, subissait-il l'influence de ce catholicisme démocratique qui commençait déjà à se faire sa place, non seulement dans la littérature, mais encore dans la politique ?... Peut-être n'avait-il pas, en 1848, de convictions très nettement arrêtées, et songeait-il seulement à adopter le rôle qui mettrait le plus en valeur sa personnalité ; car je suppose qu'il a été hanté toute sa vie par la grande image de la Gloire et que cette image a souvent commandé ses attitudes et ses actes. Si vous retrouvez sur ce moment de sa vie quelque souvenir précis, seriez-vous assez aimable pour m'en dire un mot ? Cela contribuerait sans doute à éclairer par quelque côté l'étrange et captivante physionomie de votre ami.

Je me vois obligé de m'arrêter car ma besogne m'attend et elle presse. Comme je regrette de ne pouvoir causer plus longuement avec vous. Il me semble que j'aurais mille choses à vous dire. Au moins, soignez-vous bien et gardez-vous des surprises mauvaises de l'hiver.

A vous bien affectueusement.

B. Jacob.

Paris, le 11 *janvier* 1902.

Cher Monsieur,

Je suis très heureux de voir que, malgré votre isolement intellectuel, vous continuez à vivre d'une vie relativement active de l'esprit.

Je vous félicite surtout des délicieuses promenades que vous font faire à travers l'histoire les livres de Macaulay. Il me semble qu'on ne peut pas trouver de guide à la fois plus intéressant, plus généreux et plus sage. C'est un civilisé qui a foi en la civilisation et qui a le goût passionné de la liberté, de toutes les libertés. Nul, je crois, n'a démontré avec plus de force que l'Etat est une association purement laïque qui n'a que des fins terrestres, qui ne doit exercer d'autres fonctions que de protéger la vie et la liberté des citoyens et qui outrepasse ses droits chaque fois qu'il s'occupe d'intérêts spirituels et veut protéger une religion quelconque. Je me souviens qu'en même temps il est enthousiaste de la science

positive dont il juge les bienfaits inestimables. A un moment où j'étais trop séduit par le stoïcisme d'Epictète et de Marc-Aurèle, je lui dois d'avoir réagi contre une philosophie résignée et triste à l'excès. J'ai encore dans mes notes le passage où il établit un contraste saisissant entre le philosophe ancien et le savant moderne. Le voici, tel que je viens de le retrouver : « Un disciple d'Epictète et un disciple de Bacon, compagnons de route, arrivent ensemble dans un village où la petite vérole vient d'éclater. Ils trouvent les maisons fermées, les communications suspendues, les malades abandonnés, les mères saisies de terreur et pleurant sur leurs enfants. Le stoïcien assure à la population désolée qu'il n'y a rien de mauvais dans la petite vérole, et que pour un homme sage la maladie, la difformité, la mort, la perte des amis ne sont point des maux. Le baconien tire sa lancette et se met à vacciner. Ils trouvent une troupe de mineurs dans un grand effroi. Une explosion de vapeurs délétères a tué plusieurs de ceux qui étaient à l'ouvrage et les survivants n'osent entrer dans la caverne. Le stoïcien leur assure qu'un tel accident n'est rien qu'un simple ἀπροηγμένον (non-préférable). Le aconien, qui n'a pas de si beaux mots à sa

disposition, se contente de fabriquer une lampe de sûreté... Telle est la différence entre la philosophie des mots et celle des effets. » Macaulay est un peu dur pour le stoïcisme. Il n'a peut-être pas le droit d'appeler « philosophie de mots » une doctrine qui, pendant la triste époque de l'empire romain, dans la décadence presque universelle des caractères, a fourni à l'élite humaine des moyens de vivre noblement. Je dirai plus : cette philosophie me paraît renfermer une part de vérité éternelle, parce que, quels que puissent être à l'avenir les progrès de la science, il y aura toujours des maux et des souffrances sans autre remède que la résignation.

Il faut cependant retenir de Macaulay cette remarque très juste qu'il existe beaucoup de maux auxquels l'humanité ne doit pas se résigner parce qu'elle peut les surmonter par la science ; et précisément par son optimisme scientifique la philosophie de l'historien anglais est une philosophie de l'espérance et du courage. Les péripéties de la politique apparaissent bien, ainsi que vous me l'écrivez, comme choses singulièrement vaines ; mais sous ces accidents de la surface s'accomplit presque en silence, grâce surtout aux savants, l'œuvre sérieuse de la civilisation : et

c'est ce que Macaulay a admirablement compris. Macaulay vient de me rappeler Guizot, dont il avait la haute éloquence sans les étroitesses d'esprit. Guizot, lui, croyait peu à la science et surtout ne croyait pas à la démocratie. J'ai eu l'occasion de relire récemment son mot de 1847 : « Il n'y a pas de jour pour le suffrage universel », et cette autre réponse faite aux gens qui proposaient le droit de suffrage pour tous : « Pourquoi pas aussi pour les animaux ? » Appeler aux urnes et faire participer au pouvoir des gens sans propriété, cela lui paraissait aussi absurde que de donner le droit de suffrage aux chiens et aux chevaux ! Il est vraiment remarquable à quel point le dédain peut être une cause d'inintelligence et empêcher des esprits, d'ailleurs très puissants, de rien comprendre à l'avenir même le plus prochain...

Et pour en venir à la politique contemporaine, c'est parce qu'il n'a pas ce dédain des nouveautés que Waldeck-Rousseau me paraît, politiquement, supérieur à Guizot. Au lieu de nier le grand mouvement démocratique qui se produit sous la forme du socialisme, Waldeck lui a fait sa part en instituant la loi des syndicats et en faisant participer au pouvoir, avec Millerand, le socialisme raisonnable, celui qui ne veut pas de révolution.

Que vont être les élections prochaines dirigées par lui ? J'aime à croire qu'elles seront bonnes en ce sens qu'elles nous donneront une majorité de démocrates appartenant à peu près à la nuance de Waldeck-Rousseau. Le grand danger me paraît être écarté, celui de la grève générale ; car je ne crois pas qu'il vaille la peine de parler de l'exode des congrégations, qui a laissé parfaitement tranquille la masse profonde de notre peuple. Ce pays-ci ne s'est jamais intéressé aux moines ; et puisque les plus remuants sont hors de France, il ne demande qu'à les y laisser.

Me voici rappelé à ma besogne par l'heure qui avance. Croyez bien à ma profonde affection.

B. Jacob.

Moret, le 1er avril 1902.

Cher Monsieur,

Je reçois votre lettre à Moret, à la lisière de la forêt de Fontainebleau, où je suis venu, avec ma femme et ma fille, passer les vacances de Pâques, comme je l'avais fait l'an dernier. Vous me parlez dans votre lettre du mystère de la vie et des doutes que vous rencontrez partout et qui ne vous permettent pas plus les affirmations positives que les affirmations négatives. C'est exactement mon état d'esprit dans le plus grand nombre de questions : je vois très bien avec Descartes qu'il faut examiner toutes choses librement, c'est à dire sans parti-pris du sentiment et de la volonté et en n'écoutant que la raison ; mais j'avoue que cette méthode en laquelle j'ai confiance ne m'apporte pas beaucoup de vérités certaines. Il n'y a rien qu'elle ne remette sans cesse en question dans mon esprit ; et, à certains jours, elle me fait douter de ce qui m'avait paru jusqu'à présent le plus

solide, même de la bienfaisance de l'instruction libérale que je donne ou que je m'efforce de donner, même de la supériorité sociale et morale du régime démocratique et républicain. Vous connaissez le mot si spirituel et si profond : « Oh ! que la République était belle sous l'Empire ! » Il me revient très souvent à la pensée, et à propos de chacune des causes auxquelles je me suis attaché, je me pose cette terrible question : « Si ce que tu rêves et désires venait à se réaliser, l'humanité serait-elle plus heureuse ? ou du moins atteindrait-elle, à défaut d'un bonheur plus grand, une plus haute noblesse ? » Parfois l'impuissance où je suis de répondre à cette question devient chez moi un véritable malaise, malaise d'autant plus grand que j'ai pour charge, dans mon enseignement, de tirer les autres de l'embarras même où je me trouve, et de les munir de convictions assez fortes pour résister aux épreuves de l'expérience commune et aux fatigues et aux dégoûts d'un métier difficile.

Je songe à l'avenir de mes élèves de Fontenay et de Sèvres et je ne me demande jamais sans inquiétude si je contribue suffisamment à les armer pour la vie qui leur sera faite. C'est ce sentiment très vif de ma responsabilité qui, se mêlant sans cesse aux études que je fais pour

elles, me rend souvent très lourd mon enseignement. Je me trouve en présence de jeunes femmes, créatures fines et vibrantes pour la plupart, dont la bonne santé d'esprit et de cœur est un équilibre très instable, très facile à déranger. De là toutes les précautions que je prends pour ne pas trop émouvoir leur sensibilité et leur imagination et pour fortifier au contraire, dans la mesure du possible, leur bon sens. De là aussi l'extrême difficulté que j'éprouve à prendre nettement parti sur mille problèmes délicats qu'il m'est difficile de ne pas aborder. J'avais senti cela moins fortement l'an dernier peut-être parce que j'avais débuté au milieu de l'année scolaire et que j'avais continué en partie une direction donnée par mon prédécesseur ; mais cette année où j'organise mon enseignement d'une façon entièrement indépendante, l'effort que j'ai fait depuis la rentrée — et dont je ne suis pas content, d'ailleurs — m'a laissé une assez grande lassitude.

Heureusement on est ici très bien pour se reposer. Après deux jours très mauvais, le beau temps nous est venu et la forêt, quoique sans feuilles encore, fait plaisir à voir. Notre petite Jeanne s'y amuse à courir après les papillons et à regarder les petits lézards qui viennent jouir du soleil au

bord des allées. Sa mère et moi nous sommes surtout heureux du bonheur qu'elle se donne parmi les arbres avant de rentrer à Paris.

Ma femme s'associe à moi pour vous adresser l'expression de notre affection la plus profonde.

B. Jacob.

Paris, le 21 *mai* 1902.

Cher Monsieur,

. . . .

On peut très bien s'aimer malgré l'opposition la plus nette et la plus tranchée en matière de convictions religieuses et politiques ; mais, malgré tout, quand les convictions ont le degré de profondeur et de sincérité puissante qu'elles ont acquis chez X..., elles rendent difficile une intimité parfaite avec un esprit d'une autre nature placé à un autre point de vue. On craint qu'elles ne mêlent dans quelque mesure le sentiment du devoir à l'affection, cependant franche et vraie, dont elles témoignent. N'est-ce pas dans *Jacques Farruel* que vous faites dire à l'un de vos héros ou à l'une de vos héroïnes, dans un dialogue d'amoureux : « Pourquoi m'aimes-tu ? — Je crois que c'est pour ta bonté. » Je cite de mémoire et peut-être inexactement ; je reproduis sûrement votre pensée même, et cette pensée est aussi juste que

simple : on aime les gens non pour le sentiment du devoir dont ils font preuve, mais pour leur générosité, leur bonté, la tendresse vivante qui est dans leur cœur. Et il est regrettable que la faculté d'aimer, la plus précieuse de toutes nos facultés, soit souvent comprimée et gênée par des dogmatismes religieux ou philosophiques. Que de natures auraient été meilleures si, à certaines heures de la vie, elles n'avaient rencontré un théologien, un philosophe, un homme à idées trop précises, qui a limité pour elles l'immense horizon de la vie. Elles me font songer à ces eaux vives emprisonnées dans les aqueducs et qui circulent sous terre, à travers les forêts et les plaines, sans jamais produire leur libre nature d'eaux agiles et heureuses sous la lumière du soleil. A Moret, où j'ai passé les vacances de Pâques, c'était toujours pour moi une souffrance de me promener le long de cet aqueduc qui amène à Paris l'eau de je ne sais plus quelle rivière et qui traverse une grande partie de la forêt de Fontainebleau... Et c'est cette impression qui, confirmant une idée chez moi très ancienne, me rend de plus en plus hésitant sur la valeur de l'œuvre pédagogique que j'accomplis. J'enseigne parfois des notions assez précises et donne, sur

beaucoup de points, une direction assez nette ; j'ai peur que mes élèves ne comprennent pas toujours que j'aime plus que tout le reste, plus que les quelques certitudes ou probabilités auxquelles je m'imagine être arrivé, la spontanéité des facultés naturelles et la liberté de l'esprit en mouvement.

Je vous quitte en regrettant de ne pouvoir causer plus longtemps avec vous. J'ai pour consolation l'espoir de reprendre avec vous pendant les grandes vacances cette conversation qui, par lettres, est si incomplète et si brève.

B. JACOB.

Paris, le 13 *décembre* 1902.

Cher Monsieur,

Je réponds de suite à votre lettre : si j'ajournais ma réponse, je craindrais de vous faire attendre longtemps. Fontenay et Sèvres vont me retenir jusqu'à mercredi.

Le froid est vif ; nous n'en souffrons pas trop. Le soir je ne sors jamais, je travaille près du feu, ruminant les idées que je dois proposer à mes élèves aux conférences prochaines, et je m'interromps seulement de temps en temps pour causer avec ma femme qui lit près de moi pendant que Jeanne dort. Nous menons ainsi l'existence la plus provinciale qu'on puisse imaginer. Il m'arrive de passer quinze jours sans voir d'autres personnes que mes élèves, et cette absence de relations ne me crée aucun ennui. Pour vivre d'une vie sociale et presque mondaine, il nous faut venir à Brest et à Kérity ; et je me dis souvent que je ne serais pas plus étranger à ce qui se passe ici si j'habitais Lesneven ou Carpentras. Paris,

qui eut autrefois de la distinction, a pris depuis un certain nombre d'années, avec notre régime de pornographie à outrance, tout l'aspect d'un mauvais lieu. « C'est la maison de tolérance de l'Europe », disait quelqu'un non sans raison ; et une maison de tolérance de plus en plus avilie et crapuleuse. En dehors de cette apparence qui s'aggrave sans cesse, Paris est le royaume des faiseurs et des cabotins : les individus les plus nuls, les plus inexistants tiennent ici une place éminente dans la littérature, la presse, la politique, etc. Il y a certainement ici des gens sérieux qui font effort pour travailler et penser librement ; mais presque tous subissent la fièvre de leur milieu et surtout depuis l'affaire Dreyfus manquent d'équilibre mental. Rien de plus commun dans les deux camps, celui de droite et celui de gauche, que le déséquilibré à la manière de ce Jules Lemaître qui fut autrefois un esprit si fin, si avisé et en apparence si sûr. La santé d'esprit et de cœur, que je considère comme le bien suprême, est à Paris une exception ; et le nombre des gens avec lesquels je puisse causer est infiniment restreint.

. . . .

Vous me parlez longuement de Renouvier. Votre ami est, en effet, admirable. Non seulement il écrit d'énormes ouvrages de métaphysique, mais encore il prend part, comme un jeune homme, à toutes les batailles d'aujourd'hui. Il vient d'écrire, à propos de la liberté de l'enseignement et de la liberté des congrégations, un long article dans le Bulletin de l'*Union morale*. Il pense sur ces sujets à peu près comme nous. Il déclare que, dans la lutte actuelle, la « servitude morale et son principe sont du côté des partisans de la liberté de l'Eglise. L'Eglise a toujours entendu par sa liberté son autorité absolue en matière de religion et de morale. Le Syllabus et le Concile du Vatican, confirmant le Syllabus, témoignent qu'il n'y a rien de changé à cet égard. » C'est donc, dit-il, défendre la liberté que de limiter la faculté d'enseignement des gens qui ont déclaré guerre à mort à la liberté. Il irait plus loin que moi : il refuserait tout droit d'enseigner aux moines de toute catégorie. Et il affirme que cela serait sans danger pour la République. « Les masses populaires, dit-il, sont très fortement attachées à l'église communale où se font les baptêmes, les mariages et les enterrements ; très attachées, par conséquent, aux prêtres qui administrent les sacrements

accoutumés — à condition qu'ils ne s'ingèrent pas dans leurs affaires et ne fassent pas de politique. Mais le sort des couvents et des moines leur est parfaitement indifférent. » Donc, conclut-il, que le gouvernement persévère dans sa voie.

Je m'arrête, car j'oubliais qu'il est temps de partir à ma conférence. Nous vous embrassons de tout notre cœur.

B. JACOB.

Paris, le 26 *Janvier* 1903.

Cher Monsieur,

Votre lettre me trouve au beau milieu d'un travail sur Montesquieu. Je fais demain, à Sèvres, une conférence sur le premier livre de l'*Esprit des Lois*, et ce n'est pas une petite besogne. Montesquieu, quand on le regarde de près, est d'une richesse incroyable de pensées. Le premier livre, qui tient en quelques pages très courtes, me fournirait aisément un volume de commentaires. Je suis obligé de m'en tenir à une ou deux idées maîtresses, notamment à la définition que Montesquiou donne de la loi en général : c'est la plus profonde que je connaisse.

Puisque vous me parlez du socialisme qui, sous la forme qu'il revêtait en 1848, ne pouvait vous être sympathique, je vous dirai que Montesquieu était, lui aussi, socialiste. Dans l'*Esprit des Lois* il dit, comme nos socialistes, que l'égalité réelle est l'âme de l'Etat « démocratique ». Et encore : « L'amour de la république dans une démocratie

est celui de la démocratie ; l'amour de la démocratie est celui de l'égalité... » Il ne conçoit même pas une république qui ne travaillerait pas à diminuer l'inégalité des fortunes et qui ne tendrait pas au nivellement des conditions. Seulement, quand il s'agit de passer de la théorie à la pratique, Montesquieu se sent très embarrassé par le choix des moyens, et il avoue franchement son embarras. « L'égalité réelle, écrit-il, quoiqu'en démocratie elle soit l'âme de l'Etat, est cependant si difficile à établir qu'une exactitude extrême à cet égard ne conviendrait pas toujours. Il suffit que l'on établisse un sens qui réduise les différences ou les fixe à un certain point ; après quoi c'est à des lois particulières à égaliser, pour ainsi dire, les inégalités. »

Ce que Montesquieu voit surtout avec une netteté extrême, c'est que, si toute république démocratique a pour forme naturelle le socialisme, ce socialisme ne peut réussir que par un relèvement considérable de la moralité populaire : « Il ne faut pas, dit-il, beaucoup de probité pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintienne et se soutienne. La force des lois dans l'un, le bras levé du prince dans l'autre règlent ou contiennent tout. Mais

dans un Etat populaire, il faut un ressort de plus qui est la vertu, c'est-à-dire, au fond, le dévouement de tous à l'intérêt public. J'ai répété mille fois à Brest, dans mes conférences socialistes, cette pensée de Montesquieu. Si notre régime social actuel est très imparfait, cela tient aux imperfections présentes de la nature humaine : un régime meilleur ne s'établira que lorsque tous ceux qui souffrent ou croient souffrir de la société présente auront mérité le changement qu'ils désirent. La Révolution de 89 s'est faite lorsque le Tiers-Etat a valu mieux que sa condition ; de même le régime socialiste s'établira graduellement à mesure que le quatrième Etat accroîtra sa valeur économique, intellectuelle et morale. Bref, l'entreprise socialiste suppose — comme on peut le voir par celles des coopératives ouvrières qui réussissent — tout un ensemble nouveau et supérieur d'habitudes et d'aptitudes. On m'a traité, à Brest, d'esprit subversif quand je disais aux ouvriers : « Soyez bien convaincus que le succès de votre idéal dépend de vous-mêmes, que la réforme sociale que vous souhaitez doit être précédée d'une réforme individuelle, et que le gouvernement industriel de la classe capitaliste ne pourra disparaître que le jour où, par votre

sagesse, votre discipline, votre esprit de solidarité et de sacrifice, vous aurez convaincu d'inutilité ce gouvernement » En disant cela, je ne faisais, au fond, que suivre la philosophie sociale de Montesquieu. Jaurès et Millerand ne font pas non plus autre chose. La pensée bien nette de Jaurès — et cent fois exprimée par lui — c'est que le socialisme n'est pas affaire de révolution législative, mais d'éducation et d'organisation ouvrières continues. Il s'est même moqué assez durement des socialistes de 48, qui croyaient à la toute-puissance des phrases idéalistes et sentimentales. « Ils ne parlaient de l'Avenir qu'avec une majuscule... sans cesse ils sentaient passer dans leurs longs cheveux et frissonner dans leurs longues barbes les souffles de l'Avenir. Ils attendaient l'homme de l'Avenir, la société de l'Avenir, la religion de l'Avenir : Je crois bien qu'ils trouvaient le modeste soleil qui nous éclaire bien médiocre, bien bourgeois et qu'ils attendaient le soleil de l'Avenir. »

J'extrais ces lignes d'un des livres de Jaurès : *l'Action Socialiste;* elles sont très significatives, et montrent bien comme le socialisme, au moins chez ses chefs, s'est modifié profondément depuis 1848. Il a retenu quelque chose sans doute de son idéalisme ancien — car l'idéalisme renferme une part éternelle de vérité — mais il est de plus en plus hostile aux rêveries chimériques et de plus en plus préoccupé des nécessités de l'action positive.

Le succès de Jaurès à la Chambre n'est pas le succès d'un révolutionnaire, mais seulement celui d'un progressiste au sens du vrai mot. Jaurès est aujourd'hui ce que serait Gambetta lui-même, si Gambetta était né vingt-cinq ans plus tôt et vivait aujourd'hui.

Je m'arrête faute de temps. Nous allons assez bien. Je traîne depuis quinze jours un rhume de cerveau qui me gêne ; par ailleurs je n'ai pas trop à me plaindre. Je voudrais seulement dormir mieux et me réveiller quelquefois avec le sentiment d'un cerveau frais et dispos. Mais il ne faut pas être trop exigeant.

Soignez-vous bien, cher Monsieur La Salle et croyez à notre profonde affection.

Je vous embrasse de cœur.

B. JACOB.

Paris, le 7 août 1903.

Je donne en ce moment le coup de collier final et je ne puis que vous écrire un mot entre deux épreuves de candidats. Quel triste métier que celui d'examinateur dans un concours de femmes! Lorsque chacune de celles que j'interroge en morale a fini sa leçon, je suis obligé de lui dire ce que je pense de cette leçon, de lui indiquer les lacunes, les erreurs, les fautes de composition ; et rien n'est plus pénible pour ces pauvres filles qu'une seule épreuve ratée condamne à un échec à peu près certain. Il y en a qui, pendant que je leur signale avec toutes les précautions possibles ce qu'elles auraient dû faire et ce qu'elles n'ont pas fait, se mettent à pleurer silencieusement, sentant bien qu'elles sont perdues et que tout l'effort de leur année est à recommencer. Je les réconforte de mon mieux quand je les vois se décourager ainsi; mais malgré tout la note donnée reste impitoyablement la même : dans un concours où le nombre des places est limité, toute concession faite à la pitié serait une injustice.

Hier, j'ai pu assister au déjeuner annuel des Fontenaysiennes. Ce sont les anciennes élèves de Fontenay-aux-Roses qui, de tous les coins de province où leur vie de professeur les disperse, accourent toues les ans à leur ancienne école et se font une joie de s'y retrouver. Quel milieu excellent que celui-là ! Quelle vaillance et quelle santé morale chez toutes ces femmes dont l'existence est généralement si dure dans les petites villes provinciales où elles rencontrent d'ordinaire très peu de bienveillance et où elles obtiennent trop souvent, même auprès des amis apparents et officiels de l'école laïque, plus de curiosité inquiète que de sympathie vraie ! — Elles m'ont causé hier un ennui. Elles m'ont mis dans l'obligation d'improviser un petit discours ; et comme j'avais beaucoup bavardé à table et que j'étais très fatigué, je crois bien avoir «bafouillé» considérablement. Mais elles sont indulgentes autant que fines, et j'espère que celles que je n'ai pas eues comme élèves ne me jugeront pas sur ce morceau assez malheureux. Je me suis rappelé, en causant avec elles, l'ironie méchante avec laquelle de Voguë, qui d'autres fois est mieux inspiré, a parlé dans un de ses livres des élèves de Fontenay. L'idée d'une éducation laïque de la femme est souve-

rainement déplaisante au monde réactionnaire ; et pour faire plaisir aux préjugés de ce triste monde, l'académicien a « blagué » les courageuses filles qui cherchent une règle de conduite dans les « cahiers de ce bon M. Pécaut ». Quelles erreurs énormes on peut commettre parfois par ignorance ! Et qu'il est triste de penser que, sur la foi de M. de Voguë, tout le monde catholique se fait l'idée la plus fausse des Fontenaysiennes... Mais, après tout, ces malentendus sont éternels dans l'histoire : on n'a jamais fait une œuvre un peu sérieuse et forte sans avoir reçu pour récompense la calomnie des gens dont on dérangeait le repos ou dont on déconcertait les habitudes d'esprit.

Je m'arrête ; il faut que j'écoute une candidate.

. . . .

Votre affectueusement dévoué,

B. Jacob.

Paris, le 20 *octobre* 1903.

Cher Monsieur,

Je reviens de Sèvres où j'ai fait conférence ce matin. J'avais, comme auditrices de nouvelles venues, les élèves de deuxième année auxquelles je donnais ma première leçon. Comme je n'avais pour ce premier jour aucune tâche déterminée à remplir, j'ai pris prétexte du grand événement des vacances, de l'inauguration de la statue de Renan, pour leur parler un peu à bâtons rompus du grand homme de Tréguier. Cela a paru les amuser beaucoup. Je leur ai montré Renan tel que je le vois, comme un réactionnaire, mais comme un réactionnaire très libre d'esprit. La plupart des réactionnaires le sont par sottise, égoïsme, vanité ou superstition : Renan réagit contre les tendances de son époque d'une façon vraiment intelligente et originale. Il n'est pas, d'ailleurs, un réactionnaire timide et incomplet : sur tous les points il contredit son siècle. La société moderne est industrielle, démocratique,

laïque, rationaliste : il est, lui, anti-utilitaire, anti-démocrate, anti-laïque, anti-rationaliste. Et toutes les œuvres de son âge mûr — toutes celles qui comptent — sont là pour le prouver.

Ce qui a le plus surpris mes élèves, c'est l'attitude prise par Renan à l'égard du problème de l'enseignement primaire. Renan ne croyait pas à la grande influence de l'école primaire, surtout de l'école laïque. Il était convaincu que, si elle détruit quelques préjugés, elle est incapable de leur subtituer des idées vraies et qu'elle détruit trop souvent la naïveté forte et féconde de l'homme du peuple sans la remplacer par une source équivalente de force morale et de vertu. Il parlait sur ce sujet exactement comme les catholiques, dont il avait, au fond, les tendances essentielles. Je me souviens qu'à Bréhat, il y a douze ans, il nous disait que lui-même avait été « sauvé par l'ignorance » de ses ancêtres, que cela lui faisait concevoir des doutes sur la nécessité de l'instruction primaire à outrance, et que l'ignorance lui apparaissait comme « le gazon qui tapisse le monde, le garde toujours vert ».

Mais l'ignorance qu'il jugeait surtout précieuse est celle de la femme. La femme, selon lui, vaut par son inaptitude à la science, par les illusions

naturelles qu'elle se crée, par l'espèce de mirage qui est en elle et qui « peuple de bois et d'allées de saules notre grand désert moral ». La foi des femmes, disait-il souvent, est une vertu ; il faut la respecter comme toutes les vertus féminines. « On se trompe si l'on croit que nous avons envie d'amener les femmes à nos opinions philosophiques. Souvent, au contraire, nous sommes bien aises qu'elles ne nous écoutent pas. Nous aimons leur parti-pris de ne pas apprendre ce qui affaiblirait leur résolution héroïque ». Plusieurs fois, au Dîner celtique, il s'est réjoui de trouver les jeunes filles de la Bretagne aussi « naïves » que par le passé. « Evidemment, disait-il, elles n'ont pas été atteintes par nos doctrines, elles n'ont pas lu nos livres. Elles ont le même air de crédulité résignée. » Et cela le charmait. Il ne faudrait pas pousser très loin cette pensée pour en conclure que les écoles comme Sèvres et Fontenay sont plutôt malfaisantes et bonnes à supprimer. Nous définissons souvent nos adversaires cléricaux comme les partisans de l'obscurantisme ; je ne suis pas sûr que Renan, au moins sur la question de l'éducation des femmes, ne mérite pas d'être rangé parmi ces ennemis de la lumière.

Même son œuvre en apparence la plus hardie,

— *l'Histoire des Origines du Christianisme* — porte la marque de l'esprit réactionnaire. Il y procède d'une façon tout à fait opposée à celle des rationalistes français du XVIIIe siècle et allemands du XIXe ; à chaque instant il prend contre eux le parti de la tradition, le parti de l'Eglise. Au fond, il ne croit pas à la raison. La méthode des sciences physiques et naturelles qui lui était de bonne heure, dit-il lui-même, apparue comme la loi du vrai, l'avait empêché de s'arrêter aux objections purement rationnelles des philosophes contre les dogmes de l'Incarnation, de la Trinité, etc. Ces dogmes ne produisaient en son esprit aucun de ces chocs violents qu'on éprouve en se heurtant à l'absurde. Il avoue que jamais il n'a appuyé sa résistance à la théologie sur des considérations philosophiques parce que ces considérations lui paraissaient « pliables en tout sens. » Il lui fallait, à lui, la philologie, l'histoire, les données en quelque sorte matérielles et tangibles. Encore avouait-il que l'histoire, surtout quand elle veut démêler les origines, n'atteint guère que le probable au lieu du certain ; il a même parlé un jour avec assez de dédain des sciences historiques, « petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites et qu'on négligera dans

cent ans ». Vous vous rendez compte aisément quels services il a rendu à la théologie. Il est venu désavouer — un peu étourdiment du reste — la méthoque critique de Voltaire et des Encyclopédistes ; il est venu proposer une nouvelle méthode — la méthode historique — dont lui-même révoque en doute, au moins à certaines heures, la validité.

Il était sceptique à l'égard de la raison, mais surtout traditionaliste par imagination et sentiment. « Le passé, disait-il souvent, est si poétique, l'avenir l'est si peu ! » Tout en voyant combien il y a de superstitions dans la pensée de nos ancêtres ; il était très attaché à cette pensée, très soucieux de rester, sous des formes acceptables, fidèle aux morts. « Nulle part, dit-il, la condition des morts n'a été meilleure que chez les peuples bretons : nulle part le tombeau ne recueille autant de souvenirs et de prières. C'est que la vie n'est pas pour ces peuples une aventure que chacun court pour son propre compte et à ses risques et périls : c'est un anneau dans une longue tradition, un don reçu et transmis, une dette payée et un devoir accompli. » Je crois bien que cette conception pieuse et très bretonne de la vie de famille et de la solidarité nécessaire des générations suc-

cessives est la principale raison de sa sévérité contre le code de la Révolution française, ce code qui rend tout viager, qui brise toute unité morale supérieure à l'individu, et qui semble avoir été fait, dit-il, « pour un citoyen qui naîtrait enfant trouvé et qui mourrait célibataire. »

Je vous rappelle, un peu au hasard, deux ou trois des idées essentielles qu'on retrouve chez Renan, dans tous les livres de son âge mûr. Elles feront mieux saisir le contre-sens des fêtes de Tréguier : Renan aurait dû être fêté par les réactionnaires et conspué par les républicains, par les partisans de la démocratie et de la laïcité.

. . . .

Je vous embrasse de tout cœur,

Votre très affectueusement dévoué,

B. Jacob.

Paris, le 25 *novembre* 1903.

Cher Monsieur,

. . . .

Je ne suis pas du tout surpris de ce que vous me dites de l'état d'esprit de Bouglé, et notamment de son insurrection contre l'idée d'un monopole pédagogique de l'Etat. C'est une idée que, pour mon propre compte, je ne goûte pas plus que lui. Je l'ai autrefois attaquée assez vivement lorsque j'écrivais à Brest dans le *Breton Socialiste :* dix ans ont passé depuis qui n'ont modifié en rien ma conviction, ou plutôt qui l'ont fortifiée. Ce qui me déplaît surtout, c'est qu'on veut faire de l'enseignement monopolisé une arme aux mains du parti triomphant. Il y a là une menace de servitude intellectuelle qui naturellement me répugne. D'autre part je suis convaincu que le monopole ne donnera pas au parti radical les résultats qu'il s'en promet. Il suffit presque toujours d'assigner à l'éducation un but politique pour être assuré de le manquer.

On annonce bruyamment à la génération qu'on élève qu'on veut la conduire dans telle direction : cela suffit pour lui donner envie de s'engager dans la direction contraire. On veut faire des jeunes gens de notre bourgeoisie française des démocrates et des libres penseurs : ceux d'entre eux qui réfléchiront vont très probablement juger qu'il y a beaucoup de bon dans les idées conservatrices et réactionnaires. J'en ai fait personnellement l'expérience : ce qui intéresse le plus le jeune homme, c'est ce qui ne lui a pas été enseigné, c'est ce qu'il a découvert par lui-même, ce sont les livres peut-être mal vus du maître qu'il a librement adoptés comme livres favoris. La Restauration avait voulu façonner pédagogiquement une jeunesse réactionnaire : elle obtint la jeunesse libérale de 1830. De même l'Empire, après 1852, avait préparé, en subordonnant l'Université à l'Eglise, la génération anticléricale de la troisième République. Le parti radical sera sûrement moins heureux encore s'il pousse jusqu'au bout son idée du monopole. Comme vous, je pense que le pays ne regrettera pas beaucoup l'enseignement congréganiste ; mais entre la suppression de l'enseignement et le monopole il y a un abîme. Un enseignement

congréganiste n'est pas un véritable enseignement libre : la préoccupation de faire triompher un certain dogmatisme théologique y est trop forte. Mais rien n'empêche, une fois les congrégations par terre, qu'il se constitue en France un enseignement laïque libre : et celui-là serait ou pourrait être de la plus haute utilité. Nous avons besoin dans l'Université de trouver devant nous des concurrents ; nous en avons besoin pour nous préserver de la routine, et aussi pour que les plus indépendants d'entre nous puissent, en cas de besoin, trouver en dehors de la maison universitaire un refuge à leur liberté.

Tâchez, cher Monsieur, de vous porter le mieux possible.

Vous savez combien profondément ma femme et moi nous nous intéressons à votre santé.

B. Jacob.

Paris, le 17 *décembre* 1903.

Cher Monsieur,

Je souffre, ces jours-ci, d'un assez fort rhume qui m'a privé presque entièrement de sommeil pendant deux nuits. Ce matin, cela va mieux, mais j'ai encore une grande fatigue par suite de mes insomnies.

Je subis avec assez de patience les misères de cette espèce. Elles ne commencent à me révolter que lorsqu'elles m'obligent — ce qui, Dieu merci, n'arrive pas souvent — à interrompre mon service à Fontenay et à Sèvres; mais comme elles se renouvellent à chaque instant sous une forme ou sous une autre, elles font que je travaille sans joie et m'empêchent de goûter vraiment aucune des satisfactions dont s'accompagne ou devrait s'accompagner un métier comme le mien. J'ai autour de moi toutes les conditions d'une vie largement heureuse; et mon manque de santé m'interdit d'en profiter. En revanche j'ai une assez grande faculté de résignation : si mes misères physiques me permettent

de faire ma besogne d'une façon presque passable et de me promener un peu longuement dans mes moments de liberté, je ne me juge pas à plaindre. Il m'arrive bien quelquefois de songer aux études que je pourrais faire, aux articles ou livres que je pourrais écrire si j'avais de la santé; mais ces réflexions mélancoliques traversent à peine mon esprit, elles ne gâtent pas mon existence. Une de mes chances est d'être totalement dépourvu d'ambition et de considérer comme une vanité, je ne dis pas la gloire littéraire, mais la réputation qu'un professeur qui travaille et produit peut acquérir dans son milieu. Un régime qui m'aurait très bien convenu est celui de Port-Royal, où plusieurs hommes d'intelligence et de conscience s'unissaient pour écrire une œuvre que personne ne signait. Lorsque je songe à ce que peut-être j'aurais pu faire avec une santé meilleure, ce n'est pas le souci de la notoriété qui me donne des regrets, mais c'est l'idée que j'aurais pu faire plus largement mon métier d'éducateur en m'adressant au grand public et en lui présentant, sous une forme aussi claire que possible, les quelques réflexions de bon sens que peut me suggérer l'étude des choses morales.

Vous me parlez de l'impression profonde que

Jaurès a produit sur Bouglé dans une récente conférence à Toulouse. Cette impression, je l'ai ressentie moi-même chaque fois qu'il m'a été donné d'entendre Jaurès. J'ai entendu la plupart des grands orateurs de notre temps, Gambetta, Jules Simon, le comte de Mun, d'autres encore. Aucun ne m'a secoué aussi fortement que le chef du parti socialiste. Et cela ne tenait pas à la nature des idées qu'il exposait, mais à la qualité supérieure de son discours, à la nouveauté magnifique de ses métaphores, à l'ampleur de ses comparaisons largement déployées, à la belle construction classique de ses périodes, très précises dans le détail et très libres, très aisées dans leur allure d'ensemble. Mais ce qui me plaît chez Jaurès, plus encore que la qualité du discours, c'est la qualité d'âme, c'est la noblesse, la générosité, la force et la richesse de la vie intérieure : j'admire que, vivant parmi toutes les laideurs de la vie politique, il reste un idéaliste incorrigible qui passe sans effort des manœuvres parlementaires et des intrigues de couloirs les plus vulgaires aux vues de philosophie sociale et morale les plus belles et les plus hautes. C'est vraiment un disciple de Platon qui fait honneur à son maître.

Aussi son socialisme ne ressemble presque en rien au socialisme de son parti. La plupart des socialistes ont une conception très basse de la vie humaine ; leur parti, comme disait l'un d'eux, est « le parti du ventre »; le socialisme de Jaurès n'est que la forme démocratique de son idéalisme, et quand on l'examine de près on est étonné de tout ce qu'on y trouve d'éléments conservateurs. « Il faut, répète-t-il sans cesse, que la doctrine socialiste prouve, en se montrant capable de défendre ce qu'il y a déjà de noble et de bon dans le patrimoine humain, qu'elle ne vient pas *le gaspiller* mais *l'agrandir*. » Et c'est pourquoi Jaurès est détesté à mort par tous les éléments révolutionnaires de son parti : même tout près de lui, même parmi ses amis apparents, il y a des gens qui ne cherchent que l'occasion d'une faute ou d'une faiblesse pour le poignarder dans le dos. Pour garder au milieu de toutes ces haines et de toutes ces perfidies son allure haute et tranquille, il faut que cet homme soit vraiment fort...

Soignez-vous bien, cher Monsieur, et croyez à notre plus affectueux dévouement.

B. JACOB.

Paris, le 20 janvier 1904.

Cher Monsieur,

. . . .

Je suis attristé de savoir que l'obligation où vous êtes de ménager vos yeux réduit considérablement votre grande distraction, la lecture. C'est si bon, quand le présent n'offre guère de satisfactions, de pouvoir s'évader dans le passé et d'y retrouver les événements et les hommes auxquels ont s'est fortement intéressé ! Vous me dites que la vie vous apparaît comme une suite d'illusions successivement dissipées, et cette façon de voir ne m'étonne pas : elle s'impose presque inévitablement chaque fois qu'on passe du rôle d'acteur à celui de spectateur. C'est le désir et c'est l'activité déployée pour satisfaire le désir qui donnent leur prix aux choses ; dès lors, quand cesse l'activité dont elles étaient le motif ou le prétexte, les choses deviennent indifférentes.

J'ai eu l'occasion de constater cette loi sur moi-même en plus d'une circonstance, et il me paraît naturel que vous l'éprouviez avec une force parti-

culière. Pourtant toutes les illusions qu'on a traversées n'apparaissent pas comme également vaines; il en est qui gardent leur charme, même après qu'on a découvert la rouerie de la nature qui les avait suscitées comme des moyens nécessaires à ses fins. On ne regrette jamais, je crois, d'avoir aimé, et on ne regrette jamais, non plus, d'avoir agi en vue de fins générales et désintéressées. En ce moment je songe à la propagande socialiste assez énergique que j'ai faite à Brest, il y a dix et douze ans, et je me rends compte qu'il y avait un grand fonds de naïveté dans les motifs de cette propagande. Cependant si ma santé était meilleure, je ne demanderais qu'à recommencer un effort semblable, parce que même si les hommes n'en doivent pas tenir grand compte, il est bon de leur dire des paroles idéalistes qui leur fassent envisager l'avenir sous une couleur moins sombre. Vous qui avez beaucoup plus agi que moi, qui avez dirigé votre canton pendant un demi-siècle comme conseiller général et président du Comice agricole, qui avez été associé comme député à quelques-unes des actions les plus décisives de l'histoire politique de notre pays, qui avez été mêlé par vos amis Lequyer et Renouvier à l'un des grands mouvements intellectuels du XIXe

siècle et qui vous-même, par une œuvre durable, l'*Héritage de Jacques Farruel*, avez représenté une forme de pensée et de littérature éternellement intéressante, vous ne pouvez pas ne pas reconnaître qu'il y a eu quelque chose de vrai et quelque chose de bon dans vos activités diverses et sous les illusions mêmes dont elles se sont parées.

Nul ne sait où va le monde, mais le libéralisme avec lequel vous avez suivi et aidé sa marche incertaine ne peut pas être une erreur...

. . . .

Nous faisons tous trois, cher Monsieur, les vœux les plus ardents pour que votre santé se maintienne.

B. JACOB.

Paris, le 21 *juin* 1904.

Cher Monsieur,

. . . .

Je suis très touché du soin que vous prenez d'avance de me préparer mes lectures du soir à la Ville-Berneuf. C'est sûrement avec un vif intérêt que je prendrai connaissance des relations de l'éditeur Renduel avec les romantiques. Cette génération un peu folle a été très vivante et très généreuse dans son indiscipline : elle a des naïvetés qui font sourire, mais elle n'a rien de mesquin et de méprisable.

On a beaucoup parlé ces jours derniers de la correspondance entre Musset et George Sand qui vient d'être publiée, et l'on a pu « blaguer » dans ces lettres beaucoup de sentiments démodés. Il est certain qu'il y a quelque chose de factice — et même de cabotin — dans l'attitude que les deux amants célèbres se donnent vis-à-vis des contemporains et de la postérité. Mais, malgré tout, les sentiments sincères et profonds apparaissent sous

la convention et le jeu littéraire, et les absurdités ou les enfantillages laissent voir chez l'un et chez l'autre une rare qualité d'âme. Je ne sais comment telle de ces lettres citée par le journal *Le Temps* m'a fait songer aux lettres d'amitié passionnée que les jeunes hommes s'écrivaient alors et dont vous m'avez lu un spécimen remarquable — une lettre que vous écrivait Lequyer. On sentait alors plus vivement qu'aujourd'hui, et surtout le sentiment ne craignait pas de se laisser «emballer» par l'imagination.

Vous me parlez de Macaulay et de son libéralisme invincible aux objections que le régime parlementaire soulève. Cela m'a rappelé la belle étude que, dans son dernier volume de la *Littérature anglaise,* Taine lui a consacrée. Macaulay, dit-il, est l'ami ardent et intransigeant de la liberté. « Il l'aime par intérêt, parce qu'elle est la seule garantie des biens, du bonheur et de la vie des particuliers; il l'aime par orgueil, parce qu'elle est l'honneur de l'homme; il l'aime par patriotisme, parce qu'elle est un héritage légué par les générations précédentes, parce que, depuis deux cents ans, une succession d'hommes honnêtes et de grands hommes l'ont défendue contre toutes les attaques et sauvée de tous les dangers, parce qu'en enseignant

aux citoyens à vouloir et à juger par eux-mêmes elle accroît leur dignité et leur intelligence, parce qu'en assurant la paix intérieure et le progrès continu, elle garantit le pays des révolutions sanglantes et de la décadence tranquille. » Voilà bien, en effet, les grands mérites du régime parlementaire anglais. Mais notre parlementarisme français a-t-il les mêmes vertus? nous préserve-t-il de la décadence? nous assure-t-il la paix intérieure et le progrès? accroît-il l'intelligence et la dignité de nos concitoyens? Il est difficile de répondre à ces questions d'une façon résolument affirmative... Quel gâchis va sortir de l'affaire des Chartreux? Si le ministère tombe, comme cela me paraît probable, comment va-t-il être remplacé? Et s'il ne tombe pas, quel crédit conservera-t-il?... J'avoue que je n'ai pas bonne opinion de notre avenir prochain. La politique devient en France un agent trop visible de démoralisation.

Je veux vous trouver aux vacances en bon état comme les années précédentes. . . . . .

A vous de tout cœur.

B. Jacob.

Kérity, le 20 *septembre* 1904.

Ces jours-ci il y avait beaucoup de bruit autour de nous. Avant-hier, c'était le « pardon » de Kérity : hier, c'était le Comice agricole qui, selon le roulement établi entre les diverses communes du canton, avait lieu ici. Ces fêtes rurales, qui autrefois m'intéressaient, maintenant m'ennuient. Je me désintéresse de la fête religieuse, non pas tant parce que je la contemple en incrédule (cela ne l'empêcherait pas d'avoir sur moi un effet esthétique) que parce que derrière toutes les bannières et toutes les oriflammes de la procession j'aperçois trop la machinerie ecclésiastique et pas assez la piété réelle et vraie. Il me semble que dans les têtes étroites et dures des dévotes — je parle des dévotes, les dévots faisant presque défaut — la religion est quelque chose de très pauvre et souvent de très bas, fait de sensations plutôt que de sentiments. Pour les hommes, le « pardon » est surtout une occasion de se « soûler » ; dimanche, à Kérity, toutes les auberges étaient remplies de gens ivres. C'est à croire que le catholicisme n'a plus, au moins dans nos pays, qu'un saint unique, emprunté d'ailleurs au paganisme : le dieu Bacchus. Que dix-huit siècles de propagande chrétienne aient abouti à ces « beuveries » énormes et malpropres qui auraient dégoûté, je ne dis pas Socrate, mais Epicure, c'est là, semble-t-il, pour une religion idéaliste, la plus éclatante banqueroute que l'histoire ait jamais constatée

Autrefois le Comice agricole ne m'était pas indifférent parce que, pendant un grand nombre d'années, mon père y a joué un rôle actif. Il était vice-président, et le père de Dayot, président. Presque toujours, au moins quand le concours avait lieu dans notre commune, mon père prononçait au banquet du Comice un petit discours très simple, où il mêlait à deux ou trois conseils pratiques aux cultivateurs quelques insinuations discrètes de politique républicaine.

Maintenant je crois bien que cette tradition, comme plusieurs autres, s'est perdue... Parmi les gens qui viennent aujourd'hui au banquet du Comice, il n'y en a plus beaucoup, sans doute, qui se souviennent de ce passé pourtant peu lointain. Comme nous disparaissons vite, nous et nos œuvres !... Et quel dommage que les religions, qui nous promettaient une réalité plus solide que toutes nos œuvres de quatre jours, n'aient pas

mieux entendu leur rôle et se soient discréditées à vouloir se mêler de ce qui ne les regardait pas !... Mais à quoi bon vous redire les impressions tristes et les réflexions pessimistes que m'imposent ou me suggèrent ces jours de fête ? Ces impressions et réflexions, vous les connaissez mieux que moi. Au reste, je parviens à les chasser partiellement de mon esprit en m'éloignant de la foule.

Il y a ici des petits bois où, les jours de fête, on peut se promener des heures sans rencontrer personne, et de délicieux tapis de bruyère sur lesquels il est agréable de s'asseoir en regardant à travers les pins la mer qui monte.... C'est là que nous allons chercher la paix et le silence et philosopher doucement pendant qu'on boit et qu'on braille ailleurs.

Mais je philosophe surtout à Paimpol, avec Bouglé, que je vois presque chaque matin, pendant une demi-heure. Je ne le retiens pas longtemps, car il a commencé une étude sur Tarde que je me ferais un remords de retarder. En quelques instants, d'ailleurs, il nous arrive d'aborder deux ou trois questions difficiles. Entre gens du même métier on s'entend très vite, presque sans explications, car on sait où résident les vraies

difficultés, et on les attaque tout de suite pour constater presque toujours qu'elles sont insurmontables logiquement. Vous vous rappelez peut-être que Renan avait l'habitude de distribuer ses idées philosophiques en trois groupes : certitudes, probabilités, rêves. Nous faisons de même, Bouglé et moi, et nous observons que presque toutes nos idées rentrent dans le troisième groupe, celui des rêves ; le second groupe, celui des probabilités, est très pauvre en comparaison ; quant à celui des certitudes, il est nul ou presque. Je me dis quelquefois que, si des théologiens assistaient à nos causeries et aux aveux qu'elles nous font faire, ils se réjouiraient fort de voir la superbe philosophie aussi souvent humiliée.

Il nous arrive parfois de ne plus savoir ce qu'il y a de vrai dans les propositions qui passent le plus universellement pour certaines aux yeux des intellectuels, par exemple dans cette affirmation de Descartes que l'individu doit soumettre à la critique tous ses préjugés et ne se rendre qu'à l'évidence personnelle. Que vaudrait une société composée exclusivement d'esprits critiques en présence d'un peuple qui, comme les Japonais, aurait conservé quelque préjugé vigoureux et mis toute son intelligence au service de ce préjugé ? ... Vous

me disiez dans votre dernière lettre qu'après avoir assisté à beaucoup d'évènements. 1830, 1848, 1851, 1870, etc. vous n'étiez pas sûr qu'il existât quelque progrès véritable : les choses changent plutôt de forme que de fond, et les hommes perdent peut-être d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre. Je me demande, en effet, si les hommes ne perdent pas forcément en énergie morale ce qu'ils gagnent en intelligence critique et s il n'est pas nécessaire que l'humanité s'affaiblisse en se civilisant... Qui vivra verra, finissez-vous par conclure ; et c'est, en effet, tout ce que nous pouvons dire.

Je lis très peu pendant les vacances. Je viens cependant de lire le *Manuel républicain* de Renouvier, ce fameux Manuel qui, en 1848, fit tomber le ministère Carnot. Le livre est vraiment d'un souffle républicain admirable ; et je ne crois pas qu'au XIXe siècle on ait écrit dans le sens de nos idées démocratiques quelque chose de plus élevé et de plus fort. Il y a dans le Manuel quelques phrases très naïves qui portent bien la date de 1848, celle-ci entre autres, à propos de je ne sais quelle réforme à faire : « Le peuple, juge de toute sainteté, en décidera. » Mais l'ouvrage me paraît très supérieur aux élucubrations habituelles

de 48 ; il est, au fond, très raisonnable, malgré son socialisme déclaré. Renouvier déclare nettement que la « République politique » n'est qu'un moyen dont le but est la « République sociale ». Etre républicain, selon lui, c'est vouloir la fin de toutes les formes d'exploitation de l'homme par l'homme, c'est donc vouloir la disparition du prolétariat qui met trop les non-possédants sous la dépendance de ceux qui possèdent. Mais Renouvier ne veut pas d'un socialisme autoritaire, imposé d'en haut, réalisé par l'Etat ; ce qu'il poursuit, c'est un socialisme libéral qui serait l'œuvre de coopératives aidées peut-être par l'Etat, mais jamais absorbées par lui. Il ne consent à la socialisation sous la main de l'Etat que du commerce dont il exècre les procédés iniques et frauduleux ; il traite le commerçant presque comme un parasite qui vit à la fois aux dépens du producteur et du consommateur. Au fond, tout le socialisme de votre ami était pénétré d'un profond souci moral. Il n'y a pas eu, au XIXe siècle, un plus grand honnête homme que Renouvier.

Je m'arrête, cher Monsieur, pour m'occuper de cousins de Saint-Malo qui sont venus nous voir.

Je vous embrasse de tout cœur.

B. JACOB.

II

A M. Mongin.

Paris, le 25 *Octobre* 1892

Mon cher Mongin,

Je me reproche d'avoir tant tardé à vous donner de mes nouvelles, surtout après votre lettre si amicale de ces jours derniers. Mais vous savez comme je vis, et combien il m'est difficile de soustraire quelques moments à mes occupations d'abord, mais surtout à ces prétendues distractions de café et de bavardage qui me prennent le meilleur de mon temps.

— Nous habitons maintenant, Tissot, Rolland et moi, dans le quartier Saint-Martin, nous étant décidés à lâcher cette place du Château, qui décidément nous exploitait sans mesure ; et nous avons pensé, ou du moins Tissot a pensé que nous pouvions faire quelque bonne œuvre démocratique dans ce milieu ouvrier où nous sommes venus nous installer. L'an dernier, nous avons fait quelques conférences à la Bourse qui, somme toute, n'ont pas trop mal réussi ; pourquoi ne pas renoncer à ces exhibitions oratoires sans portée

sérieuse, sinon sans profit pour l'amour-propre, et ne pas établir à Saint-Martin des cours publics qui, s'adressant à un auditoire d'ouvriers, pourraient se dépouiller de tous les apprêts et de toutes les hypocrisies qu'impose le public demi-lettré de la Bourse, et qui peut-être exerceraient une action sérieuse sur de braves gens pleins de bonne volonté et non sans intelligence ? En fait, un public tout-à-fait illettré vaut mieux que le public bourgeois, qui ne sait rien et qui a la prétention de tout juger et de tout réduire ; et de plus, on peut parler plus franchement au premier qu'au second. Nous avons donc médité de fonder à Saint-Martin un enseignement public qui comprendrait trois ou quatre cours : Tissot ferait quelque chose comme une histoire populaire des idées scientifiques ; moi, je ferais l'histoire des idées morales et sociales depuis l'antiquité grecque jusqu'à nos jours ; trop vaste programme peut-être, mais qui me laisserait la liberté de faire un choix entre les doctrines et de ne retenir que les notions qui me paraîtraient essentielles ; Jeanperrin, qui est des nôtres, raconterait l'histoire des constitutions françaises depuis 89, et Rolland nous ferait connaître à grands traits la littérature du 19e siècle. Les cours seraient hebdomadaires et gratuits, car

nous ne voulons pas, en demandant de l'argent à la municipalité, nous mettre sous sa dépendance ; la gratuité, comme disait Lamennais, c'est la liberté ! Nous avons déjà parlé de notre projet au père Berger, qui s'en montre très enthousiaste et qui mettra à notre disposition une salle d'école. Il ne reste plus, pour nous mettre à l'œuvre, qu'à obtenir l'adhésion de X. auquel ne sourit nullement l'idée d'un cours non payé et qui nous accable de toutes sortes d'objections. Il prétend que notre désintéressement sera ridicule auprès de nos collègues et des Brestois ; à quoi nous répondons que d'être ridicules auprès de ces gens-là, cela nous est parfaitement indifférent. Il assure aussi que notre entreprise sombrera dans un four noir, attendu que notre culture intellectuelle rend impossible toute communion entre le peuple et nous ; comme si vraiment les idées que nous considérons comme les produits les plus élevés de notre culture étaient si étranges et mystérieuses, et comme si, avec un peu de bonne volonté, on ne pouvait pas les débarrasser du vêtement d'école, dont les enveloppent notre routine et notre vanité, et les mettre, ainsi dépouillées et non altérées, à la portée de tous ! Renan dit quelque part, répondant au dédain de Lamennais

pour les femmes, qu'il a toujours remarqué qu'elles comprenaient mieux que les hommes une certaine philosophie, et que, s'il avait à choisir un auditoire pour exposer ce qu'il regarde comme le résultat le plus élevé de la science et de la réflexion, il l'aimerait mieux composé de femmes que d'hommes élevés selon la méthode de Rollin et de Port-Royal. Il me semble qu'on peut dire de toutes les natures simples, pour peu qu'elles aient quelque sérieux, — et celles-là seules seraient fidèles à nos cours — ce que Renan dit des femmes, et que, surtout dans notre pays breton, un public plébéien peut être touché par autre chose que des déclamations de clubs. En tout cas, c'est un risque à courir; et, puisque l'avenir est à la démocratie, il me paraît qu'il y a quelque intérêt à se mettre en contact direct avec le peuple et à voir dans quelle mesure on peut agir intellectuellement sur lui. N'ayant aucune arrière-pensée ambitieuse, ne songeant pas même à prendre place, à côté de Langeron, au Conseil municipal, il me semble que nous inspirons une confiance qui facilitera singulièrement notre tâche. Et j'espère aussi que, si nous acquérons une fois la sympathie de notre public, il nous sera possible de lui dire bien des paroles qui eussent scandalisé la Bourse

et de lui faire entrevoir, par exemple, certaines nouveautés sociales qui passent aujourd'hui pour des utopies et qui seront peut-être demain des réalités. Pour mon compte, je serais très heureux, je l'avoue, de contribuer à la production d'un mouvement d'idées qui amènerait un jour cette brave population de Brest à se débarrasser des faux libéraux et des faux démocrates qui la gouvernent actuellement. Il est vrai que je ne sais pas du tout les résultats que donnerait une démocratie sincère, et dès maintenant les municipalités socialistes du Midi justifient par leur conduite toutes les réserves et tous les doutes; mais, après tout, nous voyons avec évidence qu'il y a dans notre société quelque chose qui s'en va et quelque chose qui va venir, et puisque nous ne croyons pas à la stabilité de ce qui est, à moins de nous réduire au dilettantisme qui n'est qu'une sagesse très pauvre, et peut-être très superficielle, nous devons hâter dans la mesure de nos forces l'éclosion de ce qui sera demain. Tout cela, c'est de l'idéalisme, soit; mais je crois qu'il faut se décider à accomplir quelques actes d'idéalisme si l'on veut être capable de comprendre les événements qui se préparent et que tout annonce. Notre façon de vivre, à nous tous, est l'égoïsme même; et je pense

que nous avons assez épuisé l'égoïsme et assez nettement reconnu sa vanité pour qu'il n'y ait pas trop de naïveté à expérimenter d'autres façons de vivre... Est-ce là encore une rechute dans la vie sans analyse, une de ces défaillances intellectuelles pour lesquelles vous avez beaucoup d'indulgence ?...

Brest, le 5 *Février* 1895

Mon cher Mongin,

Vous m'excuserez sûrement de ne pas vous avoir répondu depuis quelque temps. Je suis, comme vous le pensez bien, très distrait par mes fonctions nouvelles de père de famille. Je ne me doutais pas, comme célibataire, de la place qu'un enfant peut tenir dans l'existence...Pour un névropathe comme moi ce surcroît de préoccupations et cette impossibilité de bien dormir suffisent à annuler à peu près complètement la vie intellectuelle. Je m'y résigne, satisfait de voir que ma femme et mon enfant se portent bien ; mais je regrette pourtant de ne plus pouvoir être pour les amis comme vous un correspondant quelque peu régulier.

Je le regrette d'autant plus que la vie intellectuelle est en ce moment plus intéressante que jamais. J'ai passé ce matin cinq minutes à la bibliothèque de la ville, et j'y ai jeté un coup d'œil sur cet article de Brunetière dont vous

me parliez dans votre dernière lettre. Comme vous aviez raison de le juger médiocre ! Il est plus que médiocre, il est misérable. Au fond, et avec des atténuations que lui imposait son attitude passée, Brunetière est d'avis, lui aussi, que la science a fait banqueroute. Et cela parce qu'elle n'a pas supprimé le mystère final des choses ? mais elle n'a jamais prétendu le supprimer, toute explication étant fonction d'un terme inexplicable. N'est-ce pas d'ailleurs quelque chose que de comprendre l'inexplicable comme tel et d'éviter l'erreur théologique qui consiste à ériger une solution partielle et relative en solution définitive et absolue ? Mais ce qui m'étonne surtout chez Brunetière c'est le reproche fait à la science de n'expliquer ni l'origine ni la destinée de la nature humaine. D'où viennent les attributs de l'homme, le langage et la moralité ? mais la science a très bien montré l'origine du langage : il est le produit d'une extension analogique spontanée des premiers signes naturels (interjections et onomatopées) qui s'expliquent eux-mêmes physiologiquement. Et d'où vient la moralité ? évidemment des progrès nécessaires de l'altruisme sous l'influence de la vie familiale et sociale, altruisme dont la réflexion s'empare ensuite pour le transformer en

idéal abstrait, en devoir. Est-ce la société elle-même que la science ne peut expliquer ? mais la science constate que la société, partout où elle s'établit, se constitue nécessairement sous l'influence de deux motifs : l'intérêt d'abord (les animaux ne vivent jamais en bandes que lorsqu'ils y trouvent avantage) et ensuite la sympathie, l'attraction du semblable pour le semblable, le plaisir plus ou moins vague que procure aux êtres doués du même organisme la conscience de leur présence réciproque et de leur mutuelle ressemblance. Et ce plaisir sympathique n'a rien de mystérieux : le plaisir étant en raison de la facilité de l'action, un organisme donné se représente le plus facilement et par suite le plus agréablement l'organisme qui ressemble le plus au sien et inversement (de là notre antipathie instinctive pour les serpents et tous les animaux rampants). Il me semble, sans que je puisse entrer dans le détail, que, si la science a été heureuse dans ses tentatives, c'est lorsqu'elle s'est efforcée de déterminer le problème des origines humaines. Et quant au problème de la destinée, est-il pour elle plus obscur ? Tout d'abord, s'il s'agit de la destinée individuelle, il me paraît devenu évident depuis les travaux de Taine, de Ribot, de Pierre

Janet et autres, que l'individu pensant est un organisme mental dont on détermine très bien la loi d'évolution et dont on peut aussi, hélas ! reconnaître dans les dissolutions partielles la loi de dissolution finale et totale. Et la société, sa destinée est-elle scientifiquement plus obscure ? mais il est trop évident qu'elle n'a d'autre raison d'être et d'autre but que de s'ajuster à ses conditions d'existence, comme on le voit suffisamment par l'effort des Brunetière et autres qui cherchent dans la plus grande force conservatrice du passé, l'Eglise, l'organe d'adaptation (violente et coercitive) que nulle autre force ne leur paraît actuellement devoir fournir. Je sais que Brunetière repousse ce langage, et qu'il reproche à Taine d'avoir soudé les sciences morales aux sciences naturelles ; mais je regrette qu'il n'ait pas cru devoir apporter l'ombre d'une preuve contre cette assimilation. Le déterminisme moral, affirme-t-il, est hétérogène au déterminisme vital ; il est certainement plus complexe, nul ne le conteste, mais je demande où est l'hétérogènéité. Le seul élément nouveau qu'aient cru découvrir les spiritualistes dans la nature humaine est le libre arbitre, qui serait le père de la moralité, de la religion et aussi du langage, selon William James et Rabier.

Mais le libre arbitre est-il donc démontré, et Ribot n'a-t-il pas déterminé la genèse naturelle de la forme essentielle dans laquelle il se traduit : l'attention volontaire ? En tout cas, admettons le libre arbitre, il ne sera jamais, comme le reconnaît Renouvier, qu'une exception et un accident, et par suite, il ne peut en rien entraver la constitution d'une science de l'homme. Je ne puis que vous donner la-dessus ma pensée sous une forme simplifiée et grossière. Mais j'avoue que je n'ai pas vu sans indignation Brunetière substituer à notre conception scientifique du monde et de la société quelques phrases banales du Pape Léon XIII, que dans toute autre bouche on trouverait absolument insignifiantes. Réduire la question sociale à la question morale revient à ceci : il n'y a rien à changer à notre régime économique et social ; il faut seulement être bon pour les déshérités, et, comme disait Renan « les gâter, les consoler des rudesses obligées de la nature ». Les humbles ne veulent pas de cette bonté-là, et ils ont mille fois raison. Je termine ma lettre avec le regret de n'avoir pu vous dire combien je suis convaincu que cet article de Brunetière exprime la banqueroute morale de toute une génération.

Votre dernière lettre, que je viens de relire,

méritait cependant une longue réponse. Je la garde précieusement, et je me promets d'y revenir plus tard, dans des dispositions d'esprit meilleures. Pour le moment, je me bornerai à vous dire que je comprends très bien les objections que vous adressez au socialisme, et que je me suis plus d'une fois adressées à moi-même, sans parvenir à me rassurer complètement. Il ne faut pas, en effet, que le socialisme fasse violence à aucun des instincts naturels de l'homme civilisé : autrement, ceux qui, comme vous et moi, n'apportent dans l'étude de ce problème aucune préoccupation politique — ou personnelle quelconque — ne pourraient s'y intéresser. Et je vous accorde volontiers que la possibilité du changement dans la dépendance est un besoin essentiel, je ne dirai pas seulement, comme vous, de quelques hommes, mais de la grande majorité des hommes, au moins de la majorité des Français cultivés de ce temps. « L'inquiétude », comme disait déjà Pascal, est le fond même de la civilisation, et c'est peut-être une banalité de dire que nous devons à cette inquiétude tous nos progrès. Les gens mêmes qui paraissent les plus routiniers dans leur vie positive et extérieure, un Descartes, un Spinoza, un Kant, sont intellectuellement des inquiets : c'est

parce que le monde d'idées qui les enveloppe et qu'ils trouvent tout fait ne les satisfait pas qu'ils veulent en créer un nouveau. Je vous accorde donc, comme essentiel et légitime, ce besoin de non-conformisme, de danger, de risque, sur lequel Guyau a jeté une si vive lumière dans sa « Morale sans obligation ni sanction ». Mais d'autre part, je crois que le socialisme doit respecter ce besoin et, au lieu de l'étouffer, le développer. Il me semble qu'en abolissant graduellement les inégalités de fortune qui ferment aujourd'hui, à la majorité des hommes, presque toutes les carrières désirables, ou, en tout cas, désirées, le socialisme surexcitera la concurrence individuelle, qui n'a pas encore réalisé toute sa vertu, et multipliera pour chacun les hasards et les chances de la vie. Tous seront assurés de vivre dans l'Etat socialiste que je conçois ; mais nul ne sera dispensé de lutter pour obtenir les jouissances et les avantages qu'aujourd'hui la fortune procure en dehors de tout mérite personnel. En outre le développement des relations économiques et la facilité croissante des communications entre les divers Etats rendront possible, dans le régime socialiste, une mobilité plus grande de l'individu. Déjà, de nos jours, les tra-

vailleurs intellectuels, et même manuels, circulent aisément d'une province à l'autre ou même d'un pays à l'autre. Tous les ans, selon l'amiral Réveillère (Conquête de l'Océan), des Italiens vont à la Plata faire la moisson après avoir fait la leur propre; les gens des Canaries font la récolte de la canne à sucre de Porto-Rico, puis rentrent dans leurs îles. J'imagine que l'évolution économique rendra de plus en plus fréquents des faits semblables, et qu'un jour — lorsque les Etats-Unis d'Europe se seront constitués et que les frais de locomotion, déjà singulièrement abaissés, se seront réduits presque à rien — l'ouvrier d'une usine normande, par exemple, passera sans difficulté à une usine similaire de la Russie. Puisque la civilisation a pour effet de soumettre aux mêmes procédés scientifiques les modes correspondants de l'activité humaine en toute région, un jour viendra où nul ne sera dépaysé nulle part, et où s'augmentera dans des proportions inconnues, avec la facilité de se déplacer, la tentation de se déplacer. Voilà du moins la perspective qui s'offre à moi quand j'essaie de me représenter la condition de l'individu dans le socialisme futur. Je vois l'homme de l'avenir beaucoup plus mobile et par suite beaucoup plus indépendant que celui

d'aujourd'hui. La seule limite que subira son indépendance sera celle que lui imposera son éducation; car il est trop clair qu'un individu qui s'est préparé à tel métier ne pourra entrer dans un autre. Les exigences croissantes de la loi de division du travail rendront même peut-être plus funestes et plus douloureuses qu'aujourd'hui les erreurs de vocation ou les mauvaises chances d'examen.

Je ne prétends pas répondre par ces quelques mots au problème social que votre dernière lettre soulevait; j'espère le retrouver avec vous sans tarder. Je ne répondrai pas davantage à cet autre problème philosophique : « La science est-elle nécessairement vertu ? » Il me faudrait de longues pages, même pour l'effleurer. Je vous dirai seulement qu'il me paraît aujourd'hui que cette proposition est vraie, mais qu'elle ne résout pas le problème moral. « Quand une vérité demeure sans effet sur l'âme, déclarait Leibniz, c'est qu'elle n'a pas été amenée à tout le degré de distinction qu'elle comporte. Malgré les apparences, la vérité est ce qu'il y a au monde de plus fort, pourvu que, non contents de la considérer du dehors et l'appeler de son nom, nous pénétrions dans ses replis et saisissions distinctement la logique et

l'harmonie qu'elle porte en elle. » Voilà qui est tout à fait juste, à mon avis ; mais, par malheur, nous ne pouvons saisir pleinement et distinctement la vérité que lorsque la passion qui l'obscurcit s'est éteinte en nous ; et alors la claire vision intellectuelle de la conduite à tenir est inutile : elle vient trop tard pour jouer un rôle efficace. Voyez clair, nous disent Descartes, Leibniz, Spinoza, et vous échapperez à la passion ; oui, mais il faut d'abord s'être soustrait à la passion pour voir clair. Qui ne voit le cercle ?

Je termine cette lettre, que j'aurais voulu beaucoup plus longue, en vous adressant pour l'année nouvelle mes vœux les plus sincères et les plus vifs. Je vous souhaite surtout, mon cher Mongin, la santé physique, l'apaisement du cœur, et toutes les conditions favorables au développement des très belles facultés qui sont en vous.

Ma femme s'associe aux vœux que je forme pour vous.

Votre ami,

B. Jacob.

Brest, le 29 *décembre* 1896.

Mon cher Mongin,

Voici venir bientôt la fin de l'année ; cela me décide enfin à vous écrire un mot rapide. Je suis bien en retard avec vous ; j'espère que votre bonne amitié me pardonnera, comme à l'ordinaire, mon long silence. Ma classe est assez lourde depuis quelque temps ; j'ai, depuis deux ans, à peu près la moitié plus d'élèves qu'autrefois ; et le moindre travail qui sort de mes habitudes me fatigue outre mesure. Il y a eu des jours, dans le courant de cette année, où la seule idée d'une lettre à écrire me causait presque une souffrance. C'est à désespérer que je retrouve jamais cette santé passable qui me permettrait d'accomplir toutes mes obligations. Aujourd'hui j'ai trente-huit ans, c'est-à-dire que j'ai atteint cet âge où s'accomplissent parfois ces révolutions décisives qui renouvellent un organisme ; je crois bien qu'il ne me reste plus d'autre ressource que la résignation. Il faut que je consente à limiter mon effort, à réduire une activité cérébrale déjà très restreinte, à ménager les ressources d'un système nerveux trop mal

équilibré. Cela est assez dur, mon cher Mongin. Lorsqu'à certaines heures plus heureuses on a senti en soi quelque énergie et quelque générosité, ce n'est pas sans une vraie peine qu'on renonce à toute ambition, non pas positive et pratique, mais intellectuelle, alors que le monde où l'on vit est si riche en sollicitations de toute espèce. J'ai essayé de réagir, comme vous le savez, et de me défendre; les conférences de la Bourse, celles de Saint-Martin, les articles du *Breton Socialiste* ont été pour moi des efforts sérieux; mais ils ont été de courte durée, et je suis ensuite retombé sur moi-même, plus lassé que jamais. Le pire, c'est qu'une sorte de remords sourd et continu accompagne cette fatigue; je me reproche de ne pas faire ce que ne me permettent pas de faire les conditions de nutrition de mes cellules cérébrales. Les moralistes classiques ont bien tort de dire que le remords ne résulte jamais que de fautes volontairement accomplies : il s'attache aussi bien à toute énergie, ou, comme disait Spinoza, à toute nature contrariée dans son développement.

Pardonnez moi, mon cher Mongin, de me plaindre ainsi; je ne le fais que pour m'excuser auprès des amis qui, comme vous, pourraient croire au refroidissement de mon amitié. Il ne

faut pas me juger d'après les défaillances de ma conduite épistolaire; c'est moi qui en suis le premier puni, puisqu'elles me privent de lettres qui, comme les vôtres surtout, sont bonnes et réconfortantes. Vous ne sauriez croire quel bien m'avait fait votre dernière lettre, où vous m'exposiez tout un système pédagogique absolument conforme à mes aspirations personnelles. Je suis si souvent dégoûté par le conservatisme aveugle si fréquent dans notre milieu universitaire, que c'était pour moi une véritable joie de rencontrer pour la première fois une pensée nettement réformatrice, sachant faire aux besoins utilitaires de la démocratie les sacrifices nécessaires sans dommage pour la vraie culture. Je regrette parfois que vous n'ayez pas songé à produire sous la forme d'un article de revue ce que vous m'avez écrit. X..., à qui j'ai exposé, à Pâques, votre idée en quelques mots, en a paru très frappé; mais vous savez comme les administrateurs sont timides et sceptiques! « Cette idée de votre ami Mongin, me dit-il, se présenterait aujourd'hui vingt ans trop tôt. » Après tout, c'est là un compliment; et je me demande, si par un article écrit de votre meilleur style et qui paraîtrait dans quelque grande Revue, vous ne feriez pas beaucoup pour

hâter l'heure de maturité de l'idée que X... ajourne.

J'aurais voulu vous parler de mes lectures, mais je n'ai presque rien lu cette année, sauf la *Psychologie des sentiments*, de Ribot, qui est un excellent livre, mais un peu trop grêle — malgré le nombre de ses pages — et de forme trop schématique. J'ai lu une autre chose, qui m'a beaucoup inquiété : ce sont deux articles de Bergson sur la mémoire publiés par la *Revue philosophique* en mars et avril. Si ce que Bergson dit est vrai, c'en est fait de toute la psychologie expérimentale telle que l'avaient constituée les Spencer, les Taine, les Ribot et leurs élèves. L'association, la grande loi psychologique est, selon lui, une illusion, car elle suppose des éléments distincts qui relient des rapports définis, et il n'y a pas dans la vie mentale d'éléments. Toute perception est par elle-même indivise ; si j'entends une phrase que vous prononcez, ma représentation n'est qu'une continuité sonore dans laquelle les mouvements d'articulation qui la prolongent établissent seuls une division. C'est le « schème moteur » que décompose un ensemble naturellement indécomposé. Je ne puis vous dire la merveilleuse subtilité que Bergson met au service de cette thèse : c'est un plaisir qu'il faut vous donner en lisant vous-même

ses articles. Mais si la thèse est ingénieuse, est-elle vraie ? J'avoue que j'ai des doutes. Je suis disposé à croire que, même dans le cas de la perception auditive de la parole d'autrui (et c'est le cas le plus favorable à la thèse), il n'y a pas, à proprement parler, continuité sonore ; cette perception comprend des sensations élémentaires plus ou moins distinctes, mais ces éléments de l'ensemble sonore, antérieurement au travail d'analyse motrice, s'agrègent ou se séparent dans la conscience sans règle fixe. Tout le progrès consiste peut être, non pas à substituer à une continuité primitive une discontinuité ultérieure, mais à remplacer une discontinuité arbitraire par une discontinuité cohérente et rationnelle. Au surplus, s'il n'y avait aucun élément dans la perception sonore, comment s'accomplirait la décomposition motrice ? comment marquerait-on les articulations de la phrase écoutée, si cette phrase n'avait pas par elle-même ses articulations définies ! En généralisant le point de vue de Bergson on aboutirait à l'ancienne pensée des Eleates : le monde est un, continu, infini, un vrai bloc ; mais pourquoi la pensée le brise-t-elle, l'éparpille-t-elle en morceaux distincts ? Bergson répondrait sans doute : cette division est commandée à la pensée par les fonc-

tions corporelles et les besoins pratiques. Mais alors une nouvelle question se pose, semble-t-il : comment nos besoins pratiques peuvent-ils exiger une division qui ne répond à rien de réel ? Si la constitution d'objets autonomes est toujours une illusion, comment s'accorde-t-elle avec notre intérêt vital ? Le progrès vital est, en fait, un progrès en précision ; il devrait être, dans l'hypothèse de Bergson, un progrès en indétermination, les choses auxquelles la vie s'ajoute étant en elles-mêmes indivises. Je ne puis entrer ici dans une discussion approfondie; mais il me paraît que l'utile ne saurait être en opposition radicale avec le vrai. S'il nous est bon de diviser les choses, c'est que les choses sont elles-mêmes divisées.

J'ai constaté dans ce travail un certain nombre de faits qui me paraissent inexactement interprétés ; et c'est pourquoi je voudrais vous voir faire cette lecture. Si vous aboutissiez à la même conclusion que moi, je sentirais plus solide ma résistance. Au moment où toute la psychologie sur laquelle j'ai fondé mon interprétation des choses est sapée par la base, je voudrais vous avoir pour allié : ma protestation contre une conception anti-scientifique m'apparaîtrait moins comme la réaction instinctive d'un préjugé...

Très affectueusement à vous, B. Jacob.

Brest, le 16 *Avril* 1897.

... Vous voyez, mon cher Mongin, que mes ambitions sont très modestes, au moins en un sens. Tout ce qui est prestige, notoriété, satisfaction accordée au besoin de distinction mondaine et sociale, perd de plus en plus sa signification pour moi. Je ne m'en félicite pas, car il se peut que ma sagesse et mon détachement ne soient que les indices d'une activité amoindrie. En ce moment il se produit à Brest une agitation qui, en d'autres circonstances, m'aurait sans doute intéressé ; elle me laisse aujourd'hui tout à fait indifférent. Il s'agit de remplacer comme député l'amiral Vallon, qui vient de mourir il y a un mois ou deux... Croiriez-vous qu'un certain nombre de gens ont pensé à moi, et que j'ai été très sérieusement invité à poser ma candidature ? Vous vous rappelez peut-être qu'il y a quatre ans, j'ai fait au quartier Saint-Martin une quinzaine de conférences démocratiques, que plus tard j'ai collaboré d'une façon assez active au *Breton socialiste*; mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que ces

entreprises, si modestes qu'elles fussent et si pauvres en résultats, m'ont valu à Brest une popularité relativement considérable, que d'ailleurs je n'avais ni cherchée ni voulue. Depuis le premier de l'an il m'est arrivé de faire ici trois conférences, l'une, aux anciens élèves de l'école professionnelle de Keroriou et à leurs parents, les deux autres aux gens de Lambezellec et de Saint-Marc, dont je sollicitais l'adhésion à une société de patronage des écoles laïques dont je fais partie. Eh bien! vous ne sauriez croire avec quelle vraie sympathie ces braves gens m'ont écouté, même lorsque je leur disais des vérités très dures, et, en particulier, lorsque je signalais l'alcoolisme comme l'obstacle le plus redoutable que puisse rencontrer sur sa route le progrès démocratique. Par exemple, à la Bourse, un auditoire d'ouvriers a applaudi une phrase comme celle-ci : les habitudes d'imprévoyance et d'intempérance de la classe ouvrière ne provoquent pas seulement le mépris de ses adversaires ; elles attristent et découragent la sympathie de ses partisans, si bien que les meilleurs d'entre nous, à l'aspect trop fréquent dans nos rues de tant de visages flétris par l'alcool et comme marqués d'un sceau d'imbécilité ou d'ignominie, ont désespéré

de la cause qui leur est la plus chère. A la suite de cette conférence un de mes amis, qui avait recueilli l'impression générale de l'auditoire, me disait que j'étais peut-être le seul individu à Brest qui pût se permettre avec son public toutes les hardiesses, et lui faire accepter un programme qui ne fût pas une flatterie et un mensonge. Cet ami se faisait sans doute illusion; mais il est certain que, depuis dix jours, je me suis entendu dire plus d'une fois : pourquoi ne vous présentez-vous pas? vous avez dans la masse de la population des sympathies dont vous ne vous doutez pas et qui donneront à votre candidature les chances les plus sérieuses de succès. Je n'ai pas été tenté cependant par ces invitations qui me sont venues de côtés très divers, d'abord parce que ma popularité me paraît beaucoup plus superficielle qu'on ne veut bien le dire, puis, parce que mon programme, pour être sincère, devrait contrarier trop de gens, et enfin parce que, même si j'étais assuré de réussir, j'aimerais encore mieux mon métier de professeur que celui de député. Lorsque je m'examine sincèrement, je vois bien que, si j'ai un goût très prononcé pour la politique théorique, spéculative, platonicienne, je n'en ai aucun pour la politique active. Le vieux mot que Renan adressait fière-

ment à la démocratie : « noli me tangere », m'apparaît, au fond, comme la vérité. Nous pouvons, nous autres, donner des indications et des conseils utiles aux hommes d'action ; mais entrer nous-mêmes dans l'action et nous jeter dans la mêlée électorale serait, je crois, une grande faute et un amoindrissement certain de notre autorité morale. Pour moi, je suis absolument décidé à m'abstenir de toute aventure politique tant que je ne rencontrerai pas en face de moi un régime résolument réactionnaire, capable de réduire par voie d'autorité la liberté de mon enseignement. Il vient des jours où la liberté n'a plus de refuge que dans le pouvoir ; mais ces jours-là, Dieu merci, ne sont pas encore venus.

Je viens de vous parler de politique, mon cher Mongin ; je ferai mieux de vous parler de philosophie et de discuter avec vous le problème que soulève l'attitude intellectuelle, si hardie et si originale, de Bergson. Malheureusement je n'ai pas encore pris connaissance du livre : *Matière et Mémoire*, où se trouvent à leur place, et éclairés par tout l'ensemble, les deux articles que je vous avais signalés. Mon collègue de Saint-Brieuc, Bouglé, m'a envoyé dernièrement ce volume ; mais j'ai été si malmené par mes misères physi-

ques, puis si absorbé par les occupations qui ont suivi, que j'en ai à peine parcouru les trente premières pages. Je le lirai jusqu'au bout cet été, puis je vous écrirai mon impression. Pour le moment, je vous dirai que je suis pleinement d'accord avec vous quand vous admirez les indications de Bergson sur cette mémoire organique et motrice, ensemble de mécanismes graduellement établis qui assurent les répliques convenables de l'être vivant aux diverses interpellations des choses et des êtres. Tout cela n'est peut-être pas absolument nouveau, et je crois bien que Ribot avait dit quelque chose de semblable lorsqu'il faisait de la mémoire une fonction essentiellement biologique. Mais où je cesse de m'accorder avec Bergson, c'est quand il devient original et qu'il prétend poser une mémoire complètement indépendante de l'organisme, et qui serait un pur jeu spirituel. *A priori* je ne comprends pas cet acte ou cette série d'actes par lesquels, sans détermination organique, l'esprit se détacherait du présent pour se placer dans le passé en général et pour y évoquer indéterminement une image quelconque qui se matérialisera ensuite en une sensation définie. Il me semble que cette indétermination prétendue n'est jamais qu'apparente, et qu'on pourrait, en

ment à la démocratie : « noli me tangere », m'apparaît, au fond, comme la vérité. Nous pouvons, nous autres, donner des indications et des conseils utiles aux hommes d'action ; mais entrer nous-mêmes dans l'action et nous jeter dans la mêlée électorale serait, je crois, une grande faute et un amoindrissement certain de notre autorité morale. Pour moi, je suis absolument décidé à m'abstenir de toute aventure politique tant que je ne rencontrerai pas en face de moi un régime résolument réactionnaire, capable de réduire par voie d'autorité la liberté de mon enseignement. Il vient des jours où la liberté n'a plus de refuge que dans le pouvoir ; mais ces jours-là, Dieu merci, ne sont pas encore venus.

Je viens de vous parler de politique, mon cher Mongin ; je ferai mieux de vous parler de philosophie et de discuter avec vous le problème que soulève l'attitude intellectuelle, si hardie et si originale, de Bergson. Malheureusement je n'ai pas encore pris connaissance du livre : *Matière et Mémoire*, où se trouvent à leur place, et éclairés par tout l'ensemble, les deux articles que je vous avais signalés. Mon collègue de Saint-Brieuc, Bouglé, m'a envoyé dernièrement ce volume ; mais j'ai été si malmené par mes misères physi-

ques, puis si absorbé par les occupations qui ont suivi, que j'en ai à peine parcouru les trente premières pages. Je le lirai jusqu'au bout cet été, puis je vous écrirai mon impression. Pour le moment, je vous dirai que je suis pleinement d'accord avec vous quand vous admirez les indications de Bergson sur cette mémoire organique et motrice, ensemble de mécanismes graduellement établis qui assurent les répliques convenables de l'être vivant aux diverses interpellations des choses et des êtres. Tout cela n'est peut-être pas absolument nouveau, et je crois bien que Ribot avait dit quelque chose de semblable lorsqu'il faisait de la mémoire une fonction essentiellement biologique. Mais où je cesse de m'accorder avec Bergson, c'est quand il devient original et qu'il prétend poser une mémoire complètement indépendante de l'organisme, et qui serait un pur jeu spirituel. *A priori* je ne comprends pas cet acte ou cette série d'actes par lesquels, sans détermination organique, l'esprit se détacherait du présent pour se placer dans le passé en général et pour y évoquer indéterminément une image quelconque qui se matérialisera ensuite en une sensation définie. Il me semble que cette indétermination prétendue n'est jamais qu'apparente, et qu'on pourrait, en

chaque cas particulier, découvrir sous elle le déterminisme sensori-moteur qu'elle dissimule. Mais, comme je ne connais pas encore les arguments de Bergson, j'évite d'aborder la discussion que je reprendrai plus tard ; j'aime mieux vous dire quelques mots de la note de votre ami Bernès.

Cette note est très ingénieuse et très intéressante ; mais je ne suis nullement disposé à admettre l'idée générale qui la domine, savoir que deux théories différentes ou même opposées puissent également rendre compte des mêmes faits. Je ne suis pas assez informé des procédés de la science contemporaine pour savoir si elle accepte cette méthode. Ce qui me paraît certain, c'est qu'elle est récente ; et j'avoue que je ne la comprends pas très bien. J'imagine avec peine qu'un savant se serve simultanément, pour expliquer les apparences célestes, de la théorie géocentrique d'Aristote et de la théorie opposée de Copernic ; qu'il applique aux phénomènes lumineux à la fois la théorie de l'émission et celle des ondulations ; qu'il interprète indifféremment les formes des espèces vivantes du point de vue des créations spéciales et du point de vue transformiste ; qu'il explique les générations en apparence spontanées, tantôt par l'autogenèse et tantôt par la présence

de ferments ou microbes, etc. Ce qui est vrai sans doute, c'est que, quand les phénomènes sont très complexes et mal connus, deux théories contraires sont également défendables. Tel a été le cas et tel est peut-être encore le cas pour les phénomènes d'électricité que Maxwell rattachait indifféremment à une hypothèse ou à l'autre — et qui sait si ce n'est pas cet exemple particulier qui a suggéré l'indifférentisme scientifique dont votre collègue et ami invoque l'autorité? Mais c'est là une situation provisoire dont souffre le savant, et qu'il aspire à dépasser pour se reposer dans l'unité d'une hypothèse assez vaste pour s'ajuster à la totalité des faits et la seule capable — au moins pour notre organisme mental — de s'y ajuster. S'il en était autrement, la science me paraîtrait se réduire à un jeu stérile, à un pur formalisme intellectuel analogue au formalisme esthétique ou au formalisme moral Or, de même qu'un agent moral ne consentira jamais à poursuivre un objet en se disant que cet objet est de valeur nulle et que sa volonté seule de le poursuivre est précieuse, de même le savant renoncera à édifier des théories scientifiques le jour où il sera bien persuadé que ces théories ne sont rien de plus que des constructions artificielles qui prouvent seulement

l'inégale habileté des architectes. Sans doute notre science se compose de symboles en ce sens que les relations ou lois qu'elle pose sont les lois des phénomènes ou apparences. Par exemple la loi de Mariotte n'exprime probablement que les contre-coups lointains dans notre représentation et les combinaisons mathématiques d'actions moléculaires ou autres qui, dans leur essence, nous demeurent inconnues. Il se peut, disait justement Fouillée, qu'elle ne ressemble pas plus aux choses que la courbe tracée par le sphygmographe ne ressemble aux pulsations de la vie. Mais il n'en est pas moins vrai, selon moi, que parmi les relations phénoménales que nous imaginons, les unes sont vraies, et les autres, fausses, que, parmi nos symboles, les uns s'ajustent et les autres ne s'ajustent pas aux apparences telles que notre organisme nous les donne. Et ce que je dis ici de la science physique, je crois pouvoir le dire à plus forte raison de la science psychologique, qui porte, non plus seulement sur des apparences, mais sur des faits positifs, sur des réalités (plaisirs, douleurs, etc.) directement et certainement connues. Par exemple si j'affirme avec Stuart Mill que je désire un objet parce qu'il est agréable, et qu' « il m'est impossible de le désirer autrement

qu'en raison de l'idée agréable que je m'en fais », je saisis une loi, non plus subjective et symbolique, mais objective et réelle, quoique cette loi puisse supposer d'ailleurs une loi plus profonde qui échappe à ma science actuelle. Mais qu'on admette ou non l'objectivité des lois psychologiques, je me refuse à concevoir en psychologie une méthode qui appliquerait aux faits deux interprétations dont l'une contredit radicalement l'autre. Ainsi du point de vue des associationnistes, le simple précède le composé dans le monde interne comme dans le monde externe; du point de vue de Bergson, c'est le composé qui précède le simple; c'est le tout qui se pose avant les parties, et ces parties ne sont que des divisions établies par l'analyse sur une continuité naturellement indivisée. Entre les deux points de vue n'est-on pas absolument forcé de choisir sous peine de renoncer au principe de contradiction ? Pareillement les associationnistes soutiennent que dans le monde psychologique comme dans le monde physique, les éléments sont plus stables que le tout qu'ils constituent; tout au contraire, selon Bergson, c'est le tout qui est stable ou qui paraît l'être, tandis que ses éléments, sensations ou images, varient et se transforment sans cesse.

Encore ici ne sommes-nous pas dans l'obligation de faire un choix entre deux hypothèses, dont l'une ne peut être vraie sans que l'autre soit fausse. Je crois qu'il est inutile de multiplier les exemples ; ceux-là suffisent, si je ne me trompe, pour prouver qu'on ne peut être à la fois le disciple de Taine et de Ribot, et le disciple de Bergson.

Vous dirai-je maintenant que je n'ai pas très bien saisi quelle est la position adoptée par notre collègue Bernès ? Il me paraît qu'il penche surtout vers la théorie de Bergson, lorsqu'il déclare que les éléments de la vie mentale doivent être pris, non comme des *formes*, mais comme des *tendances*, c'est-à-dire — sous peine de retomber dans la théorie des vertus et facultés occultes, — comme des possibilités. Si je comprends sa pensée, il veut dire que les éléments ne sont jamais donnés, actuels, réels, qu'ils n'ont qu'une existence possible, idéale, fictive. Et alors il en revient à la formule connue de Hegel : le fini, le déterminé n'existe pas ; il ne peut se poser sans se nier lui-même, de sorte que la vraie réalité réside dans l'infini ou l'absolu. Mais ce principe une fois adopté, il faut avoir le courage d'en accepter la conséquence. Si le fini ou l'élément est toujours contradictoire et s'évanouit pour

faire place à autre chose, toutes les réalités sensibles sont par cela même dépouillées de tout droit à l'existence. Si le monde existe, c'est simplement à titre de moment idéal, à titre d'illusion, à titre d'erreur dont la négation constitue la suprême vérité. Comme me le faisait observer un jour mon ami Hamelin, Hegel aboutit forcément à l'acosmisme de Parmenide : « l'être est ; le non-être (c'est-à-dire le fini et le multiple) n'est pas ; tu ne sortiras jamais de cette pensée ». — Je sais bien que Bergson repousserait une pareille conséquence en disant que, tout en admettant l'infini ou le continu, il pose une multiplicité qualitative, ou plutôt une hétérogénéité qualitative indistincte. Mais la question est de savoir s'il en a le droit. Veut-il soumettre cette diversité qualitative à la succession, ou, en d'autres termes, lui imposer la forme du temps ? Il ne le peut pas ; car admettre la succession, c'est admettre, contrairement à l'hypothèse, des parties distinctes, des parties qui s'excluent. Dira-t-il que nous dénaturons le temps en nous le représentant, d'un point de vue emprunté à l'espace, comme une succession dont les termes s'extériorisent les uns par rapport aux autres ? C'est là en définitive qu'il en vient lorsqu'il construit sa théorie de la durée

pure. Cette théorie est l'affirmation très nette qu'au fond de la conscience et de la réalité il n'y a ni succession ni simultanéité, — ce qui revient à dire que les caractères du temps et le temps lui même tel que nous pouvons nous le représenter sont des illusions. Et si le temps n'est qu'une illusion, n'aboutit-on pas toujours, comme Parménide et Hegel, à détruire le monde sensible? Je demanderai, de plus, à Bergson : si la succession et la simultanéité n'ont rien de réel, pourquoi continuez-vous à employer ces termes : devenir, formation, progrès, développement, ou encore ces autres : fusion, organisation, intuition synthétique, qui masquent très mal ces idées du successif et du simultané que vous déclarez illusoires?

Je viens de vous montrer rapidement que je ne comprends pas la philosophie continuiste. Peut-être le nouveau livre de Bergson me la fera-t-il entendre ou même accepter. En attendant, au risque de passer pour réactionnaire, je reste placé à un point de vue tout opposé, et je persiste à dire : c'est la continuité qui n'a qu'une existence idéale; c'est le fini, le déterminé, le distinct, l'élément qui est réel. Ma représentation, quelle qu'elle soit, me paraît toujours être une synthèse de termes

qui s'extériorisent les uns par rapport aux autres. Sans doute, si je m'arrête à l'un de ces éléments, je puis lui substituer un certain nombre d'autres; mais ce sont toujours des phénomènes définis et distincts. Si je continue mon travail d'analyse, j'aurai un nombre toujours plus grand d'éléments, mais encore des éléments. L'analyse est, à vrai dire, une série de substitutions. Ce n'est pas l'état élémentaire primitif comme tel qui se résout en états élémentaires multiples, ce qui m'autoriserait à dire que le premier état n'était qu'une possibilité; non, le premier état est aussi bien un élément que les états multiples que, par un acte ultérieur, j'ai découverts sous lui. A chaque pas de mon analyse ma pensée se pose sur des éléments; et c'est par un pur sophisme que je considérerais les éléments d'abord donnés comme illusoires, parce que j'en ai produit de nouveaux et de plus nombreux sous l'étiquette des premiers. A mesure que je descends d'un degré l'échelle de l'analyse, les données sont autres; mais la réalité des dernières n'atteint pas la réalité des précédentes, ne réduit pas celles-ci au rang d'illusions. — De ce point de vue qu'on peut appeler discontinuiste, je me rends compte malaisément de la place et du rôle qu'accordent à la continuité la

plupart des philosophes, et notamment Spencer. Lorsque le philosophe anglais affirme que l'évolution est rigoureusement continue, que deux états aussi rapprochés que possible pris dans le cours d'un changement ne présentent aucune différence *assignable*, je ne puis voir dans cette assertion qu'une contradiction manifeste. Qu'est-ce en effet qu'un changement qui n'est pas le passage d'un état à un autre état, un changement où rien ne change ? Il est trop clair qu'on ne construira jamais un changement total avec des zéros partiels de changements. Je n'ignore pas que le continu peut se présenter sous d'autres formes ; mais sous quelque forme qu'il se présente, il m'apparaît toujours comme un pur possible, savoir comme la possibilité de marquer sur une réalité donnée des divisions réelles (ou, si vous voulez, des discontinuités) de plus en plus nombreuses. S'il s'agit du temps, je ne puis me représenter une durée totale, si limitée qu'elle soit, sans la poser comme la synthèse de parties élémentaires, et en effet lorsque je supprime par hypothèse l'idée de ces éléments, il ne me reste plus dans l'esprit que la représentation d'un temps purement possible, d'un temps qui deviendra réel seulement sous la condition de la pré-

sence de parties et d'éléments réels. De même, dans l'ordre des qualités, le continu, pour parler le langage d'Aristote, est puissance, et non pas acte ou réalité. Entre l'aigu et le grave, ou entre le noir et le blanc vous pouvez introduire un nombre indéfini d'états qualitatifs intermédiaires ; mais toujours les états donnés à votre représentation sont définis et distincts. Je maintiens donc contre M. Bernès qu'il y a une distinction réelle entre nos diverses données sensibles, un « hiatus » qui peut toujours être réduit, mais jamais aboli par l'insertion d'intermédiaires. L'abolition de cet hiatus serait l'évanouissement de la pensée même. Au surplus, c'est ce qu'il semble reconnaître lui-même dans un passage de sa note, où il parle de la multiplicité irréductible du psychique, expression que Bergson repousserait sûrement.

Après avoir affirmé que les termes de la représentation sont discontinus, il resterait à montrer comment s'établit l'unité dans la représentation. Ici vous connaissez la réponse des associationnistes : l'unité est faite par des rapports ou lois. Des évènements et des relations entre ces évènements, disait Taine, voilà pour nous toute la réalité. Très souvent, et surtout dans l'école de Renouvier, on

a reproché aux associationnistes de vouloir se passer du rapport; mais rien n'est, à mon avis, plus faux. Toutes les catégories par lesquelles Renouvier unifie la connaissance se retrouveraient aisément chez Bain, Mill ou Spencer. D'abord la loi universelle de relation : « Toute chose connue, dit Bain, implique une autre ou d'autres choses connues en contraste, corrélation ou négation de la première »; et l'on découvrirait chez Mill et Spencer une formule identique. Puis la loi du temps : « Comme il ne peut y avoir, dit Spencer, de pensée sans succession d'états de conscience, ni succession d'états sans le temps, le temps doit être une forme de la pensée ». Ensuite le nombre : « De ce que nos sentiments, déclare Bain, sont interrompus et repris, ils sont par le fait des nombres. Si notre conscience fonctionne par battements et transitions, elle est par là même une conscience du nombre ». J'ajoute que les mêmes philosophes admettent ce que Renouvier appelle la loi de qualité : expliquer un fait, disent-ils, c'est le faire rentrer dans une classe de phénomènes semblables, le spécifier; toute explication est une qualification, c'est-à-dire suppose un esprit qui pense sous la loi de qualité. Ils admettent également la causalité, même Stuart

Mill, puisqu'il définit la cause, non un antécédent constant, mais un antécédent inconditionnel, c'est-à-dire nécessaire et suffisant à l'apparition d'un phénomène donné. Ils affirment encore, comme Renouvier, la loi de personnalité, puisque Mill nie l'inconscience et que Spencer écrit : « Nous ne pouvons penser la matière que par rapport à l'esprit, l'esprit que par rapport à la matière... L'antithèse du sujet et de l'objet ne sera jamais dépassée tant que la conscience restera ce qu'elle est. » Je crois donc qu'on défigure l'associationnisme lorsqu'on prétend qu'il dépouille la connaissance de toute unité et qu'il réduit la représentation à une multiplicité d'états sans lien. Selon lui, toute représentation est engagée dans des rapports multiples, et suppose en premier lieu le rapport du terme donné avec l'idée du moi. C'est cette idée du moi qui, toujours présente et commune à un grand nombre d'états psychologiques liés d'ailleurs par d'autres lois, les organise et en fait un système, une individualité psychique. Je ne crois donc pas qu'on ait le droit de dire avec M. Bernès que, du point de vue associationniste, l'individu conscient devrait s'apparaître à lui-même comme un composé mécanique, comme une juxtaposition de parties détachées.

Je ne poursuis pas plus loin ces réflexions, mon cher Mongin ; car à mesure que j'avance, j'entrevois des difficultés qui demanderaient, pour être élucidées, de longs développements. J'ai voulu, en quelques pages, vous indiquer mon attitude intellectuelle plutôt que la justifier. Je reste fidèle à la méthode associationniste, parce qu'elle s'identifie pour moi avec la méthode cartésienne des idées claires et distinctes, et que je n'aperçois en dehors d'elle aucun avenir pour la science...

Décidément j'abuse de votre patience, et cette fois je m'arrête; j'aime mieux reprendre cette conversation dans quelque temps, quand j'aurai lu « *Matière et Mémoire* »... Je ne vous ai presque pas parlé de vous dans cette lettre, et cependant je pense à vous, mon cher Mongin, avec un très vif sentiment d'affection. Vous revoir serait pour moi une joie profonde. Je me borne à philosopher avec vous ; mais mon amitié voudrait autre chose. Je voudrais que vous fussiez là, tout près de moi, et qu'il vous fût possible de sentir à quel degré je suis de cœur lié à vous.

B. Jacob.

Brest, le 29 juillet 1897.

Mon très cher ami,

Je ne veux pas cependant laisser finir l'année sans vous donner de mes nouvelles. A Pâques, si je ne me trompe, en vous écrivant une assez longue lettre philosophico-politique, je vous promettais de vous écrire à nouveau, sans tarder. Et les mois se sont passés avant que j'aie eu le courage de tenir ma promesse. Ne m'en veuillez pas : ce dernier trimestre, qui est celui du baccalauréat, est toujours un peu dur pour moi. Tous les ans, à la même époque, je retrouve les même soucis, et je crois qu'ils vont s'aggravant plutôt que s'atténuant. Plus je vais, et plus je prends au sérieux des obligations professionnelles dont je vois très clairement le caractère peu relevé. J'ai beau me rendre compte que mes élèves en général ne sont pas intéressants, qu'ils ne retiendront rien ou presque rien de ce que je leur enseigne, que le baccalauréat passé, ils se hâteront de délester leur cerveau de tout mon cours de philosophie et

qu'ils règleront leur conception des choses et des hommes sur le hasard de leurs tendances naturelles et des rencontres de leur expérience : ce pessimisme ne pénètre pas ma conduite et ne me décide pas à traiter ma classe avec le détachement que j'admire chez beaucoup de mes collègues. Il m'arrive souvent de venir au lycée le jeudi pour expliquer avec détail le point de vue d'un Leibniz, d'un Kant ou d'un Spencer, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir sérieusement connu pour passer le baccalauréat, que je sais devoir rester incompris, et que cependant je me ferais un remords de ne pas exposer tel que je l'aperçois. Puis, comme par le passé, je corrige toutes les copies, m'arrêtant aux plus mauvaises comme aux autres, refaisant les phrases, rétablissant la ponctuation, indiquant les développements à faire. C'est un métier moins noble que celui de Spinoza polissant des verres de lunettes ; car Spinoza avait conscience de collaborer à une œuvre certainement utile, tandis que je me borne à créer une apparence de savoir qui n'est bonne qu'à tromper pendant vingt minutes d'examen un examinateur distrait.

Je ne réussis pas d'ailleurs toujours à obtenir même ce misérable résultat. Ainsi cette année je

présentais treize élèves à l'examen, et je n'ai eu que sept admissibles, cinq définitivement reçus. La matière était cette fois décidément trop rebelle ; il m'a été impossible de la façonner extérieurement au point de produire l'illusion voulue. Les années ne sont pas toujours aussi mauvaises ; mais je suis convaincu qu'en général les trois quarts des élèves que m'apporte le baccalauréat de rhétorique ne sont pas capables de suivre avec profit l'enseignement philosophique. La plupart auraient dû se contenter de l'enseignement primaire pour devenir ensuite des ouvriers, quelques-uns médiocres et subordonnés. La sélection sociale que notre Université accomplit est la plus artificielle de toutes ; et c'est là un de mes griefs contre l'ordre de choses présent et l'un des fondements de mon socialisme. Tout arrangement, dit quelque part Spencer, qui soustrait l'inférieur aux conséquences naturelles de son infériorité et qui empêche le supérieur de tirer parti de ses avantages, est directement opposé au progrès de la civilisation et à l'avénement d'une vie sociale plus haute. Or c'est à un résultat de cette espèce qu'aboutit notre système pédagogique, puisqu'il maintient dans les rangs de la classe dirigeante une majorité d'incapables, et qu'il ne fournit à la

véritable élite, dont les éléments sont dispersés et perdus dans la masse sociale, aucun moyen sérieux de se faire reconnaître et de conquérir la place qui lui est due. Très souvent, lorsque je m'arrête à examiner les figures ingrates d'élèves que j'ai devant moi, ces figures où rien ne dénonce ni une curiosité intellectuelle ni une énergie morale quelconque, je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse en me disant : voilà pourtant nos fonctionnaires, nos médecins, nos avocats, nos juges, nos députés de l'avenir ! Et ce sentiment pénible est d'autant plus fort que j'imagine en même temps sur les bancs des écoles primaires, au milieu d'une multitude inintelligente et lourde, un certain nombre de têtes éveillées et fines qui seraient si bien à leur place dans nos lycées, et qui tireraient un si bon parti d'avantages sociaux réservés à d'autres. Quand donc songerons-nous à réaliser, au plus grand profit de la société, la formule de Saint-Simon, et à substituer dans la distribution des tâches et des rangs le principe de la capacité au principe de l'hérédité ? La bourgeoisie a autrefois invoqué cette formule contre les privilégiés de l'ancien régime ; mais elle la désavoue, aujourd'hui qu'on la retourne contre elle. Je ne sais si ce n'est lui faire trop

d'honneur que de lui attribuer des vues de psychologie sociale ; mais si elle s'est fait quelque conception définie dans cet ordre de problèmes, je suppose que c'est celle-ci : tous les hommes sont naturellement égaux et indifféremment aptes à tous les emplois, et la différence qui existe entre eux ne vient que de l'éducation. Elle en tire cette conséquence que ses enfants à elle, grâce à l'éducation exceptionnelle qu'ils reçoivent (elle ne se demande pas s'ils y ont droit indépendamment de leurs mérites propres), sont faits pour les fonctions libérales, pour les activités régulatrices, pour tous les emplois qu'on juge distingués. Elle méconnaît cette vérité que les diversités et les inégalités mentales sont naturelles et qu'il ne suffit pas d'être né d'un ingénieur, d'un professeur ou d'un industriel pour devenir par cela même capable, sous telles conditions d'instruction et de dressage, de fournir un chef intelligent d'industrie ou même un fonctionnaire passable. Au lycée de Brest je prépare surtout des médecins de marine, et je constate que la moitié au moins de ces futurs médecins sont incapables de concevoir avec quelque netteté une loi scientifique quelconque, qu'elle soit biologique ou psychologique. Quelle quantité incroyable de bévues de pareils

lourdauds ne sont-ils pas condamnés à commettre au cours d'une carrière qui mettra peut-être sous leur dépendance des milliers d'existences humaines ! Et ce qui est vrai dans ce cas particulier l'est, à des degrés différents, dans les autres professions : dans la société telle qu'elle est actuellement constituée, très peu de personnes font ce que leurs aptitudes les appelaient à faire... Je sais bien que ce désordre n'admet pas de remède décisif et radical. Même le socialisme, en supprimant l'action exorbitante de la fortune héréditaire, ne parviendrait pas à l'abolir tout-à-fait. Et cependant il me semble que c'est dans la direction indiquée par le socialisme qu'il faut chercher les moyens d'atténuer le mal. Aujourd'hui comme il y a trois ans, lorsque je collaborais au *Breton socialiste*, je suis convaincu qu'il faut universaliser la concurrence vitale, actuellement limitée et faussée par des inégalités factices de toute espèce, et qu'il faut placer les concurrents dans des conditions extérieures aussi uniformes que possible, de telle sorte que rien ne vienne entraver le libre déploiement des diversités et des inégalités naturelles. Constituer une aristocratie vraie, indéfiniment mobile et exclusivement personnelle, n'est-ce pas là l'idéal de justice que poursuit plus ou moins

consciemment notre démocratie, et cet idéal ne se confond-il pas avec le plus haut intérêt social? On peut donner bien des formules du socialisme, mais il me paraît que la plus simple et la plus rationnelle est celle-ci : suppression de tout favoritisme et établissement des conditions d'une sélection sociale naturelle...

Brest, le 26 décembre 1897.

Mon cher Mongin,

J'aurais dû vous écrire dès les premiers jours de décembre, une fois mon article achevé et expédié à Paris ; mais la Société de Bienfaisance des écoles laïques — dont je crois vous avoir déjà parlé — ne m'en a pas laissé le temps. Elle m'a réclamé coup sur coup trois conférences, et, malgré ma fatigue, je me suis exécuté. J'ai traité les sujets que voici : De l'esprit corporatif. — De l'éducation laïque. — Libéralisme et cléricalisme. Dans le premier, j'ai indiqué la vertu éducative des syndicats professionnels, et aussi quelques-uns de leurs dangers ; dans le second, j'ai défendu l'école laïque contre cette proposition du comte De Mun : l'éducation suppose des principes fixes, et ces principes viennent du ciel, non de la terre et de l'homme, de sorte que nous pouvons les recevoir seulement des créatures privilégiées qui nous communiquent la lumière d'en haut et dont les paroles reproduisent, parmi nous, la pensée même de Dieu. Enfin, dans la troisième conférence, je me suis appliqué à distinguer de la religion, qui est essentiellement libérale et tolérante, le cléricalisme, qui est forcément intolérant. J'ai passé en revue les principales formules de l'Évangile, la glorification de la bonne volonté et de la vie intérieure, la célèbre phrase : « Le royaume de Dieu viendra sans éclat, car il est au-dedans de vous », et cette autre, plus significative encore : « Un jour viendra où tous les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ». Un seul passage m'a un peu embarrassé : c'est la parabole du maître de maison qui a invité à un festin de nombreux convives et qui, ne les voyant pas venir dit à ses serviteurs : « Allez, parcourez les rues, les places et les marchés, et amenez-moi ceux que vous rencontrerez, les pauvres, les infirmes, les premiers venus ». Il y a dans le texte : « Obligez-les d'entrer, compelle intrare, ἀναγκάσον εἰσελθεῖν », mais cela veut dire simplement, ce me semble : faites-les entrer : priez, insistez, usez d'une douce violence, cela ne veut pas dire : usez de la brutalité, empoignez-moi ces gens et contraignez-les à s'asseoir à ma table, à boire mon vin et à manger les mets que j'ai préparés pour d'autres que pour eux. Toute interprétation intolérante de ce passage me paraîtrait en contradiction avec l'esprit tout entier de l'Évangile, et j'ai pu dire, je crois, sans erreur qu'il n'y a pas une seule phrase dans

les discours de Jésus dont puissent s'autoriser ceux qui veulent que la religion puisse être imposée par la force. Tout au contraire, chez les théologiens, chez les conciles, chez les papes, je n'ai pas découvert une seule proposition qui s'accordât avec les exigences du libéralisme. Partout, chez saint Augustin, chez saint Thomas, chez Bossuet, la même formule se rencontre : aucune liberté n'est plus détestable que la liberté de l'erreur. Partout aussi se rencontre cette idée que les dissidents ne peuvent être de bonne foi, et que la lumière de la vérité étant faite pour tous, s'il en est qui la méconnaissent, c'est que par perversité de cœur et d'esprit ils refusent de la voir. D'où l'on déduit très logiquement cette conséquence que la contrainte imposée aux hérétiques est légitime, puisqu'elle les invite à réfléchir, à reprendre possession d'eux-mêmes, à retrouver dans la souffrance et l'épreuve la vérité qu'ils avaient d'abord méconnue. Le théologien persécute donc avec une entière sécurité de conscience, car il persécute, non par égoïsme, mais par devoir ; s'il accepte la liberté, ce n'est jamais comme un bien, mais comme un mal provisoire. Aujourd'hui, par exemple, il réclame contre nous la liberté des pères de famille, mais cette liberté, il ne l'a jamais

reconnue tant qu'il était au pouvoir ; il a même proclamé le droit d'enlever l'enfant à sa famille quand celle-ci n'est pas orthodoxe. « Infans, dit le droit canon, non debet apud eas remanere personas de quibus potest esse suspicio quod saluti vel vitæ insidiantur illius ». Et le concile de Tolède de 633 disait dans le même sens : « Judæorum filios baptizados, ne parentum involvantur erroribus, ab eorum consortio separari decernimus, deputandos autem monasteriis aut christianis viris, ut in moribus et fide proficiant ». Ainsi l'enfant échappe à l'autorité paternelle et appartient à l'Église, dès qu'il a été baptisé, de force ou de gré. Et la preuve que tel est le principe constant de l'Église, c'est qu'il y a deux cents ans à peine, Louis XIV pouvait, sous l'influence et avec l'approbation du clergé tout entier, publier l'édit que voici : « Nous voulons, et il nous plaît que nos sujets de la religion prétendue réformée, tant mâles que femelles, ayant atteint l'âge de sept ans, puissent embrasser la religion catholique, apostolique et romaine, et qu'à cet effet ils soient reçus à faire abjuration de la religion prétendue réformée sans que leurs pères et mères et autres parents puissent y donner le moindre empêchement, sous quelque prétexte que ce soit. »

En définitive clérical (on devrait dire catholique) et libéral sont deux termes qui s'excluent, un même esprit ne peut revendiquer les deux étiquettes à la fois. Vous me disiez un jour qu'il y a de notre temps bon nombre de catholiques sincèrement libéraux, et, au point de vue purement psychologique, vous aviez raison ; mais ces catholiques-là ne connaissent pas le catholicisme ou se dissimulent à eux-mêmes, par un parti pris à demi conscient, les parties de la doctrine qui leur déplaisent. Ils ont sans doute d'excellents sentiments, et les promesses qu'ils font doivent être tenues pour loyales ; mais ces promesses, ils ne pourraient pas les réaliser. Si jamais ils devenaient les maîtres du pouvoir, ils ne s'appartiendraient pas ; ils appartiendraient à l'autorité supérieure à laquelle ils ont remis le soin de gouverner leur conscience et, bon gré mal gré, ils appliqueraient le programme du cléricalisme, qui est celui de l'intolérance. Certes, ils ne ramèneraient pas l'inquisition et les autodafés — ces pratiques-là révolteraient la sensibilité et la conscience modernes — mais ils trouveraient de nouveaux moyens de persécuter les consciences indépendantes et de mettre un bâillon sur les bouches hardies ; et ces nouveaux moyens, pour être moins vio-

lents, ne seraient pas moins odieux que les anciens.

Vous voyez, mon cher Mongin, que je mène toujours la même bataille contre le même ennemi. Mon article sur la philosophie de Bergson n'a peut-être été, au fond, qu'un épisode de cette bataille ; ce que j'ai attaqué dans le bergsonisme, c'est une façon de penser qui, en arrachant les bases de toute conception scientifique du monde, prépare et appelle toutes les réactions intellectuelles et sociales. J'ai cependant, dans mon article, suivi votre conseil et je me suis abstenu d'insister sur les conséquences du système : tout mon effort a porté sur les principes métaphysiques et psychologiques auxquels il se suspend. Deux notions surtout y jouent un grand rôle, celle du devenir et celle du continu, et j'ai essayé de montrer que Bergson en donne une interprétation inexacte. J'ai reproduit plus d'une fois des indications que je vous avais données dans mes lettres, mais je les ai développées et j'en ai ajouté d'autres, de sorte que mon article a fini par devenir très volumineux — il ne comprendra pas moins de 35 ou 36 pages d'impression dans la *Revue de métaphysique et de morale.* Je ne vous dirai pas que j'en suis satisfait — j'en vois très bien toutes les lacunes et toutes les imperfections — mais il

me semble cependant que c'est assez clair, et que vous pourrez le lire sans aucune difficulté. Le style vous en paraîtra sans doute un peu terne; je l'ai voulu ainsi, et j'ai supprimé certaines images et certaines formes oratoires qui m'étaient d'abord venues sous la plume et qui auraient interrompu la continuité de la démonstration philosophique. Je ne sais si l'article paraîtra dans la Revue de janvier ou dans celle de mars; en tout cas je vous signalerai son apparition ou même je vous enverrai un numéro en vous priant de me dire très franchement si vous n'y trouvez pas des points obscurs ou douteux. Je ne saurais avoir, mon cher Mongin, de meilleur juge que vous.

Il est à peine besoin de vous dire que ce travail sur Bergson — comme les conférences qui ont suivi — m'a beaucoup fatigué, et qu'en ce moment j'éprouve un grand besoin de repos. Le plus léger effort que je demande à mon cerveau retentit toujours douloureusement sur mon système nerveux et sur mon estomac; la pseudo-angine de poitrine me reprend avec violence, et l'estomac ne fonctionne plus ou fonctionne avec une lenteur désespérante. Je suis bien ennuyé de me heurter toujours ainsi à cet obstacle de la santé, car me semble que, si j'avais été bien portant,

j'aurais éprouvé le plus grand plaisir à dire mon mot, dans des conférences, des revues ou même peut-être des livres, sur toutes les questions de ce temps qui m'intéressent. Au fond il y a en moi un homme d'action, et peut-être un combatif qui ne s'est pas révélé pour n'avoir pas rencontré dans un organisme trop fragile et trop vite épuisé les conditions de son déploiement.

Je termine ma lettre, mon cher ami, sans vous avoir parlé d'autre chose que de philosophie ou de politique. Ne croyez pas cependant que mon amitié pour vous soit purement intellectuelle; je vous aime moins encore pour la communauté d'idées que je crois exister entre nous que pour la communauté de nos sentiments. Vous avez seulement une nature plus riche que la mienne, et par suite plus de souffrances et plus de besoins. Je souhaite de tout mon cœur que le premier de ces besoins, celui de vivre à Paris, soit satisfait le plus vite possible. Ces jours prochains, je verrai peut-être Rabier — car je passe à Paris le premier de l'an — et je ne pourrai m'empêcher de lui en parler. C'est par égoïsme : mes échappées annuelles vers Paris doubleraient pour moi de prix si je vous y trouvais.

Votre ami tout dévoué,

B. Jacob.

Brest, le 2 Mars 1898.

Mon bien cher ami,

Pardonnez-moi si je ne réponds que d'une façon un peu sommaire et rapide à votre lettre, qui méritait mieux. Depuis trois jours notre petite ne se porte pas bien... De là des inquiétudes que vous comprendrez très bien et qui ne laissent ni à sa mère ni à moi aucune liberté d'esprit.

L'affaire Dreyfus, qui vous cause une si grande angoisse, produit sur moi exactement la même impression. J'ai suivi de très près les débats du procès Zola; je les ai lus dans le compte rendu sténographique du *Temps*, auquel je me suis abonné et je puis dire que je n'ai pas sauté une seule ligne des dépositions et des plaidoiries. Il me semblait que c'était pour nous une obligation stricte de nous faire sur cette affaire obscure une opinion aussi éclairée que possible. Eh bien ! ma conclusion spontanée a été la vôtre. J'ai vu disparaître successivement toutes les charges accumulées contre Dreyfus. Ne parlons pas du bordereau : il ne compte plus, lorsqu'on a suivi la déposition de Bertillon et qu'on l'a comparée à celle des

Molinier, des Meyer, des Havet, des Monod. J'ai trouvé chez ceux-ci des interprétations très serrées et très subtiles peut-être, mais très probantes pour toute intelligence qui n'est pas épaisse et brute. C'est le triomphe de l'esprit de finesse ; et l'esprit de finesse a ici ses droits. — Lorsque mille particularités philologiques et psychologiques s'accordent contre une hypothèse, elles produisent un effet de masse écrasant ; et après tout, ce n'est pas d'une autre façon que Renan lui-même a procédé, ainsi qu'il l'explique dans ses *Souvenirs de jeunesse*, quand une sorte de nécessité intérieure, faite d'impressions sans nombre et plus forte que toutes les preuves matérielles, l'a arraché à l'hypothèse de la vérité surnaturelle de la religion chrétienne. Dans une affaire comme celle de Dreyfus, les jurés ou les juges devraient être tous des Renan ; et Dieu sait si les juges du tribunal militaire répondaient à cet idéal. Depuis quelques années je connais à Brest beaucoup de militaires ; j'ai vu de près des colonels, et d'autres officiers inférieurs en grade ; j'ai été effrayé de leur simplicité d'esprit, de leur inaptitude complète à la psychologie, de la force avec laquelle certaines impressions non raisonnées s'établissent à demeure dans leur pensée. L'Amiral Réveillère,

avec qui je cause à chaque instant et parfois pendant de longues heures, est certainement un des esprits les plus ouverts et les plus libres que je connaisse dans ce monde-là ; et cependant il y a certaines idées pour nous très élémentaires que je n'ai jamais pu, je ne dis pas lui faire accepter, mais même lui faire comprendre. Il a lu les économistes, il s'est nourri de Bastiat, de Frédéric Passy, de Molinari surtout, dont la philosophie économique est pour lui l'Evangile moderne ; et j'ai beau faire, jamais je n'ai pu le convaincre que le monde moderne est plus large que ne le veulent les économistes, qu'il y a au moins une part de vérité dans les revendications des socialistes. Les socialistes sont tous pour lui des charlatans qui s'efforcent à tromper le peuple, à « le mettre dedans » pour obtenir des satisfactions personnelles. Il aurait à juger l'un d'eux qu'il serait, j'en suis sûr, d'une sévérité impitoyable. Et c'est absolument de la même façon que les membres antisémites de l'état-major de la guerre ont jugé l'affaire Dreyfus : ils étaient convaincus d'avance que ce « sale juif » était seul capable de commettre un pareil crime. Aucun d'eux n'a été arrêté par les niaiseries visibles ou par les incohérences non moins manifestes que présentaient les dépositions

des experts du bordereau : la « prénotion », comme disait Bacon, supprimait chez eux jusqu'à la possibilité d'exercice de l'esprit critique. — Il est vrai qu'on prétend qu'ils s'appuyaient sur un autre document que le bordereau, la fameuse pièce secrète « cette canaille de D. » Mais en même temps, il est trop clair que cette pièce, n'ayant pas été soumise à une discussion contradictoire, n'aurait dû avoir aucune valeur pour eux, comme elle n'en a aucune pour nous. Si cette pièce avait l'importance et la signification qu'on lui a attribuées après coup, pourquoi ne figurait-elle pas dans l'acte d'accusation d'Ormescheville ? Et, si l'on objecte que les secrets de la défense nationale interdisaient de la faire connaître, il est trop aisé de répondre : puisque cette pièce a paru dans l'*Eclair* vers la fin de l'année 96 et qu'elle ne pouvait avoir été communiquée à ce journal que par les officiers de l'état-major, c'est visiblement que ceux-ci ne lui reconnaissaient aucun caractère compromettant. Au surplus, l'état-major lui-même a dû finalement se rendre compte de l'insuffisance des charges primitivement invoquées contre Dreyfus, puisque le général de Pellieux a cru devoir affirmer que, depuis l'arrêt prononcé contre le prétendu traître, on avait obtenu la preuve

absolue de sa culpabilité. Vous vous rappelez la réflexion très simple que cette affirmation a suggérée à Clemenceau. Méline ayant promis, en présence d'une question posée à la Chambre, qu'on y répondrait ailleurs — c'est-à-dire en cour d'assises — Clemenceau constate qu'on n'a rien répondu ; car on ne peut prendre pour une réponse l'allégation que, deux ans après l'accusation, on a enfin trouvé une preuve contre l'accusé : comme on sent bien que l'état-major est dépourvu de preuves, puisqu'il a recours à cette prétendue preuve, si misérable, si artificielle, et que, par la pire des déloyautés, il jette dans la balance de la justice sans consentir à la soumettre à la vérification et à la discussion ! Mais que d'autres choses également louches je pourrais citer, si ma mémoire était meilleure ! Que dire du huis-clos prononcé dans l'affaire Esterhazy alors que le général de Pellieux le reconnaît utile ? Et comment juger ce refus de procéder aux enquêtes antérieurement demandées par le colonel Picquart pour découvrir la personne qui avait pu communiquer à l'*Eclair* le document secret, et les personnes qui lui avaient envoyé des lettres ou télégrammes signés Speranza ou Blanche ?... Evidemment il y a là trop de ma-

nœuvres équivoques et trop de ténèbres entassées comme à plaisir pour que les gens qui, comme vous et moi, ne sont ni sémites ni antisémites, ne soient pas autorisés à se demander s'ils ne sont pas en présence d'un crime juridique.

C'est à dégoûter d'être Français si la France se résigne à cela. Et qui sait si elle ne s'y résignera pas ? Les hommes politiques sont d'une lâcheté qui fait peur. L'autre jour toute la Chambre, à l'exception d'une quarantaine de voix, a voté un ordre du jour de confiance à Méline sur l'affaire Dreyfus. Que fait donc ce parti radical dont tout le rôle, semble-t-il, serait de défendre contre les envahissements du parti au pouvoir les traditions du libéralisme français ? Que fait B... qui de loin en loin s'efforce de relever sa politique par des considérations philosophiques un peu ternes peut-être, mais suffisamment correctes? L'an dernier, j'avais eu le plaisir de me trouver à table à côté de lui, dans un déjeuner tout intime ; nous avions causé longuement de philosophie sociale, et, bien qu'il me semblât que cette philosophie ne fût pas chez lui très solide, il avait conquis ma sympathie par sa verve aimable. Et l'autre jour, à la Chambre, quand il s'est agi de cette affaire Dreyfus et Zola sur laquelle sûrement il a une

idée nette, très peu différente de la nôtre, il n'a pas soufflé mot ! il s'est même abstenu de voter ! Vous ne sauriez croire le sentiment de mépris que cette prudente attitude m'a inspiré. Lui aussi, quelque généreux et quelque philosophe qu'il soit en paroles — dans les circonstances inoffensives — il n'est donc qu'un politicien soucieux uniquement de ne pas se brouiller avec le suffrage universel, et capable de lui laisser commettre les plus grands crimes, s'il y avait quelque péril électoral à les arrêter. A dire vrai, il n'y a guère eu à la Chambre que Jaurès et les socialistes (pas tous !) qui aient protesté bravement ; et je me demande si c'est au parti socialiste qu'il faudra confier maintenant la garde de nos libertés élémentaires, le soin de faire respecter la Déclaration des Droits de l'homme.

Plus je réfléchis à la situation présente, plus je suis comme vous, à la fois attristé, humilié et épouvanté. Je ne sais si, en dehors de l'Université, il existe encore dans ce pays ce qu'on peut appeler, au sens plein du mot, des consciences. Chez nous, cette affaire Dreyfus a été prise très au sérieux ; il n'est pas un de nos collègues qui n'ait suivi les débats avec l'émotion la plus vive, et je sais tel d'entre eux qui lisait tous les jours

le *Temps*, en prenant des notes, et travaillait l'affaire Dreyfus exactement comme il eût « potassé » un devoir d'agrégation ou une thèse de doctorat. Mais, d'autre part, combien peu nous comptons dans notre pays, et avec quel mépris on traite ces « intellectuels » qui osent douter de la justice et de l'infaillibilité des militaires ! Dernièrement, d'après ce que m'a dit Tissot, on disait à la table du Borda que, si nous avions un gouvernement respectueux de lui-même et du pays, il y a longtemps qu'il aurait collé au mur les Grimaux et consorts; et leur aurait flanqué à chacun, les douze balles qu'ils méritent... Les Seailles, les Havet, les Duclaux, les Meyer, ont sympathisé avec le Juif ; ce sont donc des traîtres, des vendus. Le fils d'un colonel que je connais disait dernièrement, dans un café de Brest, qu'ils avaient sûrement reçu des sommes énormes du Syndicat. Voilà l'estime où l'on nous tient ! voilà l'autorité des meilleurs d'entre nous ! En réalité, nous n'avons aucune racine profonde dans notre peuple de France ; nous sommes juxtaposés ou superposés à ce pays, mais sa vie ne se mêle pas à la nôtre, et nous pourrions disparaître sans qu'il éprouvât la moindre tristesse, le moindre sentiment d'une lacune irrémédiable dans notre vie

nationale. Qu'un dictateur clérical et chauvin s'empare du pouvoir une de ces années prochaines; il pourra nous poursuivre, nous traquer, nous frapper comme il voudra ; il ne soulèvera pas la moindre protestation dans la conscience commune...

Je m'arrête-là aujourd'hui, mon cher Mongin, pour mettre tout de suite ma lettre à la poste. Une autre fois, je serai plus libre d'esprit, et je causerai avec vous plus longuement. La petite va mieux depuis près de deux heures que je vous écris — au moins une heure et demie — j'espère qu'elle va se rétablir rapidement. Ecrivez-moi un mot quand vous aurez lu mon article — vous le trouverez trop austère et trop dogmatique — et surtout tâchez de maintenir intactes en vous cette vaillance et cette générosité qui vous sont si naturelles.

Votre ami affectueusement dévoué.

B. JACOB.

Brest, le 21 *avril* 1898.

Mon cher Mongin,

Je vous remercie très vivement de votre lettre, qui n'est que trop élogieuse pour mon pauvre article. Vos compliments, je le sais, sont toujours sincères, et je ne doute pas que vous ne parliez sérieusement lorsque vous me dites que vous découvrez de tout dans ces trente pages, même de la poésie et de l'esprit. J'avoue que j'ai beau faire, je n'y découvre absolument rien de semblable : j'y vois seulement une suite d'abstractions convenablement ordonnées et exprimées en un français à peu près correct. Vous m'avez fait cependant un compliment qui m'a beaucoup touché : c'est ce que vous dites de la franchise, de la simplicité, de l'absence de toute recherche d'originalité qui caractérisent mon étude. J'accepte ce compliment-là parce que je crois l'avoir mérité. Il est très vrai que j'ai voulu simplement tirer au clair, pour l'opposer au bergsonisme, la conception du

monde qu'avaient déposée en moi mes études classiques et mes réflexions : je n'ai fait aucun effort pour introduire dans cette conception quelque chose de nouveau, de séduisant, d'esthétique. Si par hasard il y a dans cet article certaines idées qui ont pu paraître originales, je ne les ai point souhaitées telles ; elles se sont volontairement imposées à moi, en ne me laissant que le regret de ne pas les avoir justifiées suffisamment.

Au fond, quand j'examine mes tendances intellectuelles et morales, je m'aperçois que je suis tout à fait un traditionnaliste. Je m'imagine très volontiers que l'esprit humain a découvert — au moins dans le domaine de la philosophie — les idées spéculatives essentielles qui peuvent le diriger, et que toute la tâche de l'avenir sera de les préciser et de les fortifier en les ajustant aux progrès de la recherche scientifique et expérimentale. Je n'ai aucune foi dans le sens propre, et je repousse énergiquement la prétention si fréquente chez les jeunes philosophes de renverser par un coup de génie les anciens points de vue sur l'univers et de leur substituer un point de vue entièrement nouveau.

Si nous voulions être sincères, nous reconnaîtrions que les plus inventifs d'entre nous n'inventent presque rien. Lorsque nous pensons innover, nous nous bornons presque toujours à reprendre contre une tradition récente une tradition ancienne négligée ou discréditée. Rappelez-vous ce que cet admirable Taine disait de sa méthode : « Un outil traînait à terre depuis Montesquieu ; je l'ai ramassé. » Le grand péché de ce temps que vous signalez très bien dans votre lettre, le péché anti-philosophique plus encore qu'anti-chrétien, c'est le péché d'orgueil, la manie de se singulariser, le besoin insensé de jeter par terre tout le passé pour élever sur les ruines de ce passé le moi solitaire et vainqueur par ses propres forces. Est-ce là un défaut dont souffrent particulièrement les Normaliens ? Je n'oserais trop l'affirmer ; car il me semble que je découvre ce défaut partout. Même dans le monde des lettres, les hommes les plus hostiles à l'esprit normalien — Maurice Barrès, par exemple — ont une façon de protester contre l'individualisme et l'insociabilité d'aujourd'hui qui dénote au fond des insociables. Nul ne veut plus être soldat, servir à sa place et à son rang ; tous veulent être chefs. Et c'est précisément parce que nous manquons de modestie, de cette modestie si nécessaire à la santé sociale, que nous pataugeons misérablement parmi des œuvres de

plus en plus ténébreuses et énigmatiques sans faire un pas en avant. Vous me dites dans votre lettre que nous ne pouvons que nous perdre dans le vide, lorsque nous essayons de nous soustraire à la « norme » de l'espèce. Rien ne me semble plus juste, en philosophie tout au moins : je conçois très bien qu'on puisse approfondir le rationalisme tel que l'ont constitué les grands philosophes depuis Platon et Aristote jusqu'à Hégel, mais j'admets difficilement qu'on puisse y ajouter quelque chose d'essentiel. Etant donnée sa structure spécifique, l'esprit humain ne saurait avoir qu'un nombre limité d idées et de méthodes ; et c'est même pour moi un motif de tristesse, lorsque je revois l'histoire de la philosophie, de constater que le plus grand effort de l'homme tient en quelques formules, trois ou quatre à peine, qui se retrouvent sous des étiquettes diverses toujours les mêmes. C'est, à un autre point de vue, un motif de joie ; car je crois être bien sûr que je saisis dans ces formules quelque chose d'éternel — d'éternel pour l'homme.

Vous voyez par là que je n'entends pas et ne goûte pas la science exactement comme vous. Vous, vous la concevez surtout à travers les hommes qui la font, et ce sont les ouvriers qui

vous intéressent plus que l'œuvre. Les ouvriers m'intéressent aussi, mais moins que l'édifice auquel ils travaillent ; et ce qui me plaît par dessus tout dans l'histoire de la pensée philosophique, c'est la façon dont les idées me paraissent se susciter, s'opposer, se compléter les unes les autres. C'est ce qui fait que j'ai lu autrefois, avec la plus vive passion, les parties traduites de l'histoire de la philosophie grecque de Zeller, et toute l'œuvre littéraire et esthétique de Taine, notamment l'histoire de la littérature anglaise. Il se peut que l'histoire ainsi entendue renferme d'énormes erreurs de détail ; il se peut qu'elle méconnaisse très souvent la complexité des faits due à l'entrecroisement de causes trop nombreuses pour être saisies toutes à la fois ; mais je reste persuadé que la vie intellectuelle et morale de l'humanité est une dialectique en marche, et que, pour une vue assez pénétrante, tout le sensible, comme le disait Platon, se réduirait à l'intelligible. Ce n'est là qu'un acte de foi, et je comprends très bien que vous persistiez à lui opposer le point de vue moins téméraire des empiristes. L'empirisme est l'un des deux modes éternels de la pensée humaine, et je crois qu'il aura toujours une fonction à remplir, celle d'obliger le rationalisme à s'élargir, à s'épu-

rer, à se compléter et à se rectifier lui-même. Ne dites donc point qu'en restant fidèle à l'empirisme, vous restez « sous le point de vue des philosophes ». En réalité il y a peu de philosophes qui aient rendu autant de services que les empiristes qui s'appellent Progatoras, David Hume et Stuart Mill. Même de nos jours, des esprits de première valeur, tels que Boutroux, sont au fond des empiristes : aux systématisations trop ambitieuses des rationalistes ils opposent partout le fait, l'accidentel, le contingent, la liberté apparente ou réelle. Lisez là-dessus l'Introduction que Boutroux a mise à l'histoire de la philosophie grecque de Zeller ; vous serez sûrement frappé de la force de cette doctrine qui présente la marche de la philosophie, non comme un mouvement méthodique, mais comme une suite de manifestations irrégulières de la liberté.

Je vous parle de philosophie, mon cher Mongin, et cependant je ne suis guère en goût de philosopher. Ma santé est en effet en ce moment plus mauvaise qu'à l'ordinaire, ayant subi le contrecoup de la véritable crise morale que je traverse depuis deux mois. Peut-être m'est-il arrivé de vous dire que je fais ici partie d'une société de patronage des écoles laïques dont nous sommes,

Labouesse et moi, les deux seuls conférenciers. Or nos conférences ont été pour nous deux, surtout pour moi, l'objet de tracasseries sans nombre. J'ai été à la lettre traqué par les mouchards de la sous-préfecture ; on m'a dénoncé tantôt comme socialiste, tantôt comme anti-ministériel, toujours comme un homme dangereux et malfaisant. J'ai eu beau traiter les questions les plus banales, et les traiter en dehors de tout esprit de parti : rien n'y faisait. J'ai parlé à la Bourse des habitations ouvrières ; à Saint-Pierre Quilbignon, de la liberté des pères de famille ; à Saint-Marc, de la Déclaration des Droits de l'Homme : tout a été prétexte à récriminations et à dénonciations. La *Dépêche*, qui est tombée en des mains réactionnaires depuis qu'elle a congédié Dessoye, a fait tout un article sur ma mauvaise foi, sans me nommer sans doute, mais en me désignant si clairement, que personne ne pouvait s'y tromper et ne s'y est trompé. Les choses en sont venues à ce point que, lorsque j'ai voulu faire à Brest ma dernière conférence — sur la liberté de conscience — j'ai été officiellement averti que je devais y renoncer ; et je me suis vu dans l'obligation de dire au Proviseur — un homme d'ailleurs très aimable, et dont je ne puis que louer la correction en toute cette affaire — que, même

devant un ordre du ministre, je ne me tairais pas. Je n'admettrai jamais en effet, tant que je serai professeur, qu'on me ferme la bouche pour servir des calculs de politiciens contrariés par une popularité imprévue. J'ai assez de fierté pour accepter les conséquences, quelles qu'elles soient, de ma révolte contre l'arbitraire administratif; mais vous pensez bien que ma femme, à qui je dois pourtant cette satifaction très vive, qu'elle a toujours et sans réserve approuvé mon attitude, a été très troublée intérieurement par la situation de plus en plus dangereuse où je m'engageais résolument. Je puis vous dire que depuis quelques semaines j'ai l'espoir d'être père une seconde fois; et, comme dans un ménage sans fortune, la perspective d'obligations nouvelles provoque beaucoup de réflexions, l'idée d'une rupture violente avec les autorités politiques et l'administration universitaire n'était pas sans causer tout près de moi une vive inquiétude. Il s'est trouvé que l'inquiétude était vaine; j'ai passé outre à l'avertissement officiel que j'avais reçu, j'ai fait ma conférence, et j'attends encore le blâme du recteur ou du ministre qui m'était promis. J'ai cependant beaucoup souffert moralement et physiquement de la lutte que j'ai soutenue... J'étais fait, débile comme

je le suis, pour la « *vita umbratilis* », et j'expie durement mes timides essais de vie active et militante.

Votre tout affectueusement dévoué,

B. Jacob.

P. S. — Je n'ai pas en ce moment les notes de ma conférence sur la liberté de conscience ; je les aurai demain ou après-demain, et je vous les enverrai. Cette conférence, simple prétexte pour rendre justice à Renan, n'a aucune valeur ; mais vous verrez comme elle pouvait inquiéter les hommes politiques.

Paris, le 4 janvier 1907.

Mon cher Mongin,

Je suis très heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez de votre santé. A vrai dire, j'étais convaincu d'avance que l'air du midi, le soleil, la mer et les montagnes, surtout le repos d'esprit et l'absence de tout souci professionnel vous feraient le plus grand bien. Mais je suis aise que votre lettre confirme d'une façon positive mes prévisions. Je ne puis que vous souhaiter pour l'année nouvelle la continuation et l'accélération de ce retour décisif vers la santé : avec la guérison de vos misères localisées et précises, je désire vous voir retrouver cet équilibre du système nerveux dont l'absence est une de nos souffrances communes à tous deux...

Le travail de rédaction de mon cours de morale pratique n'avance pas vite : je n'ai pu, dans le premier trimestre, rédiger que sept leçons, et je me rends compte qu'elles auraient grand besoin d'être encore revues et retouchées. L'essai que je

tente me paraît plus difficile à mesure que j'avance. Je voudrais ne dire que des vérités très simples, accessibles à tout le monde, et cependant il me déplaît de mutiler, en les simplifiant, des questions très complexes. Puis, il faut avouer que, sur bien des points, je n'aboutis théoriquement à aucune solution qui me satisfasse. Je vais avoir à traiter prochainement le problème de la justice, et j'ai essayé hier de définir la notion même de justice : il m'a été impossible de trouver une définition qui convienne à tous les cas. La définition la plus large, — celle de Spencer, qui présente la justice comme la loi d'égale liberté — m'a paru, d'une part, trop formelle, et, de l'autre, impuissante à rendre compte de certaines formes de justice. Je n'ai, d'ailleurs, trouvé aucune formule meilleure à substituer à celle-là et peut-être, après des recherches vaines, finirai-je par l'accepter en la précisant un peu. Pour le moment j'abandonne la question et je me mets à corriger des copies. Je n'ai, du reste, aucune illusion sur la valeur du travail que je prépare : il ne produira aucune révolution ni même aucune émotion dans le monde intellectuel, ni dans le monde pédagogique. Je voudrais cependant que ma besogne ne fût pas complètement inutile et qu'il parût qu'il

valait la peine de l'entreprendre. Mais, dans l'état d'isolement profond où je vis depuis des années, je n'ai plus aucun criterium de la valeur sociale des choses de cette espèce ou, plus précisément, je ne vois pas avec clarté ce qui est aisément communicable à mes contemporains. J'ai plus d'une fois songé à faire lire à un de mes collègues les leçons que je rédige ; mais je ne sais auquel m'adresser, et je n'en vois aucun dont je sois sûr qu'il me donnerait son avis avec toute la franchise nécessaire. Peut-être lorsque vous serez rentré à Paris, tout à fait bien portant, je vous demanderai de vouloir bien consacrer un jour à la lecture de ce que j'ai écrit. Vous êtes, je crois, le seul de qui je puisse attendre une opinion pleinement sincère.

Je ne connais presque pas Sénèque, dont vous me parlez. Il ne m'a jamais attiré. Il m'a semblé qu'il avait quelques-unes des tares mentales qui sont très fréquentes chez nous autres, professeurs de philosophie: Sénèque aime à parler des choses morales d'une façon distinguée et subtile, il veut être un écrivain « talentueux ». En morale, je n'aime que la simplicité forte d'un Epictète ou d'un Marc-Aurèle, ou l'effort scientifique d'un Spencer. Morale et souci littéraire sont, ce me semble, deux choses qni s'excluent.

A propos de la Séparation, nous sommes pleinement d'accord. Il se peut que l'intransigeance de Merry del Val crée des ennuis passagers à la République; mais cette intransigeance tue l'Eglise en France. Comme vous le dites, nos paysans ne rapprendront pas le catholicisme après l'avoir désappris. Même en admettant — ce qui est probable — que nos gouvernants viennent à faire les pires sottises, le dégoût de leur stupidité et de leur immoralité ne ramènera pas les formes religieuses du passé. Il peut arriver qu'un jour le pouvoir tombe aux mains de déclamateurs aussi imbéciles que le docteur M... : les ravages que feraient immanquablement ces gens-là ne suffiraient pas à ressusciter le catholicisme. Ce qui, par contre, est tout-à-fait possible, c'est que du spiritisme et de l'occultisme il sorte, un jour ou l'autre, une forme nouvelle de religion capable de se populariser dans la masse. La science ne serait pas un obstacle : d'abord, elle est connue de trop peu de gens ; puis, la mobilité perpétuelle où elle vit lui ôte toute force de résistance contre les superstitions populaires, surtout contre celles qui pourraient avec quelque semblant de raison invoquer son nom. Un Flammarion qui aurait une âme ardente de mystique et un tempérament

d'orateur populaire pourrait créer en France une religion nouvelle.

J'ai vu avant-hier Brochard : c'est la seule visite que j'aie faite à l'occasion du premier de l'an. Je ne sais par quel miracle il vit encore ; il a les jambes paralysées, son corps n'est qu'un squelette, et sa tête a une pâleur de cadavre. Il souffre constamment et ne dort un peu — très mal — que grâce à des narcotiques. Pourtant il a une vie cérébrale très active, et il m'a fait d'une façon très éloquente le meâ culpâ de sa génération. Nous autres m'a-t-il dit — et il parlait de X... et autres philosophes de la Sorbonne aussi bien que de lui-même — nous avons manqué à notre devoir envers ce pays ; nous avons eu le culte du talent, de la distinction personnelle, et, parce que le souci de ce qui est socialement utile nous a manqué, nous n'avons rien fait de solide. Nous n'avons donné aucune direction morale vigoureuse à la jeune génération, et notre châtiment, c'est l'effroyable anarchie d'idées où elle patauge aujourd'hui. Il prévoit, comme vous, que l'Église catholique va mourir, et ajoute que l'école laïque sera impuissante à remplir l'office moral nécessaire qu'elle accomplissait. Je souhaite qu'il ait tort, sans trop l'espérer.

Excusez-moi, mon cher Mongin, de vous écrire si rapidement, et de m'arrêter si vite : j'ai du travail urgent à faire, et vous savez avec quelle lenteur je travaille. Je n'ajoute qu'un mot pour vous demander de me dire en quelques lignes, dans un mois, l'état de votre santé.

Je vous adresse le bon souvenir de ma femme et de ma fille et l'expression de ma vieille et fidèle affection.

B. Jacob.



III

Dernières Lettres

A L'AMIRAL RÉVEILLÈRE.

Paris, le 15 *janvier* 1908.

Cher Amiral,

Je suis débordé en ce moment par les lettres à écrire comme par les copies à corriger et les conférences à préparer. Vous m'excuserez donc si j'ai attendu deux jours pour vous répondre. Hier j'ai écrit à X... qui m'avait fait parvenir un article sur *Devoirs*. Puisque vous m'avez parlé de cet article, je vous en dirai deux mots, si vous le voulez.

Il est incontestablement très bien fait, très bien écrit, et j'ajoute qu'il est très flatteur pour moi puisqu'il va jusqu'à rapprocher ma doctrine morale de celle de Guyau qui eut tant de popularité il y a vingt ou vingt-cinq ans.

Mais il est difficile de se tromper plus complètement que ne l'a fait X... sur la signification de ma pensée.

Sa discussion a porté sur deux points : 1° sur

mon ascétisme ; 2° sur ma conception de la justice. Or il a entendu tout de travers l'un et l'autre.

Il a fait de mon ascétisme une sorte de spiritualisme contemplatif et, comme il le dit en propres termes, une « philosophie de *renoncement* ». Ce mot *renoncement* revient à deux reprises sous sa plume, associé la dernière fois aux mots « pâle et froide sagesse ». Or, à toutes les pages de mon livre, j'ai repoussé cette philosophie.

J'ai parlé de l'ascétisme, avec Spencer, Guyau et d'autres, comme d'une discipline que s'impose nécessairement tout homme — savant, artiste, industriel — qui veut faire une œuvre grande et forte. Il me paraît certain, comme à tous les moralistes laïques, que l'homme qui a le plus de chances de mener une vie socialement utile et noblement heureuse est celui qui sait à la fois, selon les termes dont je me suis servi à la page 23 de mon livre (1) « *discipliner les portions basses de sa nature et exalter, en les réglant, ses facultés supérieures* ».

Cette obligation de se contraindre intérieurement s'impose même aux plus grands : « *plus sont riches et fortes les qualités d'un individu, plus*

(1) *Devoirs.*

il lui est ordinairement difficile et utile de les régler » (page 112). Dans tous ces passages, il est toujours question d'un ascétisme laïque, raisonné, actif, jamais d'un ascétisme cénobitique et contemplatif.

J'ai écrit toute la dernière partie de ma leçon sur la *Sincérité* contre cet ascétisme de « *renoncement* » que X... m'attribue. J'ai opposé aux partisans de la spiritualité mystique, la spiritualité laïque qui ne détache pas la vie intérieure de l'action sociale (page 97) et qui se propose avant tout de bien « servir la société et les grandes fins qu'elle poursuit ».

J'ai dit (page 97) que « de nos jours, les adeptes de la morale kantienne que nous goûtons le plus ne sont pas *les moralistes de cabinet* qui ont longuement médité sur la critique de la raison pratique, mais les hommes *d'intelligence et de courage* qui, ne connaissant peut-être de Kant que quelques formules citées par les manuels, s'efforcent de substituer au salariat le régime coopératif pour que se réalise dans l'ordre économique l'éternelle maxime : chaque homme doit être pour ses semblables non un moyen, mais une fin. Où donc X... a-t-il vu le « renoncement » dans cette morale toute tournée vers l'action ?

J'ai écrit sur la *Résignation* un chapitre où, avec tous les gens de bon sens, je recommande à l'individu d'accepter le mieux possible les maux absolument inévitables de la vie. Mais cette résignation n'a pour moi rien de commun avec la passivité et, à la page 159, en citant tout un tableau amusant de Macaulay, j'ai opposé à « la sagesse souvent inactive » des stoïciens antiques « la sagesse entreprenante et conquérante de nos savants ». J'ai distingué du stoïcisme ancien, qui se résigne trop aisément, le stoïcisme moderne qui ne se résigne que quand il ne peut pas faire autrement. « Nous ne devons (page 162) nous résigner qu'au mal incontestablement nécessaire, et puisque nous ne pouvons pas toujours distinguer sûrement ce qui est nécessaire en réalité de ce qui ne l'est qu'en apparence, *il nous faut entretenir en nous à un très haut degré les vertus d'énergie militante et de courage réformateur.* » Où est dans tout cela la philosophie du « renoncement »?

Cette philosophie que X... me prête et contre laquelle tout ce que j'ai écrit proteste est une pure invention de son esprit. Il sait que j'ai lu Epictète, Marc-Aurèle ; mais j'ai lu aussi Stuart Mill, Spencer, Darwin, Guyau, quantité d'autres modernes. Les trois livres qui sans doute ont le

plus influé sur ma pensée morale sont ces trois livres de Spencer : l'*Education*, les *Bases de la morale évolutionniste* et surtout l'*Introduction à la science sociale.* Ce dernier livre, je le relis sans cesse avec un plaisir nouveau, et je vous assure qu'il ne me suggère pas des pensées de renoncement. Je crois avoir été un bon disciple de Spencer lorsque, dans une étude de Marc-Aurèle, intitulée « Un empereur philosophe », que je vous ai adressée il y a huit ou neuf ans, je terminais par cette critique de la résignation trop facile de l'empereur stoïcien : « Si la vertu consiste dans l'ajustement réfléchi et voulu de nos actes aux conditions de la vie sociale la plus haute, qui sont en même temps les conditions de la vie la plus haute pour l'individu, il importe d'ajouter que, pour accomplir cette tâche, nous devons nous éclairer des révélations incessamment accrues de la science et, *au lieu de nous soumettre sans lutte au jeu aveugle des forces naturelles, nous emparer de ces forces elles-mêmes, les discipliner, les organiser, et les faire servir à l'œuvre de libération physique et morale que, malgré les obstacles dressés et les reculs d'un jour, l'humanité poursuivra sans repos jusqu'à ce qu'elle l'achève.* » Ce n'est pas ainsi que parle, je

suppose, un moraliste du « renoncement » ; et dans mon livre *Devoirs*, je ne parle jamais un autre langage.

De même que X... s'est complètement trompé sur mon ascétisme, il s'est trompé complètement sur ma conception de la justice. Il est évident, écrit-il, que, dans ma pensée, « ce qui est juste est d'ordre *purement intellectuel et rationnel.* » Or, ce qui est évident est exactement le contraire. J'ai pris la peine de démontrer longuement dans ma leçon sur la justice — et, d'après mes collègues de philosophie, c'est une des originalités de mon livre — que la justice n'est pas un pur produit de la raison, mais qu'elle a trois facteurs : 1° un facteur égoïste ; 2° un facteur altruiste ; 3° un facteur rationnel. J'ai même insisté assez longuement sur le facteur altruiste ou sentimental que X... me reproche de méconnaître. J'ai écrit, en effet (pages 190-191) que « le progrès de l'altruisme est un des facteurs essentiels qui déterminent le progrès de la notion du juste. Chaque fois que, dans une société quelconque, les hommes qui font partie de la classe dirigeante se tournent avec sympathie vers la classe dirigée, ils lui découvrent une dignité et des droits que d'abord ils lui refusaient... » etc. Comment donc X... peut-il parler

de ma notion « étriquée » de la justice, comme si je n'avais rien dit de l'élément affectif que la justice contient, mais qu'elle subordonne à la raison ? Il est très amusant de le voir me faire la leçon au nom d'idées qui sont exposées tout au long dans mon livre et qu'il n'a pas voulu y voir, quoiqu'elles soient exprimées assez clairement, il me semble, pour être intelligibles à n'importe quel élève de philosophie.

X... ne s'est pas contenté d'un seul contresens sur ma notion de la justice ; il en a commis au moins deux, le second aussi grave que le premier. C'est ainsi qu'il me reproche d'avoir présenté « le juste et l'injuste comme des *valeurs immuables*, telles que les vérités mathématiques » alors que la justice est une notion relative et variable. Mais personne n'a plus insisté que moi sur la relativité et la variabilité de la justice. Vous pouvez, si la question vous intéresse, relire dans mon livre la page 194 et les pages suivantes : « Expliquer comment naît l'idée de justice, *c'est comprendre qu'elle évolue et pourquoi elle évolue.* Puisque les facteurs qui la suscitent ne sont pas immuables, mais se modifient, il est nécessaire qu'elle reflète en son contenu leurs modifications... L'évolution de l'idée de justice résulte infailli-

blement de la triple évolution de l'égoïsme, de l'altruisme et de la raison. » Comment, en présence de textes aussi précis, X... a-t-il pu imaginer que j'immobilisais l'idée de justice ?

Je dis plus loin (p. 196-197) : « Parmi les suppositions diverses qu'on peut faire sur le développement futur de nos idées morales, *une seule est interdite par la science : c'est l'hypothèse que le changement de leurs causes, qu'on sait inévitable, ne les changera pas.* » Ainsi la seule hypothèse que je déclare scientifiquement absurde est celle que précisément X... m'attribue. A la page 198, j'ajoute : « L'évolution même de la justice prouve sa rationalité : car ce qui fait passer les hommes d'une idée du droit à une autre, c'est un effort de la vie en progrès... », etc. De sorte que, non seulement je reconnais dans la justice une notion soumise au devenir, mais que je m'appuie sur ce devenir même pour donner de la justice une justification toute différente de celles qu'on donne d'ordinaire. Il n'y a pas dans mon livre une seule ligne qui puisse expliquer l'erreur vraiment énorme commise ici par X...

Si X... s'est trompé d'une façon si invraisemblable sur tous les points de mon livre où il a

fait porter sa discussion, c'est qu'il m'a jugé *a priori*. Il s'est fait une certaine idée de moi, non pas d'après mon livre, mais d'après ma vie extérieure, et c'est cette idée qui a réglé, à son insu, ses appréciations. Il s'est dit : « Jacob vit en homme retiré du monde, en philosophe de cabinet — (et cela peut paraître vrai, est même vrai en grande partie depuis que les médecins m'ont recommandé de réduire au minimum ma vie sociable) — et puisqu'il vit à peu près en moine, il doit avoir des goûts de moine, aimer la contemplation solitaire et la pâle sagesse des philosophies de renoncement. » Ce que X... ne sait pas, c'est que j'ai toujours agi autant qu'il m'a été possible, par les moyens que mon éducation mettait à mon service — par la parole surtout, que je crois plus influente que la plume ; — que j'ai contribué en 1892 à fonder notre petite Université populaire de S... qui, malheureusement, fut tuée par ce brouillon de B... ; qu'en 1894, j'ai fondé avec C... et P... *Le Breton Socialiste* ; que plus tard, en 1897, je me suis mis de toutes mes forces au service d'une propagande en faveur des cantines scolaires laïques, et, enfin, que mon recueil de conférences *Pour l'Ecole laïque* n'a été qu'une œuvre de combat. En 1898, j'aurais très

certainement accepté la candidature à la Chambre qu'on me proposait si, en ce moment-là, mes poumons n'avaient été surmenés. Je n'ai jamais refusé que sous une contrainte quelconque les occasions d'agir qui m'ont été offertes, et je puis dire qu'aujourd'hui encore je garde douloureusement la nostalgie de l'action.

Il me semble que si j'avais l'admirable vigueur physique de Jaurès, je pourrais rendre quelque service à mes contemporains en leur dénonçant, avec toute la passion dont je suis capable, quelques-unes des erreurs qui entraînent notre pays et dont je crains qu'il ne soit victime. Je fais ce que je peux dans mes écoles de Fontenay et de Sèvres ; mais, avec une santé meilleure, ces deux milieux n'auraient pas suffi à toute l'ambition, à tout le besoin d'agir que je porte en moi. Rien n'est plus contraire à mon tempérament vrai que l'idéal « cénobitique » où X... suppose que je me complais secrètement ; de sorte que X... est parti d'une idée tout à fait inexacte de ma nature pour se faire de mon livre une idée radicalement fausse.

Je ne m'étonne pas de ses erreurs. On ne lit plus les livres aujourd'hui ; on y jette un coup d'œil et, sur une ou deux phrases saisies en passant, quelquefois même sur le souvenir d'une

attitude apparente de l'écrivain, on le définit, on le juge et on le morigène. Ce n'est vraiment pas la peine d'écrire... Je ne regrette pas d'avoir publié mon travail ; comme le prouvent les très nombreuses lettres, trop élogieuses, que j'ai reçues de divers côtés, il rend service à quantité de professeurs de collèges, de lycées ou d'écoles normales embarrassés pour traiter les questions de morale privée et de morale sociale, les plus compliquées et les plus obscures qui soient. Mon livre a été écrit pour des éducateurs ; et, comme pour eux l'essentiel est d'avoir un livre clair, sans passion, sans éloquence, sans trompe-l'œil, je n'y ai mis aucun des prestiges qui attirent le grand public. Pour le grand public ce livre est franchement « rasant », et je ne puis être surpris que mes collègues d'histoire ne le lisent pas avec assez de soin pour reconnaître ce qu'il contient.

Du reste X... est aussi aimable que possible pour moi. S'il n'a pas lu attentivement mon livre, il parle avec conviction de ma valeur professionnelle et de ma « haute probité intellectuelle ». Il se trompe de très bonne foi ; et son article, tout en défigurant ma pensée, constitue un éloge par l'importance même qu'il y attache. Il me prend pour un ascète à l'ancienne manière qui con-

temple dans sa solitude, loin des contingences terrestres, les immuables vérités. C'est faux, mais ce n'est pas déshonorant. Je me reconnais, en effet, comme tout à fait inférieur au moine de l'*Imitation* et à Pascal. Lorsqu'on me range dans leur famille, on me méconnaît, mais on ne me fait pas tort, au contraire.

Il est aujourd'hui très *distingué* de mépriser la vie active au nom de la religion ou de l'art. Seulement c'est un mépris que je n'ai pas et c'est une distinction qui m'a été refusée.

J'ai remercié X.. de son article en lui signalant les erreurs qu'il a commises. En réalité, comme je le lui ait dit, je souhaiterais pour le succès de mon livre des articles de la valeur du sien. Au fond, les contresens qu'il a commis n'ont pas d'importance : le public ne s'intéresse pas du tout à ces choses.

Je ne vous en ai parlé longuement que parce que vous avez paru croire que X... avait vu juste. Il y a des personnes par qui je désire être connu tel que je suis; et vous êtes de celles-là avec une demi-douzaine d'autres.

Bien affectueusement à vous, cher amiral, et à bientôt un mot de vous qui me donnera des nouvelles de votre santé. B. JACOB.

A UNE ANCIENNE ÉLÈVE DE SÈVRES.

Paris, le 17 décembre 1908.

Mademoiselle,

Au milieu des misères physiques qui m'accablent j'ai été très sensible à votre lettre si affectueuse. Votre imagination idéalise d'une façon touchante votre ancien professeur. Vous m'attribuez des vertus et des mérites fort supérieurs aux qualités assez communes que je puis avoir. Ma volonté est peut-être assez ferme, mais elle n'a rien « d'héroïque ». Si je me défends de toutes mes forces contre le mal qui m'use, et si je fais un effort constant pour que ma lucidité d'esprit et ma générosité — dans la faible mesure où elles existent — ne soient pas trop profondément atteintes par l'insécurité vitale permanente où se passe mon existence, je suis bien sûr que des milliers de gens, placés dans la même condition que moi, pratiquent les mêmes actes de défense avec une énergie égale ou supérieure à la mienne. De même je crains que vous ne vous fassiez illu-

sion sur ma vigueur d'esprit : mes facultés intellectuelles sont, autant que je puis les juger, très ordinaires. Entravées de très bonne heure par la maladie, elles n'ont pu se développer pleinement par un travail normal, et j'en sens parfois assez péniblement les bornes. J'ai seulement le goût assez vif des idées nettes, mais des idées nettes un peu complexes qui ne défigurent pas trop la réalité vivante ; et j'éprouve souvent un grand embarras à concilier mes deux besoins un peu contraires de netteté et de complexité. Au fond, puisque vous me faites faire mon examen de conscience, il me semble que ma meilleure qualité est d'aimer passionnément mon métier de professeur et de m'attacher à mes élèves, surtout à ceux ou à celles qui pensent et sentent d'une façon personnelle. Un regret qui me poursuit parfois, c'est de ne pouvoir correspondre avec mes anciennes élèves de Sèvres et de Fontenay, et me tenir un peu au courant de leur existence. Mais elles sont trop nombreuses, et ma misérable santé limite à l'excès ma faculté de travailler et d'écrire. Déjà en réduisant presque à rien ma correspondance, je parviens à peine à suffire aux obligations strictes de mon enseignement aux deux Ecoles. Je suis donc absolument condamné à me passer d'une satisfaction qui m'eût été très douce.

Vous avez raison de penser du mal de la maladie. Les chrétiens l'ont vantée et c'est, ce me semble, une de leurs erreurs. La maladie est mauvaise non seulement par elle-même, mais par ses conséquences naturelles : elle tend à renverser toute l'échelle normale des valeurs. Lorsqu'on a passé, comme moi, quinze jours sans manger, on n'a presque plus qu'un désir animal, celui de s'éveiller un matin avec de l'appétit. En ce moment, où je puis me nourrir un peu, mais où je reste encore physiquement très faible, je souffre cruellement d'être incapable du moindre effort intellectuel et moral. Il m'est impossible de rien lire de sérieux : au bout de dix minutes ma force d'attention s'épuise. Même écrire une petite lettre comme celle-ci me cause une fatigue. Ceux qui parlent du bon usage des maladies me diront-ils quel profit je puis tirer de la mienne ? Tout ce que je peux faire, c'est me résigner ; mais la résignation même, en un sens, est un mal.

. . . .

A UNE ANCIENNE ÉLÈVE DE FONTENAY.

Paris, ce 30 *janvier* 1909.

Mademoiselle,

Je suis très touché de votre affectueux souvenir et vous en remercie sincèrement. Malade en ce moment et condamné à garder la chambre, j'éprouve un vrai réconfort à penser que je n'ai pas tout à fait perdu ma peine à Fontenay et que mes conférences hebdomadaires, si courtes et si pauvres qu'elles soient, laissent des motifs de réflexion utiles à celles de mes élèves qui m'ont quitté.

Vous me dites que vous me devez en grande partie votre volonté de bien faire. J'imagine que c'est une illusion et que cette bonne volonté, vous la devez tout entière à vous-même ; mais l'essen-

tiel est que vous la possédiez. Presque toute la moralité est là, à mon avis : si la bonne volonté ne peut être la condition suffisante, elle est sûrement la condition nécessaire de tout bien. N'avez-vous pas remarqué cent fois que, partout où les choses vont mal, c'est que les bonnes volontés manquent ou sont insuffisantes ; et inversement, que partout où elles vont bien, dans une Ecole, dans une administration, dans un groupement quelconque, cela tient à la présence et à l'énergie de volontés bonnes ? Il faudrait, ce me semble, que nos éducateurs laïques insistent plus qu'ils ne le font d'ordinaire sur le rôle primordial et capital de la bonne volonté. L'idée est chrétienne, il est vrai, mais elle est païenne aussi. N'est-ce pas Aristote qui disait, en se déclarant d'accord avec l'opinion populaire, que l'essence de la vertu est dans l'intention vertueuse, dans la bonne préférence de la volonté ? Et les stoïciens n'affirmaient-ils pas de même que la vertu consiste dans la volonté droite, ce qu'ils traduisaient par cette image : le bon tireur n'est pas celui qui, par la faveur des circonstances, atteint le but, mais celui qui, ayant la volonté de l'atteindre, prend pour y réussir toutes les dispositions nécessaires ? Sur cette primauté de la bonne volonté, il me paraît

que tous les éducateurs, laïques ou non, devraient être d'accord.

Je goûte également beaucoup ce que vous me dites de ce souci de la réalité et de cette défiance de la logique qui vous ont été enseignés par un de vos professeurs. L'un des premiers emplois de la bonne volonté est de s'appliquer à connaître le réel tel qu'il est : rien n'est plus difficile ni moralement plus utile. J'avoue ne pas comprendre très bien comment on a pu essayer de construire la morale *a priori*, sans aucune référence spéciale, comme dit Kant, à la nature et aux conditions d'existence des autres hommes. Cette méthode ne peut conduire qu'aux pires erreurs, non seulement en morale, mais en politique : il n'y a, par exemple, que des idéalistes dédaigneux de l'expérience, à rêver la réalisation immédiate d'un collectivisme intégral. La réalité, observée de près et avec sang-froid, nous délivre des utopies sans cependant nous décourager, si notre volonté est bonne. Sur votre attitude à l'égard de la logique, j'aurais peut-être une petite réserve à faire. D'une façon générale, il est peut-être bon de se méfier de la logique parce que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elle est sophistiquée par les passions. Il suffit de suivre une polémique de journalistes ou une discussion quelconque entre gens ordinaires pour se rendre compte que la logique n'est, presque toujours, qu'une arme au service de l'amour-propre, ou de préjugés de parti ou de secte. Mais ne peut-on concevoir une logique désintéressée, étrangère à l'esprit de dispute et qui se mettrait tout entière au service de la vérité ? Somme toute, la logique, comme le reste, peut être mal comprise et mal pratiquée ; elle répond pourtant, non moins que la morale, à quelque chose d'éternel. Puisque les choses, dans le monde, ne sont pas isolées et décousues, mais qu'elles sont connexes et solidaires, il y a une certaine façon de les relier entre elles qui n'est pas artificielle ; il existe, en d'autres termes, un enchaînement naturel des choses. Mais encore une fois, vous avez mille fois raison de vous tenir en garde contre la logique simpliste et passionnelle pratiquée par l'immense majorité des hommes.

Mais je ne veux pas recommencer avec vous un de nos entretiens de ces années dernières : vous voilà devenue professeur à votre tour, et vous n'avez plus besoin d'être guidée par vos anciens maîtres de Fontenay. J'ai tenu seulement à vous témoigner que je m'intéresse à vos dispositions

d'esprit et de conscience et que je suis très heureux de la façon dont vous entendez les obligations de votre vie mentale propre.

. . . .

Je vous prie de croire, Mademoiselle, à ma très sincère sympathie.

B. JACOB.

TABLE DES MATIÈRES

VERSAILLES

IMPRIMERIE CENTRALE DE SEINE-&-OISE

